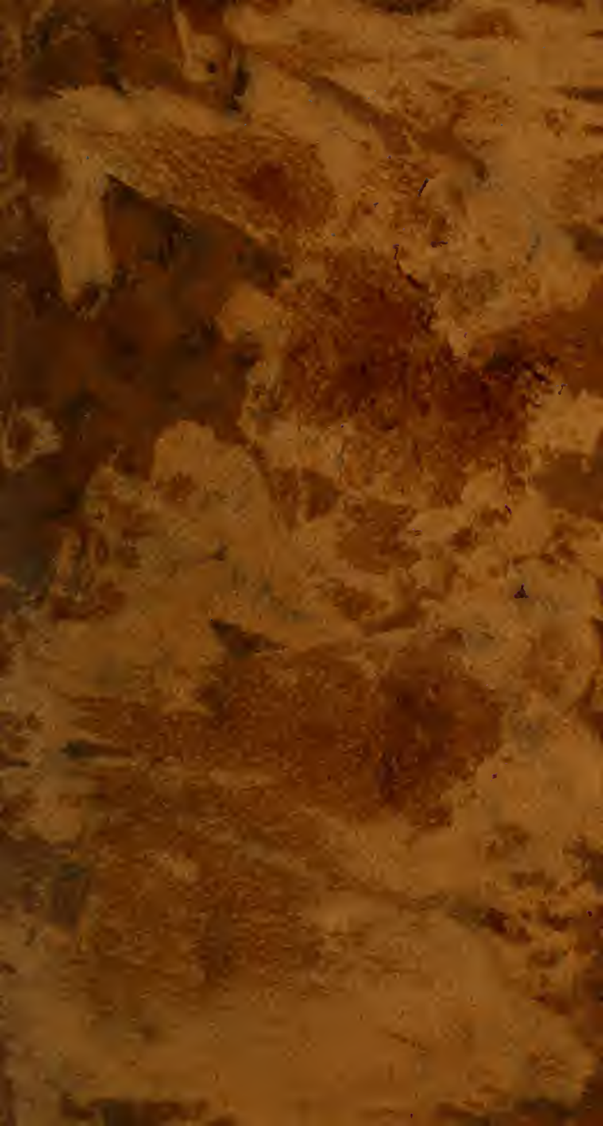



EX LIBRIS
HENRY
HANNEN



HISTOIRE
DES
AVENTURIERS
FLIBUSTIERS

QUI SE SONT SIGNALÉS DANS LES INDES;

CONTENANT ce qu'ils y ont fait de remarquable, avec la vie, les mœurs & les coutumes des Boucaniers, & des habitans de S. Domingue & de la Tortuë; une description exacte de ces lieux, & un état des Offices, tant Ecclésiastiques que Séculiers, & ce que les grands Princes de l'Europe y possédent.

Par ALEXANDRE-OLIVIER OEXMELIN.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & augmentée de l'Histoire des Pirates Anglois, depuis leur établissement dans l'Isle de la Providence jusqu'à présent.

TOME SECOND.

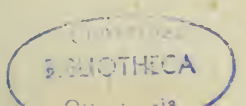


A LYON,

Chez BENOIT & JOSEPH DUPLAIN, Pere & Fils.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

M. DCC. LXXIV.





HISTOIRE
DES
AVENTURIERS
FLIBUSTIERS

Qui se sont signalés dans les Indes.

TROISIEME PARTIE,

Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

CHAPITRE PREMIER.

La vie de Morgan insigne Aventurier.

MORGAN est né dans la Province de Gallet en Angleterre, d'un Laboureur aisé ; mais ne pouvant se réduire aux occupations que son pere lui prescrivoit, il se sauva de

la maison, & passa à la Barbade dans les isles des Caraïbes, qui appartiennent aux Anglois. Ayant demeuré-là quelque temps, il entendit parler de la Jamaïque, & eut envie d'y aller. A peine y fut-il arrivé qu'il s'embarqua sur un Corsaire; peu de temps après il fit une prise qui lui valut beaucoup, & qui redoubla en lui l'envie de retourner en course.

Il fit trois ou quatre voyages, dans lesquels il se signala, & il passa parmi les Flibustiers pour un très-bon soldat. Il s'exerçoit à tirer, & y réussissoit fort bien. Il étoit intrépide & determiné; rien ne l'étonnoit, parce-qu'il s'attendoit à tout; enfin il entreprenoit les choses avec une assurance qui lui répondoit toujours du succès.

Au bout de quelque temps il se trouva fort à son aise, par le gain qu'il avoit fait tant en course qu'au jeu, où il étoit fort heureux. Il employa son argent à acheter un Bâtiment avec quelques autres Flibustiers qu'il associa avec lui. Il devint leur Chef, eut de grands avantages dans ses entreprises, & fit plusieurs captures à la côte de Campêche, où il alloit pour l'ordinaire, parce qu'il connoissoit parfaitement le pays.

La premiere occasion où il parut avec éclat, fut celle que lui donna Manswelt, vieux corsaire, qui le prit en amitié & le fit son Vice-Amiral. Manswelt avoit résolu de faire une descente en terre ferme ; il forma une petite Flotte de quinze Bâtimens, sur laquelle il fit monter 600 hommes, & alla en cet équipage attaquer l'isle *Sainte Catherine*, située le long de la côte de *Costa Rica*, environ à trente lieues de la riviere de *Chagre*, & à douze degrés trente minutes de latitude Septentrionale.

La Garnison Espagnole qui étoit sur cette isle, bien retranchée, & dans des Forts bâtis à chaux & à ciment, fit une vigoureuse résistance, & ce fut en cette rencontre que Morgan mérita l'estime des siens, & des ennemis même, par sa valeur. Manswelt gagna l'Isle avec peu de perte ; mais croiroit-on qu'il n'avoit formé cette entreprise qu'à dessein d'avoir un guide qui le conduisît sûrement à la Ville de *Nata*, qu'il vouloit piller ? Cette Ville est à la mer du Sud, de l'autre côté de l'Isthme de *Panama*.

Manswelt cherchoit un guide à Ste. Catherine plutôt qu'ailleurs, parce que les Espagnols envoyent dans cette isle ceux de leurs criminels que l'on con-

damneroit en France aux Galeres : ils les y occupent à travailler aux forteresses, & à porter les armes pour le Roi ; on y voit des gens de toutes Nations. Manswelt y trouva un Mulâtre natif de la ville même de Nata, qui lui promit de l'y conduire.

Mais voyant l'isle de Sainte Catherine si bien fortifiée, & si importante par sa situation, qui est dans le voisinage des Espagnols, & que son Havre qui est fort beau, peut contenir beaucoup de Navires à l'abri de tous les vents, il résolut de la garder, & fit connoître son dessein à Morgan, & au sieur de Saint Simon, qui étoit François. Il proposa à celui-ci d'y demeurer comme Gouverneur, avec cent hommes, moitié Anglois moitié François, en l'assurant de lui amener du secours de la Jamaïque & de la Tortuë, & que l'Isle demeureroit toujours aux deux Nations, où les Aventuriers pourroient se réfugier mieux que dans ces deux autres isles : Qu'à la vérité la difficulté étoit d'obtenir une commission pour la posséder ; mais qu'il feroit bien ensorte d'en avoir une.

Saint Simon accepta le Gouvernement, promit à Manswelt de s'acquit-

ter de son devoir, & ajouta qu'il se faisoit fort avec le monde & les munitions qu'il lui laissoit, de garder l'île contre toutes les forces que les Espagnols pourroient employer à la reprendre; qu'en effet la chose n'étoit pas difficile, parce que cette île étoit non seulement défendue par quatre grands Forts & par plusieurs batteries; mais qu'elle étoit encore très-forte d'elle-même, n'ayant que trois endroits accessibles. Près de la grande île il y en a une petite avec laquelle elle communique par le moyen d'un pont, & qui forme comme une espece de Citadelle. D'ailleurs on y peut planter assez de vivres pour nourrir & pour entretenir une Garnison. Enfin on y trouve de l'eau douce, ce qui est la principale chose & la plus nécessaire à la vie. Par cette raison les Espagnols l'ont toujours gardée comme une place importante & avantageuse à leur dessein.

Manswelt ayant laissé Saint Simon comme Gouverneur de cette île, avec les François & les Anglois, (car sa Flotte étoit composée de ces deux Nations) se prépara à achever son entreprise. Pour cela il fit embarquer la Garnison Espagnole sur ses vaisseaux, pour la por-

ter à *Puerto Bello*, qui eſt à la côte de terre ferme, & fort proche du lieu où il vouloit aller. Peu de jours après, étant arrivé à cette côte, il mit de nuit les priſonniers à terre à deux lieues de la Ville de *Puerto Bello*, & de là fut le long de la côte, & entra dans la grande riviere de *Coëlè*, où il ſurprit la Vigie Eſpagnole, qui eſt toujours à l'embouchure de cette riviere, afin de donner avis de tout ce qui paroît en mer.

Il crut au moyen de cette priſe n'être point découvert; mais un Indien qui étoit proche de là & qui entendit le bruit, alla promptement avertir le Préſident de *Panama*, lequel mit auſſitôt du monde ſur pied pour s'oppoſer au deſſein des Aventuriers. Mais ceux-ci ne ſe ſentant pas aſſez forts pour réſiſter, ne s'opiniâtrerent point, & ſe rembarquerent.

Manſwelt voyant ſon entrepriſe manquée, tint conſeil. Un des priſonniers Eſpagnols qu'il avoit gardés, lui dit que s'il vouloit il le meneroit à Cartage, Ville voiſine de la mer du Sud, fort riche & ſans défenſe, qu'on pouvoit facilement ſurprendre, parce que les Eſpagnols ne ſe défioient pas qu'on

les allât chercher jusques-là. La proposition fut acceptée de toute l'assemblée, & le voyage entrepris. On navigea le long de la côte jusqu'à la riviere de *Zuere*, qui est environ à trente lieues du lieu dont ils étoient partis. Ils envoyerent un Canot avec vingt hommes, afin de prendre une Vigie qui est aussi à l'embouchure de cette riviere, avec douze soldats. Les Espagnols ont là quelques habitations, où ils plantent du Cacao; mais ils commencent à les abandonner, parce que les Corsaires y font souvent des descentes. Le Canot fut assez heureux pour réussir, & pour prendre la Vigie sans être découvert; de sorte que toute la Flotte entra dans la riviere, hormis quelques Vaisseaux qui demeurerent à un petit port assez près de là.

Les Aventuriers étant à terre, marcherent au plus vîte à Cartage. Les premiers jours ils trouverent des habitations sur le chemin, & de quoi vivre, ce qui leur donna du courage; mais cela ne dura guéres, ils se virent bientôt dans un chemin fort rude, au milieu des bois, des halliers & des montagnes; ce qui les rebuta. Si par hazard ils rencontroient des Indiens portant

quelques sacs de farine, les premiers venus se jettoient dessus, sans en vouloir faire part aux autres, & c'en fut assez pour mettre la discorde entre les Anglois & les François. Les Commandans Manswelt & Morgan, de la Nation des premiers, traitoient fort bien les François, parce qu'ils étoient les meilleurs Soldats de leur troupe, tous gens expérimentés, & dont un seul étoit plus brave que trois Anglois, étant mieux armés & plus adroits. Cependant quelque bon ordre que ces deux Chefs y apportassent, ils ne purent prévenir cette division, qui ne venoit, comme je l'ai dit, que des vivres que les uns retenoient sans en vouloir donner aux autres.

Il fallut donc retourner sur ses pas, & abandonner l'entreprise. Manswelt s'étant rembarqué, alla à *Sainte Catherine* pour voir de quelle maniere Saint Simon se comportoit dans son Gouvernement. Il trouva qu'il avoit déja travaillé à faire mettre les Forteresses en état, & à planter quantité de vivres; ce qui lui plut beaucoup. De-là il se transporta à la Jamaïque pour avoir du secours; mais le Gouverneur, qui crut que ce seroit à son préjudice, le lui re-

fusa aussi-bien que la Commission qu'il demandoit, sous prétexte que le Roi d'Angleterre n'étoit pas en guerre contre les Espagnols. Sur ce refus Manswelt alla à la Tortuë ; mais le Gouverneur, qui étoit François, lui fit le même refus & la même réponse. Il tenta encore toutes sortes de moyens pour obtenir ce qu'il souhaitoit, & pour en venir à bout, il avoit médité d'aller à la nouvelle Angleterre prendre une Commission avec du monde pour peupler cette isle ; mais la mort le prévint, & arrêta tous ses projets.

Les Espagnols, à qui l'île de *Sainte Catherine*, occupée par les Aventuriers, étoit de la derniere importance, jugerent que ceux-ci pourroient tellement s'y fortifier, que rien dans la suite ne seroit capable de les en chasser, & qu'ainsi ils étoient en danger de perdre toutes les Indes : C'est pourquoi ils résolurent d'y apporter remede avant que le mal augmentât, & pour ce sujet ils équiperent une petite Flotte de quatre Navires, montés de six cents hommes, sous le commandement de Dom Joseph Sanche Ximenès, Major Général de la Garnison de *Puerto Bello*. Outre cela le Président de *Panama*, Dom Juan Perez de

Gusman, qui gouvernoit pour lors, trouva moyen de traiter avec Saint Simon, lequel voyant qu'il ne lui venoit point de secours, n'en fit aucune difficulté. De cette maniere les Espagnols étoient sûrs de leur fait, & n'eurent pas grande peine à se rendre maîtres de l'Isle, où bien-tôt après ils firent de grands feux de joie.

J'ai eu entre les mains une Relation Espagnole de cette expédition, qu'un Ingénieur du Roi avoit faite pour lui présenter. J'aurois pu la traduire, & en grossir ce Volume; mais comme elle n'est remplie que de bagatelles & de rodomontades Espagnoles, je ne m'en suis pas donné la peine, ne voulant rien raconter ici que de véritable, rien qui ne soit agréable aux Curieux qui veulent être informés de ce pays, & utile en même temps à ceux qui veulent y aller.

Quelque temps après le Gouverneur de la Jamaïque fit réflexion à ce que Manswelt lui avoit proposé, & crut que cette isle lui pourroit être d'un grand secours. Il y envoya donc un petit Bâtiment avec des munitions, quelques femmes, & une Commission pour Saint Simon: mais il étoit trop tard; car les Espagnols, comme on l'a dit, l'avoient

déja reprise ; ils mirent même à la vûe de ce Bâtiment, le pavillon Anglois, & ils le prirent par cette ruse.

Après la mort de Manswelt, Morgan devint le premier de tous les Aventuriers de la Jamaïque. Comme il étoit estimé parmi eux, ils lui proposerent une entreprise, l'assurant qu'ils le feroient leur Capitaine, & qu'ils lui obéiroient volontiers. Morgan y pensa, & fit ensuite sçavoir à tous les Flibustiers qui voudroient aller avec lui, qu'il avoit un dessein de conséquence : il en avertit aussi les François & les Anglois, & leur donna rendez-vous à l'isle de *Cuba*. Mais afin que le lecteur puisse mieux connoître cette entreprise, je vais décrire ici l'état où se trouve cette Isle présentement.

CHAPITRE II.

Description de l'Isle de Cuba, comme elle est aujourd'hui.

L'Isle de Cuba, qui est située sous le 300e degré de longitude, s'étend d'Orient en Occident depuis le 20e jusqu'au 23e degré de latitude Septen-

trionale. Elle a quatre cents lieues Françoises de tour, deux cents de longueur, & cinquante de largeur tout au plus. On y voit de grandes montagnes qui renferment des mines de cuivre, d'argent & d'or; mais pas une n'est ouverte. Elle a quantité de prairies, que les Espagnols nomment *Savanas*, remplies de beaucoup de bétail, tant privé que sauvage. Elle est aussi peuplée de Sangliers, de Taureaux & de Chevaux, que l'Isle de Saint Domingue.

On y trouve les mêmes arbres, arbrisseaux, plantes, reptiles, oiseaux, insectes. Mais par rapport aux oiseaux, il y en a quantité qu'on ne trouve point sur l'autre île. On les nomme *Marchands*, & il s'en trouve de deux sortes. La premiere ressemble à celle dont j'ai parlé; la seconde est de la grosseur & de la couleur de l'Epervier, avec un gros bec orangé.

Ces oiseaux font une grande destruction, & ne sont pas comme ceux de leur espece qui ne mangent que des bêtes mortes. Ceux-ci s'attaquent aux Veaux & aux Poulains qui n'ont pas encore la force de se sauver; mais ils ne peuvent rien faire aux Sangliers, qui courent dès qu'ils sont nés. Les Espa-

gnols ont fait inutilement tout ce qu'ils ont pu pour les détruire, & ne savent d'où ils viennent, car on ne trouve jamais leurs nids.

On ne voit point de corbeaux sur cette île, comme sur celle de St. Domingue; & cela est d'autant plus surprenant, qu'elles sont assez voisines l'une de l'autre. On a remarqué aussi que sur l'île de la Tortue, qui n'est qu'à deux lieues de l'île de Saint Domingue, on n'a jamais pu élever ni nourrir des corbeaux, quoique par plaisir plusieurs en aient apporté; & on ne sait ce qu'ils sont devenus, soit qu'ils se soient envolés ailleurs, soit qu'ils soient morts sur le lieu.

Les Indiens sauvages de l'île Saint Domingue ont voulu peupler celles de Saint Vincent, de la Tortue, & de Cuba, de serpents qu'ils ont apportés des îles de Ste. *Lucie* & de la *Martinique*; cependant en n'y on a point rencontré, quoique plusieurs chasseurs François y aient pris garde. Ils rapportent tous qu'ils n'y en ont jamais vu, & tiennent qu'ils n'y peuvent vivre. Il est certain qu'on ne trouve dans l'île de *Cuba* aucun animal venimeux.

Cette île est entourée d'une quanti-

té prodigieuse de très-petites îles que les Espagnols & les François nomment *Cayes*. Elle a aussi de très-beaux ports, des rivieres & des havres, où l'on voit des villes fort marchandes du côté du midi vers l'orient; & trois fameuses baies, qui pourroient contenir une grande quantité de navires; savoir *Puerto Escondilo*, qui veut dire port caché, parce qu'on n'en voit point l'entrée qui est fort étroite; le port de *Palme*, & le beau port de *Saint Jago*, où il y a une ville de même nom, fort marchande, & où il aborde tous les ans plusieurs navires qui viennent des îles *Canaries*, chargés de vin d'Espagne, avec toute sorte de marchandises du pays. Ils échangent ces marchandises contre des cuirs, du sucre & du tabac.

Cayes, ou petites îles.

Le gouverneur de cette ville dépend du roi directement, & a sous sa domination la moitié de l'île, avec le bourg de *Bayame*, les villes du *Port au Prince*, de *los Cayos*, & *Baracoa*. Quant à la justice politique & civile, elle dépend de l'audience présidiale de Saint Domingue. Il y a aussi un évêque, dont l'autorité & la jurisdiction s'étendent dans toute l'étendue du gou-

vernement. Tout le commerce que font ces villes & ces bourgs, ne consiste qu'en cuirs, en sucre, en tabac, & en confitures seches, qui se transportent en plusieurs endroits de l'Amérique, & même en Espagne. Cette ville a été autrefois pillée par les Aventuriers de la Jamaïque, quoiqu'elle soit gardée d'un poste avantageux & fortifié, qui défend l'entrée de son port.

Sortant du port de *Saint Jago*, & allant le long de la côte, on rencontre une grande pointe qui s'avance en mer; c'est ce qu'on appelle le *Cap de Crux*, & il est très-dangereux d'y aborder, à cause de quantité de récifs qui sont aux environs. En doublant ce cap on entre dans une grande baie appellée *le Golfe de Saint Julien*, remplie de petites îles où les Aventuriers vont souvent raccommoder leurs navires.

Dans le fond de ce golfe est le bourg de *Bayame* que j'ai déjà nommé, & de l'autre côté en suivant la côte est le port de *Sainte Marie*, qui est celui de la ville nommée *le Port au Prince*, ville champêtre au milieu des prairies où les Espagnols ont quantité de hatos, qui sont des lieux, comme j'ai dit ailleurs, où ils nourrissent des bêtes à cor-

nes pour en avoir le suif & les cuirs. Ils en ont encore d'autres nommées *Materias*, qui sont des lieux, où leurs Boucaniers se retirent pour tuer des bêtes sauvages, & y faire sécher les cuirs. C'est de là que viennent tous ces cuirs qu'on estime tant en Europe, & qu'on nomme cuirs de *Havane*; parce que de la ville du *Port au Prince* on les porte à la *Havane*, qui est la ville capitale de cette île, afin d'être embarqués pour l'Espagne, d'où ils passent dans toutes les autres contrées de l'Europe.

Le long de cette même côte on trouve le bourg du *Saint Esprit*, & la petite ville de la *Trinité*, qui a un assez beau port, fort accessible & très-commode pour les navires. Elle a aussi une riviere très-belle & fort poissonneuse. Tout le trafic du bourg & de cette ville ne consiste qu'en tabac, que l'on transporte en tous les endroits des Indes, & même en Espagne, où on le met en poudre. C'est ce bon tabac qu'on a par toute l'Europe, & qu'on nomme tabac de Seville.

Dans l'Amérique on en use fort peu en poudre; mais on y fume beaucoup. Des feuilles de tabac qui ne sont point filées comme celles qu'on nous apporte

des îles Françoiſes & Angloiſes, on fait de petits boulets roulés que les Eſpagnols nomment *Gigarros*, & qui ſe fument ſans pipe. Pluſieurs navires chargent de ce tabac tous les ans, ce qui accommode aſſez les habitants de ces deux places.

A dix ou douze lieues de la Trinité il y a un port nommé par les Eſpagnols le *Golphe de Xagua*, & par les François le *Grand Port.* J'avoue que jamais je n'en ai vu un ſi beau ni ſi commode. Son entrée eſt comme un canal de la portée d'un canon de trois livres de balle, ſa largeur d'une portée de piſtolet. Le canal eſt bordé de rochers, auſſi égaux entr'eux que le ſeroient des murailles faites exprès; ce qui forme une eſpece de quai des deux côtés. Il y a aſſez de profondeur pour y faire entrer les plus grands navires. Au-dedans du canal on trouve une grande baie environnée de terre haute; elle contient plus de ſix lieues de circuit, & au milieu il y a une petite île où les navires peuvent donner carene, & prendre la meilleure eau du monde. Aux environs du port les Eſpagnols ont des parcs, où ils nourriſſent des porcs. Ils nomment ces lieux *Coral;* ils ont ordinairement un payſan

avec sa famille pour gouverner ce coral, qui consiste en trois ou quatre grands parcs, faits de certains pieux de l'arbre nommé *Monbain*, lesquels étant plantés en terre prennent aussi-tôt racine, comme les saules en Europe. De cette maniere ils font des pallissades, qui par succession de temps deviennent de grands arbres. Leurs porcs ne leur coûtent rien à nourrir; car ils n'établissent leurs coraux qu'en des lieux où il se trouve quantité de palmistes, lataniers, brignoliers, cormiers, monbains, mamainniers, abricotiers, genipayers, acomas & plusieurs autres. Ces arbres, dont les uns cessent de fleurir quand les autres commencent, produisent pendant tout le cours de l'année des semences de toute espece, dont les porcs vivent; de sorte que celui qui gouverne le coral n'a autre chose à faire que de les laisser aller le matin; il les rappelle le soir, & ils ne manquent jamais de revenir. Quand il n'y a gueres de graine, & que tous les arbres n'en fournissent pas également, il leur donne un peu de millet.

Il y a des Espagnols à qui ces coraux valent plus de cinq à six mille écus par an, sans faire grande dépense; mais

aussi ils courent risque d'être pillés par les corsaires, qui viennent enlever les bêtes pour ravitailler leurs vaisseaux. Les porcs ont beau être cachés au milieu des bois, les corsaires ne laissent pas des les trouver ; car lorsqu'ils prennent quelque Espagnol, ils lui donnent la gêne pour lui faire déclarer le lieu où ils sont, & celui-ci les y conduit.

Depuis le port de *Xagua* jusqu'à *Matamano* il y a beaucoup de coraux. Vis-à-vis de *Matamano* on voit l'île de *Pinos*, ainsi nommée à cause des pins qu'elle produit en abondance. Cette île n'est point habitée, on y voit seulement quelques Espagnols qui y vont pêcher des tortues. Il y a aussi des endroits où les Aventuriers vont souvent raccommoder leurs vaisseaux.

Cette île est pleine de crocodiles, qui ne vont que rarement à l'eau, & qui sont bien différents de ceux qu'on appelle dans l'Amérique *Caymans* ; car ils ne sentent point le musc comme eux, & au lieu de fuir les hommes ils courent après eux ; ce qui ne se remarque dans toute l'Amérique, que sur cette île seulement. On a vu beaucoup de gens qui en ont été mangés, comme j'en rapporterai dans la suite un exemple

dont j'ai été témoin. Il y a déjà longtemps que les Espagnols ont voulu la peupler de bœufs & de vaches ; mais ces animaux les détruisent de maniere qu'on n'y en trouve que très-peu.

Le terroir de cette île est sablonneux ; ce qui fait qu'elle ne produit que des pins , de petits arbres , & quantité de grandes herbes que la chaleur du soleil a bientôt déssechées. Depuis cette île jusqu'au cap de *Corientes* il y a encore plusieurs coraux , parce que le pays y est bon & très-beau. Ce cap est une pointe à la bande du sud-ouest de cette île, où tous les navires qui y viennent de la côte du continent de *Caraco* ou de *Carthagene*, s'arrêtent quelquefois pour aller ensuite à la *Havane*. de là on va au cap de *Saint Antoine*, qui est à la pointe de l'occident de l'île, depuis laquelle jusqu'à la *Havane* il y a plusieurs beaux ports.

La *Havane* est la ville capitale de l'île de *Cuba* , & une des plus belles & des plus grandes de toute l'Amérique. On tient qu'il y a plus de vingt mille habitants , c'est là que tous les navires qui partent de l'Espagne pour l'Amérique , viennent mouiller en dernier lieu , afin d'y prendre ce dont ils ont besoin

pour retourner en Eſpagne. Cette ville gouverne la moitié de l'île, & a ſous elle, le *Saint Eſprit*, la *Trinité*, *Sancta crux*, & pluſieurs autres petits bourgs & villages. On y entretient beaucoup de petits vaiſſeaux qui naviguent à *campêche*, à la *Nouvelle Eſpagne* & à la *Floride*, où cette ville trafique. Elle a un gouverneur qui dépend immédiatement du roi, & une forte garniſon, avec trois châteaux, deux du côté du port, & un du côté de la terre, ſur une éminence qui commande au port & à la ville.

Depuis cette ville juſqu'à la pointe de *Mayeſi*, qui eſt à l'orient de l'île, on ne rencontre de conſidérable que la fameuſe baie de *Mataça*, où le célebre Pieters Heyn, amiral de Hollande, battit la flotte des galions du roi d'Eſpagne, & la prit preſque toute en 1627; ce qui remit les Provinces-Unies en état de lui faire la guerre, par les richeſſes immenſes dont cette flotte étoit chargée. C'eſt en ce lieu que toutes les flottes des galions vont prendre de l'eau, pour paſſer enſuite par le canal de *Bahama*, afin de retourner en Eſpagne. Depuis là juſqu'à la pointe de *Mayeſi*, on trouve *Sancta crux*. Voici

pourquoi on lui a donné ce nom.

Santa Crux. Hiſtoire à ce ſujet.

Un ſoldat de mauvaiſe vie de la province de *Charcas*, craignant la juſtice qui le recherchoit pour ſes crimes, entra bien avant dans ce pays, & fut bien reçu de ceux qui l'habitoient. S'étant apperçu que ceux-ci ſouffroient beaucoup d'une grande diſette d'eau, & que pour en faire tomber du ciel ils faiſoient quantité de cérémonies ſuperſtitieuſes, il leur repréſenta, que s'ils vouloient faire ce qu'il leur diroit, auſſitôt ils en auroient en abondance. Ils y conſentirent, à l'inſtant le ſoldat fit une grande croix, qu'il planta en un lieu éminent, leur diſant qu'ils fiſſent là leur adoration, & qu'ils demandaſſent de l'eau, ce qu'ils firent. Dans le même inſtant, choſe merveilleuſe! il plut exceſſivement, & depuis ce temps là ces peuples ont eu tant de dévotion à la Sainte Croix, qu'ayant eu recours à elle dans leurs beſoins, ils ont obtenu tout ce qu'ils ſouhaitoient, ils ont rompu leurs idoles, ils ont demandé des prédicateurs & le baptême. C'eſt-là l'origine du nom de *Sainte Croix*, que cette province porte aujourd'hui. Dieu ſe ſert des plus petites choſes pour opérer les plus grandes, & des méchants mê-

mes pour faire le bien. Enfin il ne laiſſe jamais ces méchants impunis, car il n'eſt pas hors de propos d'ajouter, que ce ſoldat dont la providence s'étoit ſervi pour opérer ce miracle, n'étant pas devenu meilleur, ſortit de la province de *Charcas*, & ayant perſeveré dans le crime, a été pendu publiquement au *Potoſi.*

Après *Sancta Crux* on trouve la ville des *Cayes de Baracoa.* Il y a le long de cette côte quantité de petites îles nommées les *Cayes du Nord*, où les Aventuriers vont ſouvent chercher fortune. Ils y prennent des barques chargées de cuirs & de tabac pour le compte de la *Havane*, ou de l'argent pour acheter ces marchandiſes ; & c'eſt cet argent qui tente le plus les Aventuriers. En voilà aſſez pour faire comprendre au lecteur ce que c'eſt que l'île de *Cuba.*

CHAPITRE III.

La priſe de la ville du Port au Prince par Morgan.

MORGAN, comme j'ai déjà dit, voyant Manſwelt mort, réſolut avec ſon conſeil de faire une deſcente

sur les terres des Espagnols ; il équipa un vaisseau, donna rendez-vous aux Aventuriers dans les Cayes de l'île de *Cuba*, & dans le peu de temps qu'il fut là, il forma une flotte de quatre vaisseaux montés de sept cents hommes, tous contents de lui, & résolus de le suivre & de lui obéir.

Alors on fit une chasse-partie générale, qui contenoit ce qu'on donneroit au Commandant, & à chaque équipage en particulier. On en fit une à l'égard du capitaine du vaisseau. Il fut réglé dans la chasse-partie générale, qu'on puniroit quiconque feroit quelque mauvaise action, comme de tuer ou de blesser. Ce fut pour éviter les querelles qui pouvoient naître, comme autrefois entre les deux nations Angloise & Françoise dont cette flotte étoit composée, & qui avoient empêché l'exécution du dessein qu'on avoit formé sur Carthage. Chacun en tomba d'accord ; les officiers François ajouterent, que si quelqu'un des leurs commettoit quelque chose qui fût contre l'équité, non-seulement ils autoriseroient Morgan à le punir, mais même qu'ils lui prêteroient main forte.

Tout étant ainsi conclu on tint conseil,

ſeil, au ſujet de la place qu'on attaqueroit, on propoſe celle de *Panama*, parce qu'elle étoit facile à ſurprendre de nuit, & qu'on pourroit enlever le Clergé & tous les moines; qu'avant que les forts fuſſent en état de ſe défendre on auroit le temps de ſe ſauver; & que la rançon qu'on tireroit de ces gens-là feroit ſuffiſante, & vaudroit mieux que le pillage que l'on feroit dans une petite ville. Cependant perſonne n'appuya cette entrepriſe; on propoſa enſuite le *Port au Prince*, ville champêtre de l'iſle de *Cuba*, où l'on repréſenta qu'il y avoit beaucoup d'argent, parce qu'il s'y faiſoit un grand commerce de cuirs, & qu'étant éloignée du bord de la Mer, les Eſpagnols ne ſe défieroient point qu'on les vînt jamais attaquer; ce qui en faciliteroit beaucoup la priſe. Ce deſſein fut approuvé de tous les Aventuriers, qui ſe préparerent pour l'exécution.

Deſſein ſur la ville du Port au Prince.

Morgan fit lever l'ancre, & la flotte alla mouiller tant au port de *Sainte-Marie*, qui eſt le port de la ville dont nous parlons, que dans les petites iſles qui ſont vis-à-vis, ſans approcher de terre, de peur d'être découverts par les chaſſeurs Eſpagnols qui

ne s'écartoient pas du bord de la mer.

Trahiſon d'un Eſpagnol.

La nuit , un Eſpagnol qui avoit été quelque temps priſonnier avec les Aventuriers Anglois , ſe jetta à l'eau , & nagea d'abord à une de ces petites iſles , de là à la grande , où il alla promptement donner avis au *Port au Prince* de ce qui ſe paſſoit ; car depuis le temps qu'il étoit avec ces gens , il avoit appris un peu d'Anglois.

Le gouverneur ſe mit promptement en défenſe ; il ordonna aux bourgeois de prendre les armes ; il demanda du ſecours aux lieux voiſins , & en peu de temps il mit huit cents hommes ſur pied , fit couper les arbres qui étoient ſur le grand chemin , & faire des embuſcades , afin de repouſſer l'ennemi. Il marchoit à la tête de tous ces gens dans une grande prairie , & attendoit les Aventuriers , bien réſolu de les empêcher d'aller juſqu'à la ville.

Les Aventuriers trouvant le chemin couvert d'arbres , virent bien qu'ils étoient découverts ; ils ne perdirent pourtant pas courage , ils prirent leur chemin au travers des bois , & en peu de temps ils arriverent à la *Savane* ; c'eſt-à-dire, à la prairie, où les Eſpagnols étoient en bon ordre.

Le gouverneur fit aussi-tôt environner les Flibustiers par sa cavalerie ; mais ils n'en furent point épouvantés, ils commencerent à battre la caisse, à déployer leurs drapeaux, & à donner de toutes parts sur les Espagnols, qui tinrent ferme & se défendirent bien au commencement ; mais voyant que les Aventuriers ne portoient presque pas un coup à faux, ils prirent la fuite & se réfugierent dans leur ville, où renfermés dans les maisons ils tiroient par les fenêtres.

Aventuriers entourés de la Cavalerie Espagnole.

Les Aventuriers enflés de ce premier succès, firent mine de brûler la ville, & ils l'auroient fait, si les Espagnols ne se fussent rendus. On les chassa dans la grande église, où on les tint prisonniers. Cependant les Aventuriers pilloient les maisons ; mais ils n'y trouvoient point d'argent, les Espagnols l'avoient caché ; car malgré l'embarras où les jette le soin de se défendre, ils ne manquent jamais de prévoyance à cet égard. Les Aventuriers donnerent la gêne à plusieurs d'entr'eux, pour leur faire confesser où étoit leur argent. Les moines s'étoient sauvés & l'on n'en pouvoit prendre aucun, quoiqu'on allât tous les jours en parti contre eux.

Le Pillage dura quinze jours ; ensuite de quoi Morgan fit demander aux principaux prisonniers la rançon de la ville, menaçant de la brûler en cas de refus. Ils députerent quelques-uns des leurs pour en convenir, & outre la somme qu'ils donnerent, ils amenerent au port de *Sainte Marie*, où étoient ses vaisseaux, cinq cents vaches pour les ravitailler; car le dessein de Morgan étoit de faire quelque descente ailleurs, n'étant pas satisfait de ce qu'il avoit pris au *Port au Prince*.

Les Aventuriers demeurerent quelque temps à la rade du port de *Sainte Marie*, pour tuer ces vaches & les saler. Cependant ils se divertissoient; car ils sont de bonne humeur quand la fortune leur est favorable. Quelquefois les François&les Anglois se querelloient ensemble; mais l'accord fait entre les deux nations les contenoit dans leur devoir. Cet accord n'empêcha pas qu'un Flibustier Anglois ayant eu différend avec un François, ils ne convinssent ensemble de le vuider par un duel ; mais l'Anglois ne se jugeant pas si fort que le François qui étoit très adroit à tirer, il le tua d'un coup de fusil par derriere, en allant au lieu qu'ils avoient choisi

pour ſe battre. Les François s'en étant apperçus s'en plaignirent à Morgan, qui fit caſſer la tête à l'aſſaſſin en préſence de tous ceux de ſa nation, dont quelques-uns en témoignerent du mécontentement. Cependant cette affaire n'eut pas de plus grandes ſuites, chacun fut ſatisfait de part & d'autre, ou du moins fit ſemblant de l'être.

Punition exemplaire.

Les Eſpagnols n'ayant pas achevé de payer la rançon de la ville, faiſoient attendre Morgan, diſant que leur monde étoit diſperſé, & qu'ils ne pouvoient pas ſi-tôt apporter cette ſomme. Mais quelques-uns des gens de Morgan ayant été en parti, amenerent un eſclave noir chargé d'une lettre pour ceux du *Port au Prince*, que le gouverneur de *Sant Jago* leur écrivoit, & par laquelle il leur donnoit avis de prolonger le plus qu'ils pourroient le payement de la rançon, ajoutant que dans peu il viendroit les ſecourir en perſonne, avec aſſez de monde pour défaire entierement leurs ennemis.

Lettre interceptée.

Morgan ayant lu cette lettre, preſſa les Eſpagnols qu'il avoit en ôtage pour la rançon. Cependant il fit embarquer ſon butin de peur d'inconvénient; & voyant qu'on les payoit toujours de

paroles, il se hâta de saler & de faire embarquer la viande, afin de se tirer de là ; car il ne vouloit pas se battre, à moins qu'il n'y eût quelque chose à gagner.

Les Flibustiers s'embarquerent sans attendre le gouverneur de *Sant-Jago*, & allerent sur une petite isle examiner à quoi montoit leur prise. Ils trouverent qu'ils avoient cinquante à soixante mille écus, tant en argent monnoyé que rompu, sans le pillage des étoffes de soye, des toiles, & des autres marchandises qui montoient encore à beaucoup plus que cela. Ils partagerent ce butin, & n'eurent chacun que soixante ou quatre-vingts écus ; ce qui ne suffisoit pas pour payer leurs dettes.

Morgan qui n'avoit pas envie de retourner à la Jamaïque avec si peu de chose, proposa à ses gens de faire une autre descente. Tous les Anglois en étoient d'accord ; mais beaucoup de François, mécontens de cette nation, ne voulurent pas y consentir, & comme ils avoient leurs propres équipages & leurs bâtimens, ils aimerent mieux aller en course que de suivre Morgan, quoiqu'il se montrât toujours affectionné pour eux, & qu'il les protégeât en des

Anglois & François se séparent.

occasions même où ils n'avoient pas trop raison ; ce qui donnoit aussi de la jalousie aux Anglois. Ainsi Morgan en voulant contenter tout le monde, ne contenta personne.

CHAPITRE IV.

La prise de Puerto-Bello dans l'isthme de Panama.

QUOIQUE plusieurs François eussent quitté Morgan, il ne laissa pas de poursuivre le dessein qu'il avoit de faire une nouvelle descente. Il proposa à ses Anglois d'aller à la ville de *Puerto-Bello*, leur disant qu'à la vérité la place étoit forte, mais qu'il y auroit moyen de la surprendre, & qu'en cas que l'affaire manquât la retraite étoit facile. Tous consentirent à sa proposition. En effet ils ne demandoient que de l'argent & ils voyoient bien qu'en prenant cette place, ils en auroient beaucoup, parce que c'est une des plus riches des Indes.

Etant donc tous dans la résolution d'acquérir du bien, & Morgan plus que les autres, (car il en avoit besoin pour entretenir la dépense qu'il faisoit ordi-

nairement à la Jamaïque) il fit lever l'ancre à toute sa flotte, qui étoit de huit petits vaisseaux. Un Aventurier de la Jamaïque, qui revenoit de *Campêche*, s'étant trouvé à sa rencontre, il lui découvrit son dessein, & l'Aventurier consentit de le suivre. Avec le bâtiment de celui-ci, qui étoit un des plus grands de sa flotte, il se vit à la tête de neuf vaisseaux, & de quatre cents soixante & dix hommes, parmi lesquels il se trouva encore un assez grand nombre de François. Les choses en cet état, Morgan fit voile vers *Puerto-Bello*. C'est une petite ville bâtie sur le bord de la mer Océane du côté du nord de l'isthme de *Panama*, à la hauteur de dix degrés de latitude septentrionale. Elle est située sur une Baie, à l'embouchure de laquelle il y a deux châteaux qui sont très-forts; sans compter un troisieme fort, bâti sur une petite éminence qui commande la ville. Les galions du roi d'Espagne y vont tous les ans charger l'argent que l'on mene des mines du *Perou* à *Panama*; & qui est apporté par terre à cette ville sur des mulets, afin d'y être chargé pour l'Espagne.

Toutes les marchandises qui y viennent pour le Perou, y sont aussi dé-

chargées, & portées par la même commodité des mulets à *Panama*, pour être chargées sur des Galions de la mer du sud, & rapportées au *Perou*, au *Chily* & en d'autres lieux de la domination du Roi d'Espagne, dans cette grande mer, où il est le seul Roi de toute la Chrétienté qui ait des colonies. Il n'y a proprement en ce lieu que des magasins pour les marchandises ; car ceux à qui elles appartiennent demeurent tous à Panama, ne pouvant pas séjourner là à cause que le lieu est déplaisant & mal-sain, étant environné de montagnes qui dérobent la vue du soleil, & empêchent les rayons de cet astre de purifier l'air.

Il ne laisse pas d'y avoir quatre cents hommes capables de porter les armes, outre la garnison qui est toujours de trois à quatre cents soldats pour garder les forts & la ville. Il y a un gouverneur qui dépend du Président de *Panama*, & deux Castillans ; c'est-à-dire, gouverneurs de châteaux qui dépendent immédiatement du roi d'Espagne.

Quand les galions arrivent, ce lieu est comme une foire, où les marchands abordent de tous côtés. Ils y louent des chambres & des boutiques ; mais les

habitans qui ont des maisons en ce lieu en tirent plus de profit qu'aucun marchand, car il n'y a si petite chambre ou boutique qui ne rapporte au moins quatre ou cinq cents écus de loyer pour six semaines ou deux mois au plus que les galions séjournent en ce lieu, où l'on n'oseroit demeurer plus long-temps à cause des maladies qui y surviennent dans ces occasions.

Voilà ce que je puis dire de plus certain touchant la ville de *Puerto-Bello:* il ne reste qu'à faire voir de quelle maniere Morgan y est entré, & s'en est rendu maître avec si peu de forces.

Conduite de Morgan pour la prise de Puerto-Bello.

Par bonheur il avoit avec lui un Anglois, qui peu de temps auparavant prisonnier à *Puerto-Bello*, s'étoit échappé par je ne sais quel moyen, & savoit parfaitement bien les détours de cette côte. Ce n'est pas que Morgan les ignorât; mais il se laissoit toujours conduire par celui-ci, à cause qu'il y avoit été plus long-temps que lui.

Cet homme fit en sorte que la flotte de Morgan arrivât sur le soir au port de *Naos*, où il n'y a personne, & qui n'est éloigné de *Puerto-Bello* que de douze lieues. De là ils navigerent le long de la côte, à la faveur d'un petit

vent de terre, qui s'éleve la nuit, jusqu'à un port qui n'est qu'à quatre lieues de ce dernier, & qu'on nomme *el Puerto del Ponton*.

Dès qu'ils y furent arrivés, ils débarquerent promptement, se jetterent dans leurs canots, & ramerent avec le moins de bruit qu'ils purent jusqu'à un lieu nommé *el Estera de Longalemo*, où ils mirent pied à terre. Vers le milieu de la nuit chacun prépara ses armes, & en cet état ils s'avancerent vers la ville, conduits par cet Anglois qui savoit bien les chemins.

Sentinelle enlevée & menée à Morgan.

Après avoir marché un peu de temps, l'Anglois les fit arrêter, & alla lui quatrieme à une sentinelle avancée, qu'il enleva sans être découvert. La sentinelle amenée à Morgan lui dit que la garnison de là ville étoit en bon état; mais qu'il y avoit peu de bourgeois, & qu'assurément il la pourroit piller malgré les forteresses. Morgan fit lier ce prisonnier, & l'obligea de servir de guide à ses gens, l'assurant que s'il les conduisoit mal, sa vie en répondroit; qu'au contraire s'il les menoit bien, ils lui donneroient récompense, & l'emmeneroient avec eux, afin que les Espagnols ne lui fissent aucun mal.

Ce priſonnier marcha devant & fit le mieux qu'il put ; mais il lui fut impoſſible d'éviter une redoute remplie de ſoldats, du nombre deſquels il étoit lui-même. Ces ſoldats étant venus le relever & ne le trouvant pas, jugerent bien qu'il y avoit quelque choſe qui n'alloit pas bien, & eurent ainſi connoiſſance des Aventuriers. Morgan leur envoya le priſonnier pour leur dire de ſe rendre ſans faire de bruit, ou qu'il ne leur donneroit point de quartier ; mais ils ne voulurent rien entendre, & commencerent à tirer avec quelques pieces de canon & leurs mouſquets, pour avertir au moins la ville, & obliger les bourgeois & la garniſon à les venir ſecourir avant que les Aventuriers les euſſent pris. Mais la réſiſtance ne fut pas longue ; car une partie des Aventuriers paſſa la redoute pendant que l'autre la fit ſauter avec tous les Eſpagnols qui étoient deſſus.

Aventuriers font ſauter la redoute.

De cette maniere ils arriverent à la ville comme l'autre commençoit à paroître, & trouverent la plupart des bourgeois encore endormis. La garniſon s'étoit retirée dans les forts, & commençoit déja à canoner ſur la ville. Les Aventuriers ne s'amuſerent point

à piller, une partie se rendit promptement aux couvents, où ils prirent les religieux, & les femmes qui s'étoient réfugiées avec eux, pendant qu'une autre partie faisoit des échelles pour escalader les forts. Ils tenterent d'en prendre un en voulant brûler les portes; mais comme elles étoient de fer, ils ne purent en venir à bout. D'ailleurs, quand ils approchoient des murs, les Espagnols leur jettoient des pots pleins de poudre, auxquels ils avoient attaché des méches ardentes. Plusieurs Aventuriers en furent brûlés; cependant l'avantage qu'ils avoient sur leurs ennemis, c'est que si quelque Espagnol paroissoit à une embrasure, c'étoit toujours un homme de moins.

Attaque des forts, résistance des Assiégés.

Pendant que les uns étoient ainsi occupés, les autres travailloient à force pour faire les échelles, qui furent bientôt prêtes. Morgan leur fit dire que s'ils ne vouloient pas se rendre, il alloit faire mettre des échelles portées par les religieux & par les femmes, & qu'il ne leur donneroit point de quartier. Ils répondirent qu'ils n'en vouloient pas non-plus. Alors Morgan exécuta ce qu'il avoit dit, pendant qu'une partie de son monde prenoit garde aux em-

brasures, pour empêcher les Espagnols de charger leur canon, n'en chargeant aucune piece qu'il ne leur en coûtât 7 ou 8 hommes pour le moins. Il est vrai que les Aventuriers, qui n'étoient nullement couverts, perdoient bien du monde.

Les moines & les femmes portent des échelles pour monter à l'escalade.

Ce combat dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi : alors les échelles étant prêtes, on les fit porter par les femmes, par les moines, & par les prêtres, croyant que quand ceux qui étoient dans les forts verroient ce spectacle, ils se rendroient de peur de blesser des gens consacrés à Dieu : mais ils ne laisserent pas de tirer comme auparavant. Les religieux leur crioient de se rendre, leur remontrant que c'étoit leurs freres qu'ils massacroient : rien ne les toucha.

Quand on posa les échelles, ils jetterent une si grande quantité de pots à feu, qu'il y eut beaucoup de monde brûlé, tant des Espagnols même de la ville, que des Aventuriers. Les échelles étant posées, quelques Espagnols vouluent paroître pour empêcher l'escalade, & précipiter du haut-en-bas ceux qui monteroient : Mais ceux des Aventuriers qui soutenoient les assail-

lans, tuerent tous les assiégés qui parurent sur les murailles. Ainsi les assaillans monterent généreusement, munis de grenades, de pistolets, & chacun d'un bon sabre, & d'un courage plus sûr que tout cela.

Les Aventuriers prennent les forts d'assaut.

Ils jetterent d'abord quantité de grenades dans le fort, qui firent un grand effet; puis le sabre & le pistolet à la main, ils sauterent dedans malgré les Espagnols, qui les repoussoient avec des piques, & en jettoient à la verité quelques-uns de haut-en-bas. Dès que les Espagnols virent que leur canon leur étoit inutile, ils auroient dû se rendre; mais ils n'en voulurent rien faire, particulierement les officiers, qui contraignirent les soldats de se battre jusqu'à la fin.

Les Aventuriers se voyoient maîtres du premier fort, qui paroissoit le plus avantageux, parce qu'il étoit sur une petite éminence, & qu'il commandoit à l'autre, bâti seulement pour défendre l'entrée du port. Cependant il falloit encore le gagner pour faire entrer les vaisseaux; car ils étoient obligés de séjourner là, à cause de la quantité de blessés qu'ils avoient. Ils allerent donc à l'autre fort, qui tiroit toujours; mais

ſans beaucoup d'effet ; & ſommerent le gouverneur de ſe rendre , l'aſſurant qu'on lui donneroit quartier. Mais il n'en voulut rien faire non plus que les autres , & les Flibuſtiers furent obligés de prendre ce fort de la même maniere que le premier : cependant avec plus de facilité , car le canon de celui-ci leur ſervit ſi bien, que l'autre ne put pas réſiſter long-temps , quoique les officiers de ce ſecond fort ſe défendiſſent auſſi vigoureuſement que ceux du premier , & ſe fiſſent tous tuer , dans la vue qu'il leur étoit plus glorieux de mourir en cette occaſion que ſur un échaffaud. Ce fut ce que le major Caſtillan répondit à ſa femme & à ſa fille , qui le ſollicitoient de ſe rendre.

Vigoureuſe réſiſtance des Eſpagnols.

Les Aventuriers étant maîtres de ces deux forts , le reſte ne tint guères ; le combat fut terminé ſur les trois heures après midi par la victoire qui demeura aux Aventuriers. Ils renfermerent tous les priſonniers dans un des châteaux , mettant les hommes & les femmes ſéparément , & leurs bleſſés dans un lieu voiſin , avec des femmes eſclaves pour les ſervir. Après quoi ceux qui n'étoient point bleſſés commencerent à ſe donner carriere , & à faire débauche

de vin & de femmes tant que la nuit dura ; enſorte que s'il étoit ſeulement ſurvenu cinquante Eſpagnols auſſi braves que ceux qui avoient défendu les forts, ils auroient maſſacré facilement tous les Aventuriers.

Morgan victorieux fait entrer ſes vaiſſeaux dans le port.

Le lendemain matin Morgan fit entrer ſes vaiſſeaux dans le port, pendant que ſes gens étoient occupés à piller la ville, & à amaſſer l'argent qu'ils trouvoient dans les maiſons pour l'apporter dans le fort. Il donna ordre de réparer les débris des forts, & de remettre le canon en état, afin que s'il venoit quelque ſecours aux Eſpagnols, il pût ſe défendre.

Après qu'ils eurent amaſſé tout ce qu'il avoient trouvé, ils preſſerent les principaux bourgeois d'avouer où leur argent étoit caché. Ceux qui ne vouloient rien dire, & qui peut-être n'avoient rien, furent mis à la gêne ſi cruellement que pluſieurs en moururent, & que d'autres en furent eſtropiés. Les Aventuriers ſe ménagerent ſi peu, & firent dès le premier abord un tel dégât des vivres qu'ils trouverent dans ce petit lieu, à qui la campagne fournit abondamment les choſes néceſſaires à la vie, qu'au bout de quinze

jours mourant de faim, ils ſe virent contraints de manger les mules & les chevaux.

Quelques-uns d'eux alloient à la chaſſe, pour tuer des bœufs ou des vaches qui ſont aux environs de cette ville. S'ils en apportoient quelques-uns, ils les gardoient pour eux, & donnoient de la chair de mule à leurs priſonniers, qui la trouvoient bonne; car la faim les preſſoit tellement, qu'ils euſſent mangé des viandes encore plus mauvaiſes.

Cependant la méchante nourriture, & l'impureté de l'air, cauſée par la quantité de corps morts jettés à quartier, & qui n'étoient couverts que d'un peu de terre, cauſerent bien des maladies parmi les Aventuriers, qui d'abord s'étoient remplis de vin & plongés dans la débauche des femmes; ils mouroient tout-à coup, & les bleſſés ne réchappoient guéres.

Différente mort des vainqueurs & des vaincus.

D'un autre côté les Eſpagnols incommodés, & à l'étroit, s'embarraſſoient les uns les autres, & mouroient comme les Aventuriers, mais d'une maniere bien différente; car ceux-ci étoient tués par l'abondance, & ceux-là par la diſette; accoutumés à ſe nourrir déli-

catement, & à avoir du chocolat bien préparé deux ou trois fois par jour, ils se voyoient réduits non seulement à manger un morceau de mule, sans pain; mais encore à boire de méchante eau, n'ayant pas le temps ni le moyen de la rendre bonne, en la purifiant à leur ordinaire; car ils la font passer au-travers de certaines pierres qu'ils ont pour cet usage.

A cet égard les Aventuriers ne se précautionnoient pas mieux qu'eux. Ils buvoient cette eau telle qu'ils la trouvoient: enfin les uns & les autres pressés de tant de maux, n'aspiroient qu'après leur séparation. Les Aventuriers ne pouvant plus souffrir les incommodités du pays, & les Espagnols souffrant infiniment des Aventuriers.

Efforts du président de Panama pour délivrer Puerto-Bello.

Le président de *Panama*, qui avoit eu nouvelle de la prise de *Puerto-Bello*, tâcha d'amasser quelques troupes pour en chasser ceux-ci. En effet il s'achemina, dit-on, avec plus de quinze cents hommes pour secourir cette ville: Mais Morgan en ayant eu le vent, fit tenir ses navires prêts à mettre à la voile, en cas qu'il eût du dessous, pour se sauver avec le pillage, qui étoit déja embarqué par son ordre.

Un esclave que ses gens avoient pris à la chasse, lui ayant enfin donné avis que le président de *Panama* venoit, il tint un conseil, où il fut arrêté de ne pas quitter *Puerto-Bello*, qu'on n'eût fait payer la rançon des forts & de la ville, qui pourroit monter à une somme aussi considérable que tout ce qu'ils avoient déja. De plus, afin qu'on ne fût point surpris, on résolut d'envoyer cent hommes bien armés au-devant du président, & de l'attendre à un défilé où il ne pouvoit passer plus de trois hommes de front. Ce projet fut exécuté, le président vint; mais il n'avoit pas tant de monde qu'on avoit dit.

Morgan tient conseil.

Morgan s'oppose au passage des Espagnols.

Les Aventuriers qui l'attendoient l'empêcherent d'avancer. Il ne s'obstina pas beaucoup, & différa jusqu'à ce qu'une partie de son monde, qui étoit demeuré derriere, le joignit. Cependant il envoya un homme vers Morgan, avec ordre de lui dire que s'il ne sortoit au plutôt de la ville & des forts, il marchoit avec deux mille hommes de renfort, & qu'il ne lui donneroit point de quartier. Morgan répondit qu'il ne sortiroit qu'à l'extrêmité, & qu'on ne lui eût donné deux cents mille écus pour la rançon de la ville & des forts;

qu'autrement il les démoliroit à la barbe du président.

Il députa donc de son côté deux bourgeois de *Puerto-Bello* pour traiter avec lui de cette rançon. Le président avoit envoyé à Carthagene demander une flotte dans le dessein de venir par mer assiéger Morgan, pendant qu'il l'amuseroit en faisant composer les bourgeois de *Puerto-Bello* avec lui, sans toute-fois rien exécuter. Mais comme ordinairement les Espagnols ne font pas grande diligence, & que Morgan le serroit de près, les bourgeois furent obligés de lui représenter qu'il valoit mieux terminer promptement avec ces gens-là ; qu'il falloit que ce fussent des diables, vû l'ardeur avec laquelle ils avoient pris leurs forts malgré toute la résistance qu'on avoit pu faire ; puisque tous les officiers s'étoient fait tuer par désespoir, voyant que si peu de gens les contraignoient à rendre des forts qu'en toute autre occasion ils auroient pu disputer à dix fois plus de monde & de forces.

Secours de Carthagene pour investir Morgan.

Remontrance des Espagnols au président.

Tout bien consideré, le président leur donna la liberté de faire ce qu'ils jugeroient à propos. Ils composerent donc avec Morgan, & accorderent que

dans quatre jours ils lui donneroient cent mille écus pour la rançon des forts , des prisonniers & de la ville ; ce qu'il accepta pourvû qu'ils ne manquassent point à leur parole. Le président de *Panama* , nommé *Don Juan Perés de Gusman* , homme de grand esprit , & fort expérimenté dans les armes , & qui avoit commandé en Flandre en qualité de Mestre de Camp , étoit surpris d'entendre parler des exploits de ces gens-là , qui sans autres armes que leurs fusils , avoient pris une ville où il auroit fallu employer du canon , & faire un siége dans toutes les formes.

Etonnement du président de Panama.

Rafraîchissemens qu'il envoie à Morgan.

Il envoya à Morgan quelques rafraîchissemens , & lui fit demander de quelles armes ses gens se servoient pour exécuter des entreprises de cette nature , & y réussir comme ils faisoient. Aussitôt Morgan prit le fusil d'un des François qui étoit dans sa troupe , & l'envoya au président. J'ai déja dit que ces fusils sont faits en France , qu'ils ont quatre pieds & demi de canon , & qu'ils tirent une balle de seize à la livre ; la poudre dont on les charge est faite exprès , & ces armes sont fort justes.

Le président fut réjoui de les voir , &

satisfait de la civilité de Morgan, qu'il n'avoit pas cru s'étendre jusqu'à ce point, il le fit remercier & louer de sa valeur, disant que c'étoit dommage que des gens comme eux ne fussent pas employés à une juste guerre au service d'un grand prince ; & dans le même temps on lui présenta de sa part une bague d'or enrichie d'une fort belle émeraude. Morgan ordonna à celui de qui il la recevoit, de remercier le président, & de lui dire que pour le satisfaire il lui avoit envoyé une de ses armes, & que dans peu, pour le réjouir encore il lui feroit voir dans sa ville même de *Panama* l'adresse avec laquelle il s'en servoit.

Espagnols payent leur rançon en barres d'argent.

Cependant les bourgeois de *Puerto-Bello* lassés du trop long séjour des Aventuriers, apporterent avant le temps prescrit la rançon de la ville, des forts & des prisonniers, qu'ils payerent en belles barres d'argent. Les Aventuriers ayant raçu cette rançon, ne tarderent guéres à décamper, & s'embarquerent au plutôt, sans faire d'autre mal que d'enclouer les canons des forts, de peur que les Espagnols ne tirassent après eux ; ainsi ils quitterent *Puerto-Bello*, & firent route pour l'isle

de *Cuba*, où ils arriverent huit jours après, & partagerent le butin selon la maniere accoutumée.

Ils trouverent qu'ils avoient en or & en argent, tant monnoyé que travaillé, & en joyaux, qui n'étoient pas estimés le quart de ce qu'ils valoient, deux cents soixante mille écus, sans compter les toiles, soyes & autres marchandises qu'ils avoient prises dans la ville, dont ils faisoient peu de cas; car ils n'estiment que l'argent, & lorsqu'ils ont fait une prise, quand elle seroit la plus riche du monde, à moins qu'il n'y ait de l'argent ils ne l'estiment pas. Ayant ainsi partagé le butin, ils allerent à la Jamaïque, où ils furent magnifiquement reçus, sur-tout des cabaretiers, qui profiterent le plus avec eux.

Valeur du butin fait a Puerto-Bello.

CHAPITRE V.

Nouveau dessein de Morgan. Prise de Marecaye.

LEs Aventuriers passent bien-tôt de l'abondance à la disette. Ceux-ci qui ne dégénéroient en rien des autres, après avoir dissipé tout leur argent dans

la débauche, ne penserent plus qu'à retourner en course pour en acquérir de nouveau. Morgan à qui il avoit aussi manqué, parce qu'il n'étoit pas meilleur ménager qu'eux, & qu'il avoit besoin de faire une plus grande dépense, songea à quelque nouvelle entreprise pour s'enrichir. Dans ce dessein il ordonna à tous les Aventuriers qui avoient des Vaisseaux à la côte de Saint Domingue, de venir le joindre à *l'île à la Vache.*

Il donna ce rendez-vous dans la vue d'avoir des François dans sa flotte, & d'en former une considérable, afin d'attaquer quelque forte place, où il pût avoir assez d'argent pour se retirer & vivre plus tranquille, & plus à son aise qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il donna ordre même à quelques Anglois d'avertir les Aventuriers de la Tortue, que s'ils vouloient le joindre il les recevroit bien, & qu'ils seroient traités comme les autres, voulant absolument prévenir toutes les mauvaises intelligences qui pourroient naître entre l'une & l'autre nation.

Les François voyant que Morgan réussissoit dans ses entreprises, & qu'il ne revenoit jamais sans butin, eurent de l'estime pour lui, quoiqu'intéressée;

pluſieurs ſe rendirent au lieu qu'il leur avoit marqué. Les autres ſe diſpoſerent à le joindre, & travaillerent au plus vîte à raccommoder leurs bâtimens, pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupé à la chaſſe, afin de ſaler de la viande pour ravitailler les vaiſſeaux juſques à ce que l'on pût arriver en quelque lieu Eſpagnol, où l'on en trouvât avec moins de peine.

Morgan forme une flotte conſidérable.

Peu de temps après Morgan ſe trouva au rendez-vous, où deux vaiſſeaux François l'avoient déja prévenu ; il leur témoigna beaucoup d'affection, & leur promit de les protéger, & de bien vivre avec eux. Dans ce même temps un bâtiment de Saint Malo, nommé *le cerf volant*, arriva à l'iſle à la Vache. Il avoit paſſé en Amérique dans le deſſein de traiter avec les Eſpagnols. Comme il n'avoit pu y réuſſir, il s'étoit armé en courſe, & avoit pris ſur ſon navire pluſieurs Aventuriers de la Tortue.

Ce bâtiment, accompagné d'une barque longue, étoit monté de vingt-deux pieces de canon, & de huit berges de fonte. Il avoit déja fait quelques courſes vers la côte de terre ferme, & attaqué un navire Génois appartenant aux *Grilles*. C'eſt une compagnie de Genois

qui ont seuls le trafic des Négres dans les Indes du Roi d'Espagne. Le Genois mieux monté, ayant quarante-huit pieces de canon, avec des munitions en abondance, s'étoit défendu, & avoit obligé le *Malouin* à se retirer ; il arriva donc à cette côte, pour réparer le dommage que l'autre lui avoit fait.

Morgan voyant que ce bâtiment étoit capable de quelque chose, fit ce qu'il put pour persuader le capitaine Malouin de se joindre à lui. Mais comme ce capitaine ne savoit pas bien la méthode de traiter avec ces gens de l'Amérique, qui est différente de celle des peuples de l'Europe, il vouloit faire d'autres conditions que celles qu'on observe dans ce pays-là. Il n'y réussit donc point, & persista à retourner à la Tortue pour prendre quelques marchandises qu'il y avoit laissées, & repasser ensuite en France.

Les Aventuriers François qui étoient sur son bord voyant cette résolution, débarquerent & se joignirent aux Anglois. Quelques-uns qu'il avoit irrités, les traitant impérieusement & comme des matelots, résolurent de s'en venger pendant que l'occasion s'en présentoit. Pour cela ils dirent à Morgan

que ce capitaine avoit pillé un Anglois en mer, & que de plus il avoit une commiſſion Eſpagnole pour prendre ſur les Anglois.

Plainte contre un Malouin.

Il étoit vrai que s'étant trouvé en néceſſité de vivres, il avoit rencontré un bâtiment Anglois qui en avoit, & qu'il s'en étoit accommodé après avoir donné un billet payable à la Jamaïque, ou à la Tortue.

Pour ce qui étoit de la commiſſion Eſpagnole, comme il avoit été mouiller dans le port de *Baracoa*, à la bande du nord-eſt de l'île de *Cuba*, il fit ſemblant de traiter avec les Eſpagnols; & pour mieux couvrir ſon jeu, il dit qu'il venoit demander un paſſe-port au gouverneur, afin de prendre ſur les Aventuriers Anglois de la Jamaïque, qui faiſoient une guerre injuſte aux Eſpagnols: ce qu'il obtint facilement.

Diſſimulation de Morgan.

Morgan avoit écouté tout ceci fort volontiers, & étoit dans le deſſein de jouer un tour au Malouin, de ſe mettre en poſſeſſion de ſon bâtiment; mais il diſſimula juſqu'à ce que l'occaſion ſe preſſentât; car il n'oſoit rien entreprendre, craignant que les François ne l'en empêchaſſent. Il les preſſentit, pour connoître s'ils ne prendroient point le parti du Malouin.

Pendant ce temps-là le gouverneur de la Jamaïque envoya vers Morgan un bâtiment qui venoit de la nouvelle Angleterre, monté de trente-ſix pieces de canon, de trois cents hommes. Ce navire ſe nommoit *Hakts Vvort*, & appartenoit au roi d'Angleterre, qui l'avoit donné pour un temps au capitaine qui le commandoit. Ce capitaine venoit dans le deſſein de ſe joindre à Morgan, & de faire le voyage avec lui. Morgan, à l'arrivée de ce vaiſſeau, ne garda plus de meſures pour attaquer le Malouin; il s'en ſaiſit, & fit le capitaine & tous les officiers priſonniers, le prenant comme un voleur qui avoit pillé un bâtiment Anglois, & comme un ennemi chargé d'une commiſſion pour prendre ſur les Anglois. Dans ce même temps le bâtiment que le Malouin avoit pillé, ſelon ce que diſoient les Anglois, arriva auſſi, & ſe plaignit à Morgan. Le Malouin ſe défendoit ſur ce qu'il lui avoit donné un billet; malgré tout cela Morgan le retint priſonnier.

Quelques jours s'étant paſſés, Morgan aſſembla tous les capitaines des vaiſſeaux Aventuriers pour tenir conſeil au ſujet de la place qu'on attaque-

roit, voir quelles forces on avoit, de quoi on étoit capable, & pour combien de temps on avoit de vivres. Pendant qu'on tenoit conseil, on buvoit à la santé du Roi d'Angleterre, & à celle du gouverneur de la Jamaïque. Si les capitaines se réjouissoient dans la chambre, les autres en faisoient autant sur le Tillac, & jusqu'aux canoniers, tout étoit pris de vin. Il arriva par je ne sais quel malheur que le feu se mit aux poudres, & le navire sauta avec le monde qui étoit dessus.

Etranges fracas.

Comme les navires Anglois ont leurs soutes à poudre sur le devant, au lieu que les antres nations les ont sur le derriere, ceux qui étoient dans la chambre n'eurent d'autre mal que celui de se trouver à l'eau sans savoir comment la chose étoit arrivée; mais tout le menu peuple fut perdu, & il y eut plus de trois cents cinquante hommes de noyés. Le capitaine Malouin & ces officiers se sauverent aussi; car ils étoient avec les officiers dans la chambre. Quelques Anglois accuserent les François de l'équipage du Malouin de ce desordre; on s'assura de son navire mieux qu'auparavant, & on ne tarda guéres à l'envoyer à la Jamaïque, pour le faire ad-

juger de bonne prise, menaçant outre cela le capitaine de le faire pendre.

Les Flibustiers furent quelque temps occupés à pêcher les corps de leurs compagnons, non pas pour les enterrer; mais parce que la plupart avoient des bagues d'or aux doigts, comme c'est la mode parmi cette nation.

Morgan, malgré cette fâcheuse disgrace, ne laissa pas de persister dans son entreprise; il fit la revue de sa flotte, qu'il trouva forte de quinze vaisseaux, & de neuf cents soixante hommes, tant François qu'Anglois, tous vieux Aventuriers, qui avoient déja fait ce métier plusieurs années. On tint encore conseil, pour déliberer sur la place qu'on attaqueroit, & il fut conclu qu'on monteroit le long de la côte jusqu'à l'isle de *Saone*, qui est à la pointe de l'orient de l'ile de Saint Domingue. Ce fut là le lieu du rendez-vous, en cas que quelque vaisseau s'écartât de la flotte, afin de la pouvoir rejoindre en ce lieu avant qu'elle fût partie; & en cas qu'elle le fût, on devoit laisser un billet enfermé dans un flacon enfoncé en terre, marqué d'une certaine figure qui apprendroit le rendez-vous général.

Départ de Morgan : rendez-vous.

Toutes ces mesures étant prises, Morgan mit à la voile, & navigua le long de la côte de l'île de Saint Domingue, jusqu'au cap de *Beata*, ou *Lobos* : mais il trouva les vents & les courants si contraires, qu'il ne put jamais doubler ce cap, quelque effort qu'il fît. Cependant après avoir demeuré là quelque temps, les vivres commençoient à manquer. Morgan dit à ses gens qu'il falloit faire tout ce qu'on pourroit pour doubler le cap ; il ordonna à ceux qui ne pourroient pas le doubler, d'attendre l'occasion ; & à ceux qui le pourroient, d'aller toujours attendre les autres dans la baie d'*Ocoa*, qui n'est pas éloignée de ce cap.

Il donna ce rendez-vous, afin que les vaisseaux qui n'avoient point de vivres en pussent prendre, parce qu'il se rencontre là une grande quantité de bestiaux. Il avertit ceux qui seroient arrivés les premiers, d'en faire bonne provision, pour en donner aux autres lorsqu'ils les auroient joints. Après toutes ces précautions, Morgan & sa flotte firent de nouveaux efforts pour doubler le cap, & ils réussirent ; car le temps étant modéré un peu lorsqu'ils furent sous voile, ils doublerent tous.

Sur le ſoir on vit un navire, à qui on donna la chaſſe pour le reconnoître; mais il ſembloit venir de plein gré au-devant de ſes amis, car il approchoit à meſure qu'on alloit à lui, & il mit pavillon Anglois. Il venoit d'Angleterre, & alloit à la Jamaïque. Six ou ſept vaiſſeaux de la flotte demeurerent auprès de lui pour acheter de l'eau-de-vie. Le temps étant toujours beau, ils ne quitterent point ce bâtiment; mais le lendemain ils furent bien ſurpris lorſqu'ils ſe virent ſéparés de leur général; & celui-ci ne le fut pas moins, quand il s'apperçut qu'il lui manquoit ſept vaiſſeaux. Il entra dans la baie *d'Ocoa* pour les attendre. Le temps devint ſi mauvais, qu'il fut obligé de ſéjourner dans cette baie plus qu'il n'auroit voulu.

Il donna ordre aux équipages des vaiſſeaux qui étoient demeurés avec lui, de ne point toucher à leurs vivres, & d'envoyer tous les matins huit hommes de chaque équipage, qui feroient un corps de ſoixante & quatre hommes, afin d'aller chaſſer, & d'apporter de la viande pour nourrir la flotte. Il forma encore une compagnie, qui devoit deſcendre tous les jours à terre, &

un capitaine de chaque vaiſſeau étoit obligé à ſon tour d'aller à la tête, pour la ſûreté des chaſſeurs ; parce qu'il y avoit du danger, & que ce lieu n'étoit gueres éloigné de la ville de Saint Domingue ; outre que l'on rencontroit quantité de Boucaniers ou chaſſeurs Eſpagnols qui ſont très-bons ſoldats, & que les Aventuriers appréhendent fort.

Les Eſpagnols n'étant pas en grand nombre pour lors en cet endroit, n'oſerent rien entreprendre contre leurs ennemis ; ils ſe contenterent de chaſſer leurs bêtes dans les bois de peur qu'on ne les tuât. Cependant comme les Aventuriers avoient beſoin de vivres, ils mettoient bas tout ce qui ſe préſentoit à eux, ânes ou chevaux, tout les accommodoit ; car ils ne ſont pas fort difficiles, mangeant tout ce qu'ils trouvent. Ils ne laiſſoient pas d'avancer tous les jours dans les pays, & parvinrent à la fin juſqu'au lieu où les Eſpagnols avoient chaſſé leurs bêtes. Ceux-ci voyant que les Aventuriers détruiſoient tout, allerent trouver le préſident de Saint Domingue, dont ils obtinrent du ſecours ; il leur accorda deux compagnies de ſoldats de ſa garniſon, qui ſe

Les Eſpagnols découvrent les Aventuriers.

mirent en embuscade sur le lieu où les Aventuriers devoient passer pour aller à la chasse.

Les Mulâtres attirent les Aventuriers dans une embuscade.

Certains mulâtres étoient venus vers le bord de la mer où les Flibustiers descendoient ordinairement ; ils firent feinte de chasser avec empressement un petit nombre de bêtes. Les Anglois ne manquerent pas de courir après ; mais ces mulâtres étant plus avancés qu'eux, ne purent être joints que fort près de leur embuscade d'où il sortit deux Espagnols, avec une petite banderolle blanche, pour marquer qu'ils vouloient parler. Les Aventuriers leur permirent d'avancer, & firent aussi avancer deux hommes. Les Espagnols les prierent de ne pas tuer leurs vaches, parce qu'ils en dépeuploient le pays, leur offrant de leur donner des bêtes s'ils en avoient besoin. Les Aventuriers leur répondirent de bonne foi, que s'ils vouloient en donner on les leur paieroit, qu'on leur donneroit un écu & demi pour la viande de chaque animal, & qu'ils pourroient profiter du cuir & du suif ; après avoir ainsi traité, les Espagnols se retirerent.

Ils étoient ainsi venus parler aux Aventuriers pour les amuser jusqu'à ce

qu'ils eussent fait avancer leurs soldats ; parce que dans ce lieu là même rien ne paroissoit plus aisé que de les défaire. Afin de les mieux persuader ils firent paroître quelques bêtes, & au moment que les Aventuriers ne se défioient de rien, ils se virent tout d'un coup entourés des Espagnols, qui fondirent sur eux : ils croyoient les tailler en pieces ; mais en un instant les Aventuriers firent face, & se mirent en une telle posture qu'ils pouvoient tirer de tous côtés sur les Espagnols qui n'osoient approcher. Cependant les Aventuriers se battoient en retraite, & tâchoient de gagner le bois, craignant d'être accablés par le grand nombre de ceux qui pourroient survenir.

Les Aventuriers se battoient en retraite.

Alors les Espagnols remarquant quelque timidité dans leurs ennemis, voulurent profiter de l'occasion, & commencerent à avancer sur eux : ils furent très-mal reçus, & en un moment on leur tua bien du monde. Les Aventuriers au contraire voyant qu'il ne tomboit personne des leurs, prirent courage, & crierent aux Espagnols qu'ils ne mettoient point de balles dans leurs mousquets, ou bien qu'ils tiroient en l'air. Cette bravade leur coûta cher, les

Bravade qui coûte cher.

Espagnols qui au commencement, pour ne les pas faire languir, visoient à leur tête, ne virent plus qu'à leurs jambes; si-bien qu'ils furent obligés de se retirer dans une petite touffe de bois voisine, où les Espagnols n'oserent les aller attaquer.

Les Aventuriers enleverent le plus promptement qu'ils purent les morts & les blessés qui étoient demeurés sur la place où s'étoit donné le combat. Cependant une petite troupe d'Espagnols vint au lieu où avoient été les Anglois, & ils y en rencontrerent deux de morts. Ils se mirent à percer ces deux cadavres avec leurs épées, lorsque les Aventuriers qu'ils croyoient être bien loin, firent une décharge, & en tuerent ou blesserent la plus grande partie.

Décharge imprévue.

Les Espagnols s'étant retirés, les Aventuriers se retirerent aussi, & tuerent chemin faisant quelques bêtes qu'ils porterent à bord. Le soir ils arriverent à leurs vaisseaux, & rendirent compte de leur aventure au général Morgan, qui à l'heure même tint conseil, & le lendemain à la pointe du jour mit 200 hommes à terre choisis de chaque Equipage, & bien armés, pour aller aux ennemis; il marcha à leur tête jusqu'au

Réfléxion des Espagnols.

lieu où le combat s'étoit donné le jour précédent ; mais les Eſpagnols, qui s'étoient défiés de l'affaire, avoient décampé, & emmené avec eux toutes les bêtes : car ils avoient appris à leurs dépens que de chaſſer des bœufs, comme ils avoient fait vers les Aventuriers pour les attirer dans leurs embuſcades, c'étoit une manœuvre très-avantageuſe à leurs ennemis, & très-préjudiciable à eux-mêmes ; puiſqu'après avoir perdu tout à la fois, & leurs hommes & leurs bêtes, ils avoient encore la douleur de donner de quoi vivre à ceux qui en vouloient également à leurs biens & à leur vie.

Morgan & ſes gens pénétrerent plus avant ; mais n'ayant trouvé que des maiſons abandonnées qu'ils brûlerent, ils revinrent à leurs vaiſſeaux. Le lendemain Morgan tint conſeil pour délibéter s'il n'iroit point piller le *bourg de Aſſo* ; mais comme on jugea que c'étoit une expédition de peu d'importance, & que l'on y pourroit perdre beaucoup de monde, on trouva qu'il valoit mieux ſe reſerver pour quelque bonne occaſion. Morgan ennuyé d'être en ce lieu ſans rien faire, & de ce que le reſte de ſa flotte ne venoit point, jugea qu'ils

s'étoient rendus à l'isle de la *Saone*, où comme j'ai déja dit, il leur avoit donné rendez-vous. Il mit donc à la voile, & navigea le long de cette côte, donnant l'allarme aux Espagnols, qui croyoient qu'il alloit attaquer *saint Domingue*, ville capitale de l'isle.

Après quelques jours de navigation il arriva au rendez-vous, & ne trouva personne, non-plus que dans la *baye d'Ocoa*; il résolut de les attendre encore huit jours, & pendant ce temps-là il envoya cent cinquante hommes pour faire une descente dans la riviere d'*Alta Gracia*, & chercher des vivres pour sa flotte qui en avoit besoin. Tout son monde s'embarqua dans une bellandre & dans des canots; on alla de nuit, afin de descendre à terre au point du jour surprendre les Espagnols, faire quelque prisonnier de conséquence, & en tirer une forte rançon. Mais l'allarme étant par toute la côte, & les Espagnols sur leurs gardes, cette entreprise fut inutile.

Allarme des Espagnols.

Inquiétude de Morgan.

Les Aventuriers voyant les choses en cet état, se retirerent sans rien risquer. Morgan cependant étoit en peine de sçavoir ce que le reste de sa flotte étoit devenu, & ne pouvant plus attendre faute de vivres, il tint conseil sur ce

qu'on devoit faire. Chacun fut d'avis d'aller attaquer quelque place avec ce qu'on étoit de monde , qui consistoit en cinq cents hommes.

Proposition d'un Aventurier.

Pierre le Picard , fameux Aventurier, fit la proposition d'attaquer *Maracaïbo* , où il avoit déja été avec l'Olonois ; il dit qu'il y serviroit lui-même de pilote pour faire entrer tous les vaisseaux sur la Barre , & de guide pour conduire ses compagnons par terre. Il fit voir la facilité qu'il y avoit à prendre cette place , où l'on trouveroit assez de bien pour enrichir toute la flotte. Morgan l'estimoit à cause qu'il parloit fort bon Anglois , & tout le monde fut charmé de sa proposition. Enfin la résolution prise on fit à l'ordinaire la chasse-partie , où on inséra qu'en cas que le reste de la flotte vînt à se joindre avant qu'on eût pris quelque forteresse , elle seroit reçue à partager comme les autres.

Tout étant ainsi concerté , on laissa un billet dans un pot , enfoui en terre , comme j'ai déja dit , afin que si les derniers venoient ils sçussent où étoient les premiers. Morgan avec sa flotte leva l'ancre , & prit la route de terre ferme ; c'est-à-dire , du continent. Après quelques jours de navigation il arriva à l'isle

d'Oruba, où il mouilla pour prendre de l'eau & quelques rafraichissemens.

J'ai déja parlé de cette isle; il suffira donc de dire que Morgan y séjourna vingt-quatre heures pour y prendre de l'eau & de la viande de chévre qu'on a des Indiens à bon marché; car pour un écheveau de fil ils donnent une chévre grasse, que vingt hommes affamés ne pourroient pas manger.

Après ce séjour la flotte leva l'ancre, & le lendemain matin elle arriva à la vue des petites isles qui sont à l'embouchure du lac de *Maracaïbo*, où elle fut découverte de la Vigie qui est sur une de ces petites isles de même nom. Cette Vigie ne manqua pas d'avertir les Espagnols, qui eurent le temps de se préparer; car il fit calme, & la flotte ne put arriver à la Barre qui est l'entrée du lac, que sur les quatre heures après midi. Aussi-tôt tout le monde s'embarqua dans des canots pour aller prendre ce *Fort de la Barre*, où les Espagnols faisoient entendre qu'ils avoient du canon; car ils ne cessoient point de tirer, quoique les Aventuriers fussent éloignés de plus de deux lieues.

Les Aventuriers descendent à terre au bruit du canon des ennemis.

Il étoit nécessaire de prendre ce fort, parce qu'il falloit que les vaisseaux le

rangeassent pour entrer dans le lac. Les Flibustiers étant à terre, Morgan les exhorta à ne point lâcher pied ; car on croyoit que les Espagnols se défendroient bien ; ils faisoient des préparatifs, ayant brûlé plusieurs loges autour du fort, & ils tiroient incessamment du canon.

Ils approchent d'un Fort : ce qu'ils y trouvent.

Sur les six heures du soir les Flibustiers approcherent du fort, qui avoit cessé de tirer ; mais il furent surpris de ne voir personne, car ils s'attendoient d'y recevoir une belle salve. Ils crurent que les Espagnols avoient mis des méches pour les surprendre, & faire jouer quelque mine. On détacha du monde pour s'en assurer, & l'on trouva qu'il y avoit quantité de méche allumée, & de poudre répandue, dont la trace alloit jusqu'au Magasin : c'étoit un malheur qu'il falloit éviter, & chacun arriva assez à temps pour le prévenir.

Le fort n'étoit proprement qu'une redoute de cinq toises de haut, de six de long, & de trois de large ; le parapet en pouvoit avoir une : au-dessus il paroissoit un pavillon formant une espece de corps-de-garde, qui n'étoit pas encore achevé, & au-dessous une cave ou magasin à poudre, où l'on en trouva bien deux mille livres pour le canon,

& mille pour le mousquet, avec quatorze pieces en batterie, tirant 8, 12 & 24 livres de balle, outre des grenades, des pots-à-feu, quatre-vingt mousquets, trente piques & autant de bandoulieres On montoit sur cette redoute par le moyen d'une échelle de fer, qu'on tiroit après soi lorsqu'on étoit monté.

Quand on eut tout visité, on fit abbattre le parapet de la redoute, on encloua le canon qu'on jetta du haut en bas, & on en brûla les affuts. Cela se fit toute la nuit, afin de ne pas perdre de temps, & de n'en point donner aux Espagnols, qu'on croyoit vouloir se sauver de *Marecaye*, à cause qu'ils n'avoient pas tenu bon dans la redoute. A la pointe du jour on fit entrer les bâtimens dans le lac, & tout le monde se rembarqua pour aller à *Marecaye*, où avec toute la diligence qu'on put faire on n'arriva que le lendemain.

On se rembarque pour Marecaye.

La flotte étant devant la ville, on vit paroitre quelques cavaliers qui firent juger qu'on se défendroit, & que les Espagnols s'étoient fortifiés. On résolut donc d'aller mouiller proche d'un lieu un peu découvert, & d'y mettre le monde à terre. La flotte en mouillant faisoit des décharges de canon dans un

petit bocage qui étoit là , en cas qu'il y eût quelques embuſcades ; après quoi on mit le monde à terre à la faveur du canon , qui tiroit toujours quoiqu'on ne vît perſonne.

Cela étant fait , on partagea tous les ſoldats en deux bandes , afin d'attaquer les ennemis par deux différens endroits , & de les embarraſſer par ce moyen : mais cela ne fut aucunement néceſſaire ; car on entra dans la ville ſans trouver aucune réſiſtance , ni même perſonne , excepté quelques pauvres eſclaves qui ne pouvoient marcher , & des malades dans l'Hôpital. On ne trouva même rien dans les maiſons ; car en trois jours de temps ils avoient emporté leurs marchandiſes & leurs meubles ; à peine y trouvoit-on de quoi vivre. Il n'y avoit ni vaiſſeau ni barque dans le port , tout s'étoit ſauvé dans ce lac , qui eſt fort vaſte & fort profond. On y fit entrer les vaiſſeaux vis-à-vis d'un petit fort en forme de demi-lune , où l'on peut mettre ſix pieces de canon : il y en avoit déja quatre de fer.

Il entre dans la ville, qu'il trouve abandonnée.

Dès ce même jour on détacha cent hommes pour aller en parti ; ils revinrent le ſoir avec pluſieurs priſonniers , & quantité de chevaux chargés de ba-

gage. Parmi ces prisonniers il y avoit des hommes & des femmes, qui n'avoient pas l'apparence d'être riches. On leur donna la gêne, afin qu'ils indiquassent quelqu'un qui eût caché son argent. Il y en eut qui promirent de faire pendre du monde, disant qu'ils sçavoient un homme qui en avoit de caché, & l'endroit où il étoit : mais comme ils marquerent plusieurs endroits, on fut obligé de faire deux partis, qui allerent dès la même nuit à cette recherche.

Il envoye plusieurs partis après les fugitifs.

L'un des deux revint le lendemain au soir avec beaucoup de bagage, & l'autre fut deux jours absent par la faute du prisonnier qui les conduisoit, & qui dans l'espérance de se sauver lorsqu'il seroit à la campagne, menoit ce parti dans des pays inhabités, & même inconnus, d'où il eut mille peines à se retirer.

Quand les Flibustiers virent que cet homme se moquoit d'eux, ils le pendirent à un arbre, & en revenant ils trouverent un *Hatos*, où ils surprirent du monde qui avoit été chercher de la viande pendant la nuit, afin de vivre le jour cachés dans les bois. C'étoient des esclaves à qui on donna la gêne pour sçavoir où étoient leurs maîtres.

Un d'entr'eux souffrit tous les tourmens imaginables sans vouloir rien dire , jusques-là qu'il se fit hacher en pieces tout vif sans rien confesser. L'autre souffrit beaucoup aussi , quoiqu'avant que de lui donner la gêne on lui eût promis la liberté : mais il n'en fit point de cas. A la fin on résolut de lui en faire autant qu'à son camarade , dont il voyoit les morceaux devant lui qui palpitoient encore. Alors il avoua tout , & dit qu'il meneroit la compagnie dans le lieu où étoit son Maître : ce qu'il fit , le Maître fut pris avec trente mille écus en vaisselle d'argent. On l'amena à la ville.

Ces partis continuerent ainsi pendant huit jours de temps , durant lesquels ont fit un assez bon nombre de prisonniers , à qui on donnoit la gêne , & qui disoient tous d'une commune voix qu'ils étoient pauvres , & que les riches s'étoient sauvés à Gibraltar : ce qui ne faisoit point douter aux Aventuriers , qu'ils ne trouvassent là autant de résistance que l'Olonois en avoit trouvé trois ans auparavant.

Le capitaine Picard , qui étoit le guide des Aventuriers , pressa Morgan d'aller à Gibraltar avant que les Espagnols eussent fait venir du secours de Merida.

Morgan y consentit, & huit jours après qu'on eût pris possession de *Marecaye*, on fit embarquer le pillage, les prisonniers & tout le monde pour aller à *Gibraltar*.

On croyoit bien y trouver à qui parler, & chacun avoit déja fait son testament; car ayant appris de quelle maniere ces gens s'étoient défendus la premiere fois, on croyoit qu'ils n'en feroient pas moins encore, puisqu'ils avoient abandonné le *Fort de la Barre* & la ville de *Marecaye*; mais aussi la consolation des Flibustiers étoit que ceux qui en échapperoient, auroient dequoi faire bonne chere à leur retour à la Jamaïque.

La mort n'entre jamais pour rien dans leurs réflexions, sur-tout quand ils esperent faire un grand butin; pourvu qu'il y ait de quoi piller, ils se battent comme des lions, sans se soucier d'aucun péril, comme nous le verrons dans la suite. Ils arriverent en peu de jours à Gibraltar, où Morgan fit deux prisonniers dans le dessein de les envoyer au gouverneur, pour lui signifier que s'il ne rendoit pas le bourg de bonne volonté, on ne lui feroit aucune grace.

Le capitaine Picard qui avoit déja

été là, & qui ſçavoit les endroits périlleux, fit deſcendre ſon monde à un demi-quart de lieue du bourg, & marcha au-travers des bois pour prendre les Eſpagnols par derriere, en cas qu'ils ſe fuſſent retranchés dans le bourg, comme ils avoient fait quand l'Olonois les prit. Cependant les Eſpagnols tiroient beaucoup de canon, qui faiſoit d'autant plus croire qu'ils étoient ſur la défenſive.

Enfin quand on eut gagné le derriere, on trouva auſſi peu de difficulté à entrer dans le bourg, qu'on avoit fait dans *Marecaye*, quoiqu'à la verité ils euſſent eu le deſſein de ſe retrancher. Mais ou ils n'eurent pas aſſez de temps, ou ils ne ſe crurent pas aſſez forts pour pouvoir réſiſter. Ils abandonnerent donc tout, & ſe contenterent de faire quelques barricades ſur les chemins, où ils avoient porté du canon en cas qu'ils euſſent été ſuivis de trop près en faiſant retraite.

Morgan & ſes gens entrerent de cette maniere dans le bourg, auſſi paiſiblement qu'ils avoient fait dans les autres places. Auſſi-tôt on ſongea à ſe poſter, & à former un parti pour faire quelques priſonniers. On en envoya un

un de cent hommes dès ce même jour avec le Capitaine Picard, qui sçavoit le chemin, & qui valoit autant qu'un guide.

Aventure d'un homme pris par les Anglois.

Les Anglois trouverent dans ce Bourg un Espagnol assez bien couvert, ce qui leur fit juger que c'étoit un homme riche & de condition. On lui demanda où étoit allé le monde de Gibraltar, il dit qu'il y avoit un jour qu'ils étoient tous partis ; mais qu'il ne leur avoit point demandé où ils alloient, & que cela ne lui importoit point. On le pressa de dire s'il ne sçavoit pas où étoient les moulins à sucre, il répondit qu'il en avoit vu plus de vingt en sa vie ; on s'enquit encore de lui où l'argent des Eglises étoit caché, il répondit qu'il étoit dans la Sacristie de la grande Eglise, & les y mena, leur fit voir un grand coffre où il prétendoit l'avoir vu ; & comme on n'y trouva rien, il leur dit qu'il ne sçavoit pas où on l'avoit mis depuis.

Toutes ces choses faisoient assez voir que cet homme étoit fou ou innocent. Cependant plusieurs crurent qu'il faisoit cela pour s'échapper ; car les Espagnols sont fins & adroits. On lui donna l'estrapade, pour le faire confesser

qui il étoit , & où étoit ſon argent ; on le laiſſa deux heures ſuſpendu avec des pierres à ſes pieds , qui peſoient autant que tout ſon corps; de ſorte que ſes bras étoient entierement tors. A ces demandes tant de fois réïtérées , il répondit qu'il s'appelloit Dom Sebaſtien Sanchez, que le Gouverneur de *Marecaye* étoit ſon frere ; qu'il avoit plus de cinquante mille écus à lui , & que ſi on vouloit un billet de ſa main , il le donneroit , afin qu'on les prît ſur cet homme , & qu'on le laiſsât aller ſans le tourmenter davantage. Il pria enſuite qu'on le mît hors de cette gêne , ajoutant qu'il enſeigneroit une Sucrerie qu'il avoit. Ils le laiſſerent libre, & l'emmenerent avec eux.

Quand il fut à une portée de mouſquet du Bourg , il ſe tourna vers ceux qui le menoient lié comme un criminel : *Que me voulez-vous* , dit-il, *Meſſieurs ? je ſuis un pauvre homme qui ne vis que de ce qu'on me donne , & je couche à l'Hôpital.* Cela mit tellement ces gens en colere, qu'ils vouloient le pendre. Ils prirent même des feuilles de Palmiſte , qu'ils allumerent , pour le flamber , & brûler ſes habits ſur ſon corps ; ils l'auroient fait , ſi quelques-uns plus pitoyables n'euſſent délivré cet homme de leurs mains.

Le lendemain matin le Capitaine Picard revint avec un pauvre Paysan qu'il avoit pris, & deux filles qui étoient à lui. On donna la gêne à ce bon vieillard, qui dit qu'il meneroit aux habitations; mais qu'il ne sçavoit pas où étoit le monde. Morgan se disposa lui-même pour aller en parti avec trois cents hommes, dans l'intention de ne point revenir qu'il n'eût assez de pillage pour s'en retourner à la Jamaïque. Il prit ce bon vieillard pour guide. Le pauvre homme étoit tellement interdit, qu'il ne sçavoit où il alloit, & prenoit souvent un chemin pour l'autre. Morgan croyant qu'il le faisoit exprès, le fit terriblement battre. Sur le midi il prit quelques Esclaves, dont il se servit pour le conduire, & fit pendre ce vieillard à un arbre, à cause qu'un Esclave avoit dit que ce n'étoit pas là le bon chemin.

Ce même Esclave voulant se venger de quelques mauvais traitemens que les Espagnols lui avoient fait, pria Morgan de lui donner la liberté, & de l'emmener avec lui, sous promesse qu'il lui feroit prendre beaucoup de monde; ce qu'il fit, car avant le soir il découvrit à Morgan plus de dix à douze familles, avec tous leurs biens.

Vengeance d'un Esclave.

Morgan voyant cet Eſclave bien intentionné , le mit en liberté , lui ordonna de tuer pluſieurs Eſpagnols , & à ce deſſein l'arma d'un ſabre , & lui promit qu'il ne ſeroit plus Eſclave ; ce qui l'anima tellement , qu'il fit ſon poſſible pour faire prendre tous les Eſpagnols , quoique la choſe fût mal aiſée , parcequ'ils étoient errans dans les bois , & n'oſoient demeurer dans les habitations , ni coucher plus de deux nuits en un même endroit , de-peur que quelqu'un des leurs étant pris , ne les découvrit.

Morgan fit enſuite quelques priſonniers, qui lui dirent que vers une grande riviere , à ſix lieues de *Gibraltar* , il y avoit un Navire de cent tonneaux, avec trois Barques chargées de marchandiſes & d'argent appartenant aux Habitans de *Maracaïbo*. Auſſi-tôt il détacha cent hommes , & leur donna ordre d'amener le pillage avec les priſonniers au bord de la mer, où étoient les Bâtimens qu'on devoit aller prendre.

Découverte que fait Morgan à la tête d'un parti.

Cependant il ſe mit avec deux cents hommes à chercher dans les bois les Eſpagnols, ou plutôt leur argent. Ce même jour il arriva à une fort belle habitation, & trouva du monde caché dans un bois voiſin , où étoit entr'autres un

vieux Portugais avec un autre homme plus jeune. Le vieillard âgé de plus de soixante ans, fut accusé par un Esclave d'être riche, & là-dessus on le mit à la torture pour lui faire avouer où étoit son argent : mais il ne dit rien, sinon qu'il avoit cent écus ; mais qu'un jeune homme qui demeuroit avec lui les avoit emportés, & qu'il ne sçavoit point où il étoit. Cependant sur l'accusation de l'Esclave on ne le crut point ; mais on le tourmenta plus fort qu'auparavant.

Cruauté inouie.

Après lui avoir donné l'estrapade avec une cruauté inouie, on le prit & on l'attacha par les deux mains & par les deux pieds aux quatre coins d'une maison ; ils appellent cela nager à sec, on lui mit une pierre qui pesoit bien cinq cents livres sur les reins, & quatre hommes touchoient avec des bâtons sur les cordes qui le tenoient attaché ; ensorte que tout son corps travailloit. Nonobstant ce cruel supplice il ne confessa rien.

On mit encore du feu sous lui qui lui brûla le visage, & on le laissa là pendant qu'on tourmentoit son camarade, qui après avoir été estrapadé, fut suspendu par les parties que la pudeur défend de nommer, & qui lui furent pres-

que arrachées ; ensuite on le jetta dans un fossé, & on le perça de plusieurs coups d'épée, ensorte qu'on le laissa pour mort, quoiqu'il ne le fût pas : car quinze jours après on eut nouvelle par quelques prisonniers, qu'on l'avoit trouvé, qu'on l'avoit fait confesser, & ensuite panser, & qu'on espéroit qu'il reviendroit de toutes ses plaies, quoique les coups d'épée perçassent au-travers du corps.

Pour le Portugais, ils le chargerent sur un cheval, l'emmenerent à *Gibraltar*, & le mirent dans la grande Eglise, qui servoit de prison, séparé des autres prisonniers, lié à un pilier de l'Eglise, sans lui donner à manger ni à boire que ce qu'il lui falloit pour l'empêcher de mourir. Après avoir souffert huit jours ce martyre, il avoua qu'il avoit mille écus dans une gerre qu'il avoit enfouie en terre, & promit de les donner pourvû qu'on le laissât aller.

Un autre Esclave accusa aussi son Maître d'avoir de l'argent ; parce qu'il l'avoit maltraité, il trouva ce moyen de s'en venger. On donna une gêne cruelle à cet homme ; mais les prisonniers Espagnols, gens de bonne foi, assurerent qu'il n'avoit pas de grands biens, &

qu'apparemment son Esclave l'avoit accusé par quelque ressentiment. Morgan qui vouloit rendre justice, lui permit de faire de son Esclave ce qu'il voudroit. L'Espagnol par civilité en déféra la punition à Morgan, qui le fit hacher tout vif par morceaux en sa présence.

Justice que fait Morgan d'un Esclave qui avoit trahi son Maître.

Morgan ayant passé quinze jours hors de *Gibraltar* à courir les bois & à piller par-tout, revint dans cette Ville avec beaucoup de pillage & un grand nombre de prisonniers, qu'il contraignit de payer leur rançon. Pour les belles femmes il ne leur demanda rien, parce qu'elles avoient de quoi payer sans rien diminuer de leurs richesses. Pendant qu'il fut absent, ceux qu'il avoit envoyés à la riviere dont j'ai parlé, revinrent après avoir pris le Navire & les trois Barques chargées d'Espagnols fugitifs, avec leur argent & leurs hardes. Morgan avoit séjourné cinq semaines en ce pays en ravageant plus de quinze lieues aux environs, sans avoir perdu un seul homme ; & sans doute c'étoit bien la faute des Espagnols ; car s'ils avoient été résolus, ils pouvoient avec cent hommes défaire tous les partis que Morgan envoyoit à la découverte ; parce que les Aventuriers voyant les Espa-

gnols ainsi épouvantés, ne se tenoient non plus sur leurs gardes, que s'ils avoient été chez eux D'ailleurs ils passoient quelquefois par des défilés où dix hommes retranchés en auroient pu défaire deux cents sans en perdreun seul, & sans qu'il pût échapper aucuns des ennemis : cependant ils furent assez lâches pour n'en rien faire.

Morgan étoit prêt à partir, quand un prisonnier confessa dans les tourmens, qu'il sçavoit où le Gouverneur étoit retranché avec du monde & beaucoup d'argent. On y envoya un parti de deux cents hommes, qui après huit jours d'absence revinrent sans avoir rien fait, & extrêmement maltraités par une pluye qui fit déborder les rivieres, jusqu'au point qu'ils penserent être noyés, & qu'ils perdirent leurs armes : quelques-uns même furent entraînés par les eaux, & le pays étoit marécageux ; si les Espagnols fussent survenus avec leurs lances seulement, ils les auroient tous défaits.

Après cinq semaines de séjour en ce lieu, le pillage commença à diminuer, & les vivres aussi ; car il n'y en a pas beaucoup dans ce pays. La viande y vient de *Marecaye*, où par cette raison nos Aventuriers résolurent de retourner,

afin de ſortir du lac, & de repaſſer à la Jamaïque. Morgan fit embarquer le pillage; & ſignifia aux habitants de *Gibraltar*, qu'ils euſſent à payer la rançon pour le bourg, ſinon qu'il alloit le brûler comme l'Olonois avoit fait.

Ce bourg étoit rebâti à neuf; c'eſt pourquoi les Eſpagnols ne voulant pas le laiſſer brûler une ſeconde fois, offrirent à Morgan d'aller querir la rançon qu'il demandoit, pourvu qu'il leur donnât le temps. Il leur accorda huit jours, après leſquels ils devoient le venir trouver à *Marecaye*, & fit voile pour cette île, où il arriva trois jours après, avec les principaux d'entr'eux qu'il avoit pris en ôtage.

CHAPITRE VI.

Retour de Morgan à Marecaye, la victoire qu'il remporta ſur Dom Alonſe del Campo d'Eſpinoſa, qui étoit venu l'enfermer dans ce lac.

MORGAN à ſon retour apprit une nouvelle qui ne lui plut pas trop, non-plus qu'aux ſiens; car les Flibuſtiers n'aiment gueres à diſputer le butin

quand ils l'ont pris. Cette nouvelle portoit que trois fregates du roi d'Espagne étoient arrivées à l'embouchure du lac, commandées par Dom Alonse del Campo d'Espinosa, contre-amiral d'une flotte que sa majesté catholique avoit envoyée dans les Indes, sur les plaintes que le gouverneur avoit faites à la cour des hostilités des Aventuriers dans l'Amérique, sur les terres dépendantes de sa majesté; que ce contre-amiral s'étoit emparé de la Redoute de *la Barre*; sur laquelle il avoit mis du canon, & étoit dans le dessein d'arrêter les Aventuriers, & de les passer tous au fil de l'épée.

Les Flibustiers crurent qu'on leur faisoit le mal plus grand qu'il n'étoit, & Morgan envoya un petit vaisseau de sa flotte à l'embouchure du lac, afin de découvrir ce qui se passoit. On lui rapporta que cette nouvelle n'étoit que trop vraie. En effet les trois fregates étoient en parage avec leurs pavillons, pavois, & le canon aux sabors, le grand pavillon arboré sur la Redoute, sur laquelle, aussi-bien que sur les trois vaisseaux, paroissoit beaucoup de monde.

Trois Fregates du roi d'Espagne viennent contre Morgan.

Cette conjoncture mit les Flibustiers en peine; car ils n'ignoroient pas, que

quand les Eſpagnols ſont les maîtres ils pardonnent d'autant moins, qu'ils ne pouvoient ignorer les cruautés que les Aventuriers exercent envers leurs compatriotes.

On tint donc conſeil, & on réſolut de demander toujours la rançon de la ville de *Marecaye*, ſauf à capituler quand ce viendroit à paſſer *la Barre*. Pour cet effet on envoya deux Eſpagnols, à qui on fit entendre qu'il falloit vingt mille écus pour la rançon de la ville, ou qu'on la brûleroit, ſans que les navires qui étoient à *la Barre* puſſent l'empêcher; parce que s'ils vouloient l'entreprendre, Morgan feroit paſſer au fil de l'épée tous ceux qu'il avoit entre ſes mains.

Cette réſolution effraya de telle ſorte ceux qu'on avoit retenus, & qui étoient tous gens de conſidération, qu'ils donnerent ordre aux envoyés pour la rançon, de prier ceux qui étoient à *la Barre* de laiſſer paſſer la flotte de Morgan; parce qu'autrement ils étoient en danger de perdre la vie, ou la liberté. Deux jours après ces envoyés revinrent, & rapporterent une lettre de Dom Alonſe pour Morgan; elle étoit conçue en ces termes.

Nos alliés & nos voisins m'ayant donné avis que vous aviez eu la hardiesse, nonobstant la paix & la forte amitié qui est entre le roi d'Angleterre & Sa Majesté catholique le roi d'Espagne mon maître, d'entrer dans le lac de Marecaye, pour y faire des hostilités, piller ses sujets, & enfin les rançonner; j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de venir au plutôt pour y remédier. C'est pourquoi je me suis emparé d'une Redoute à l'entrée du lac, que vous aviez prise sur des gens lâches & efféminés; & l'ayant remise en état de défense, je prétends avec les navires que j'ai ici, vous faire rentrer en vous-même, & vous punir de votre témérité. Cependant si vous voulez rendre tout ce que vous avez pris, l'or, l'argent, les joyaux, les prisonniers & les esclaves, & toutes les marchandises, je vous laisserai passer pour retourner dans votre pays. Mais si vous refusez la vie que je vous donne, & que je ne devrois pas vous donner, je monterai jusqu'où vous êtes, & vous ferai tous passer au fil de l'épée. Voilà ma derniere résolution, voyez ce que vous avez à faire, n'irritez pas ma patience abusant de ma bonté; j'ai de vaillants soldats, qui ne respirent qu'à se venger

des cruautés que vous faites, tous les jours injustement ressentir à la nation Espagnole.

D. Alonse Del Campo d'Espinosa.

Du navire nommé la Magdelaine, mouillé à l'embouchure du lac de Marecaye, le 24 avril 1669.

Outre cela, Dom Alonse avoit donné ordre au porteur de sa lettre, de dire de sa part à Morgan, que la monnoie dont on paieroit la rançon qu'il prétendoit, ne seroit que de boulets de canon, & que dans peu il viendroit lui-même en personne la payer de cette monnoie.

Sur le champ Morgan assembla ses Flibustiers, & leur ayant fait lire publiquement la lettre en Anglois & en François, il demanda leur avis. Tous répondirent unanimement, qu'il ne falloit pas s'effrayer de ces rodomontades Espagnoles; que pour eux ils étoient résolus de se battre jusqu'à l'extrémité, plutôt que de rendre ce qu'ils avoient pris. Résolution des Aventuriers.

Un Anglois de la troupe dit, que lui douzieme il se faisoit fort de faire périr le plus grand navire, qu'on croyoit au moins de 48 pieces de canon, à

l'apparence qu'il avoit, quoique le plus grand des leurs ne fût monté que de quatorze pieces. Néanmoins Morgan voulut voir s'il ne pourroit point composer avec les Espagnols ; il envoya un homme de cette nation à Dom Alonse, avec les propositions suivantes :

Qu'il quitteroit *Marecaye* sans y faire aucun tort & sans demander rançon ; qu'il rendroit tous les prisonniers avec la moitié des esclaves sans en rien prétendre.

Que la rançon de *Gibraltar* n'étant pas encore payée, il rendroit les ôtages sans rançon ni pour le bourg ni pour eux.

Dom Alonse, bien loin d'accorder ces propositions, ne voulut pas seulement en entendre la lecture. Alors Morgan & ses gens s'obstinerent, & déterminerent à se bien défendre, quoiqu'il n'y eût gueres d'apparence, parce que les forces Espagnoles étoient sans comparaison supérieures aux leurs, & qu'ils ne pouvoient en aucune maniere échapper, le passage étant étroit, & bien gardé.

C'et homme qui avoit fait la proposition dont nous avons parlé, l'exécuta. J'ai dit qu'on avoit pris un navire dans

la riviere des Espines : on en fit un brûlot, on remplit le fond de feuillages trempés dans du goudron, qu'on trouve en assez grande quantité dans la ville. Tout le monde y travailla d'une telle force qu'en huit jours il fut en état de faire effet, n'y manquant rien de ce qu'un brûlot doit avoir.

Stratagême d'un Aventurier.

Mais afin de tromper les Espagnols, & de déguiser ce navire, on y avoit fait des sabors, auxquels on avoit posé plusieurs pieces de bois creuses, qui paroissoient comme du canon. De plus on avoit mis sur des bâtons des bonnets pour y faire paroître beaucoup de monde. Morgan même fit arborer son pavillon d'amiral sur ce vaisseau. Tous les autres étoient bien disposés à se battre.

Cet équipage ainsi préparé, Morgan descendit de *Maracaïbo* à l'entrée *du Lagon*, & alla mouiller à la portée du canon des vaisseaux Espagnols qu'on auroit pris pour des châteaux au prix de ceux des Aventuriers, qui ne sembloient que des barques de pêcheurs. Ils demeurerent là jusqu'au lendemain matin.

Le plus grand navire Espagnol mouilloit au milieu du canal, qui n'est

pas fort large ; les deux autres étoient au-dessous de lui. Ce navire que les Aventuriers avoient fait en brûlot, alla ranger l'amiral des Espagnols sans tirer un coup ; car il n'avoit point de canon. L'autre croyant que c'étoit un navire plein de monde qui le venoit aborder, ne voulut pas tirer non-plus qu'il ne fût près. Cependant le brûlot l'accrocha.

Succès d'un brûlot.

Dom Alonse s'en appercevant, envoya du monde dedans pout couper les mâts, & les Anglois y mirent le feu lorsqu'il fut bien accroché & rempli d'Espagnols. En un moment on vit ces deux vaisseaux en feu, & Dom Alonse n'eut que le temps de se jetter à corps perdu dans sa chaloupe, & de se sauver à terre.

Dès que ce vaisseau fut enflâmé, on courut aux autres, on en aborda un qu'on fit bien-tôt rendre ; & l'autre, qui étoit le dernier, coupa promptement ses cables, & fut emporté par le courant sous le fort, où il fut consumé avant qu'on pût être à lui ; de maniere qu'en moins de deux heures il y eut bien du changement.

Avantage des Aventuriers.

Les Aventuriers voyant que les Espagnols avoient du désavantage, mi-

rent aussi-tôt du monde à terre pour aller prendre le fort ; mais n'ayant point d'échelles pour l'escalader, ils trouverent tant de résistance, qu'ils furent contraints de se rembarquer, après avoir perdu plus de trente hommes, sans compter les blessés ; car ils avoient pris les navires sans perdre un seul homme.

On sauva quelques Espagnols du grand navire qui étoient à l'eau, & on sut d'eux toutes les forces de Dom Alonse. Ils dirent qu'il étoit dans le dessein de passer tout au fil de l'épée, & que pour cela il avoit fait faire serment à ses gens, confirmé par la confession & communion, de ne point donner de quartier à qui que ce fût. Ils ajoûterent que son grand navire étoit monté de trente-huit pieces de canon, de douze berges de fonte, & de trois cents cinquante hommes ; que le second navire, nommé le Saint Louis, étoit monté de vingt-six pieces de canon, de huit berges de fonte, & de deux cents hommes ; qu'enfin le troisieme, qui se nommoit la Marquise, avoit quatorze pieces de canon, huit berges de fonte, & cent cinquante hommes. Ce dernier se nommoit la Marquise, parce que le

marquis de Coaquin l'avoit fait bâtir pour aller en course, & que ses armes étoient derriere. Les Espagnols l'avoient acheté des Malouins à Cadix. Ce fut celui-là que les Aventuriers prirent. Le Saint Louis fut brûlé par les Espagnols mêmes, qui avoient peur que les Aventuriers ne le prissent aussi.

Outre tout cela ils firent entendre qu'il y avoit quatre-vingts hommes dans le fort, avec quatorze pieces de canon; que Dom Alonse étoit contre-amiral d'une Escadre que le roi d'Espagne avoit envoyée dans les Indes, dont Augustin de Gosto étoit chef; que celui-ci ayant ordonné à l'autre de croiser le long de la côte, avoit rencontré un bâtiment Hollandois venant de *Curaçao*, qui lui avoit appris que Morgan étoit entré dans la baie de *Marecaïbo*, & qu'aussi-tôt il avoit mandé du secours; enfin ils déposerent qu'il y avoit trente-six mille écus dans le grand navire.

Morgan victorieux retourne à Marecaye.

Morgan se voyant ainsi victorieux, retourna avec sa flotte à *Marecaye*, & laissa un petit vaisseau à l'embouchure du Lagon, pour observer ce que feroit Dom Alonse, & pour garder le fond du grand navire qui étoit échoué; car il espéroit pêcher cet argent dont on ve-

noit de lui dire qu'il étoit chargé. En effet on y plongea, & on tira bien tant en vaiſſelle qu'en piaſtres deux mille livres d'argent à demi fondu, & en morceaux.

Morgan étant arrivé à *Marecaye*, fit ſavoir que ſi on ne lui apportoit dans huit jours la rançon de la ville, il la brûleroit; outre cela il demanda cinq cents vaches pour ſa flotte, que les Eſpagnols amenerent dans deux jours, & ils payerent la rançon dans le temps qu'on leur avoit preſcrit.

Les Aventuriers tuerent ces vaches & en ſalerent la viande, qui fut embarquée pour la proviſion des vaiſſeaux qu'on raccommoda; ce qui dura encore quinze jours, que les Eſpagnols trouverent bien ennuyeux. Morgan deſcendit enſuite pour ſortir du lac. Quand il fut proche de Dom Alonſe, il envoya un Eſpagnol lui demander paſſage, offrant de rendre les priſonniers ſans leur faire aucun mal, ſinon qu'il paſſeroit malgré lui; mais qu'auſſi il attacheroit tous les priſonniers aux cordages de ces vaiſſeaux, les expoſeroit à leurs coups, & qu'étant paſſé il feroit jetter dans l'eau ceux qui n'auroient pas été tués.

Nonobstant cela Dom Alonse refusa le passage, disant qu'il ne se soucioit point des prisonniers. Morgan de son côté ne voulut point risquer son monde pour prendre ce fort, & résolut de passer par quelque stratagême.

Cependant il fallut partager le butin, on trouva que le comptant, tant en argent rompu qu'en autres joyaux, montoit à 2500 piastres, sans y comprendre les marchandises de toile & les étoffes de soye. On fit avant de partager, les cérémonies ordinaires; c'est-à-dire, le serment de fidélité, qu'on n'avoit rien retenu. Morgan commença le premier, & fut suivi de tous les autres. Huit jours se passerent dans ce partage, que Don Alonse voyoit de son fort avec bien du dépit.

Après cela il fut question de sortir, & pour en venir à bout on fit de grands préparatifs pour l'attaque du fort, comme si on l'eût voulu prendre. On mit un bon nombre d'aventuriers choisis avec leurs armes & leurs drapeaux dans des canots qui descendirent à terre. Lorsque ceux-ci furent à couvert des arbres, sans que ceux du fort pussent les appercevoir, ils se coucherent à bas, & revinrent presque en rampant à leur bord.

Ruse de Morgan pour passer.

Dom Alonse crut que les Aventuriers vouloient tenter encore une fois la prise du fort, & pour l'empêcher il fit mettre la plus grande partie de son canon sur la Redoute du côté de terre. Cependant les Aventuriers avoient préparé leurs vaisseaux pour passer la nuit au clair de la lune. Ils étoient tous couchés sur le tillac, & quelques-uns étoient destinés en bas pour boucher les ouvertures qui pourroient être faites par les boulets de canon. Ce fut ainsi que les Aventuriers passerent malgré Dom Alonse, qui en fut au désespoir; car il croyoit en prendre quelqu'un qui auroit payé bien cher la perte qu'il avoit faite.

Les Aventuriers étant passés, mirent les prisonniers dans une barque qu'ils envoyerent à Dom Alonse sans leur faire aucun mal, & ils prirent la route pour sortir de la baie de *Venezuela* ou *Marecaye*, où ils l'avoient échappé belle. Le même jour la flotte fut surprise d'un mauvais temps, les vaisseaux ne valoient pas grand'chose; ensorte qu'on avoit peine à les tenir sur l'eau, & qu'ils furent tous en danger de périr. Malheureusement pour moi je me rencontrai dans un des plus mauvais.

Prisonniers renvoyés.

Je suis sûr qu'il y en a beaucoup qui font des vœux au ciel , & qui ne se sont jamais trouvés dans une peine égale à la nôtre ; nous avions perdu nos ancres & nos voiles , & le vent étoit si furieux, qu'il ne nous permettoit pas d'en mettre d'autres. Il falloit sans cesse vuider l'eau avec des pompes , & se servir encore de seaux pour la jetter hors du navire qui se seroit ouvert , si nous ne l'avions fortement lié avec des cordes. Cependant le tonnerre & les vagues nous incommodoient également. Il nous étoit impossible de dormir durant la nuit , à cause de l'incertitude de notre destinée, encore moins durant le jour.

Exttême danger des Aventuriers.

En effet , bien que nous fussions accablés de travail & d'assoupissement , nous ne pouvions nous résoudre à fermer les yeux à la clarté , que nous étions sur le point de perdre pour jamais ; car enfin il ne nous restoit aucune espérance de salut. Cette tempête duroit depuis quatre jours , & il ne nous paroissoit pas qu'elle dût jamais finir. D'un côté nous n'appercevions que des rochers , contre lesquels nos vaisseaux étoient prêts de se briser à toute heure ; de l'autre nous envisagions les Indiens , qui ne nous auroient pas plus épargné que les

Eſpagnols que nous avions derriere nous ; & par malheur le vent nous pouſſoit ſans ceſſe contre ces rochers, & vers les Indiens ; il venoit de l'endroit où nous voulions aller.

Pour comble de diſgraces, lorſque le mauvais temps ceſſa, nous apperçûmes ſix grands navires qui nous allarmerent terriblement. Mr. d'Eſtrées qui les commandoit, nous faiſoit donner la chaſſe, ſans toutefois nous faire perdre l'envie de nous bien défendre. Mais lorſque nous redoutions ſa valeur, nous éprouvâmes ſa bonté ; car s'étant informé de nos beſoins, il nous ſecourut généreuſement. Après cela chacun tira de ſon côté ; Morgan avec pluſieurs des ſiens à la Jamaïque, & nous à la côte de Saint Domingue.

Généroſité de Monſieur d'Eſtrées.





LA PRISE DE LA FAMEUSE Ville de Panama, & de tout ſon Iſthme, par Morgan; avec une deſcription de ce pays, juſqu'au cap Gracia à Dios, & les mœurs de divers Indiens qui y habitent.

CHAPITRE VII.

Arrivée de Morgan à l'île de Saint Domingue, avec ſa flotte. Deſcente en terre ferme.

LA proſpérité a coutume de rendre les hommes hardis à entreprendre, enſorte que pour avoir été quelquefois heureux en des choſes difficiles & ineſpérées, ils préſument qu'ils le ſeront toujours; même je ne ſais par quel bonheur il arrive qu'ils le ſont ſouvent, ainſi qu'ils l'ont préſumé. Ce fut dans cette eſpérance que Morgan forma de nouveaux deſſeins, qui tendoient à des entrepriſes plus grandes que les premieres, & elles furent ſuivies d'un ſuccès ſi avantageux, qu'elles lui donnerent autant de gloire, qu'elles imprimerent de crainte aux Eſpagnols, qui croyoient que rien n'étoit impoſſible à ſa valeur.

Cependant

Grande réputation de Morgan; empressement des Aventuriers à le suivre.

Cependant il ne voulut point perdre de temps, & pensa à profiter de l'occasion pendant que la fortune lui rioit. Il fit avertir les Aventuriers, tant François qu'Anglois de la Jamaïque, de la Tortue & de Saint Domingue, à dessein de former une armée considérable, & d'attaquer une place d'importance, assurant que s'il remportoit la victoire, (ce qu'il espéroit) chacun auroit assez de bien pour se retirer, & que pour lui, il se flattoit que ce seroit son dernier voyage.

A cette proposition il n'y eut personne qui n'ouvrît les yeux, & ne voulût suivre Morgan ; il ne manquoit que de vaisseaux pour embarquer tout le monde qui s'empressoit de le joindre, & c'étoit même une faveur de trouver une place dans ses navires.

Morgan donna rendez-vous à la bande du Sud de l'isle de Saint Domingue, au *Port Gongon*.

Les Aventuriers François ne manquerent pas de s'y trouver, & bien-tôt après ils furent suivis de Morgan, qui montoit le navire Malouin dont j'ai parlé, nommé le cerf-volant, sur lequel il avoit mis vingt-quatre pieces de canon & huit berges de fonte. Ce na-

vire avoit été confisqué par le gouverneur de la Jamaïque, sur le capitaine à qui il appartenoit, & qui fut bien-heureux d'en être quitte pour cela.

La plus grande partie des Aventuriers étant assemblés, & se trouvant au nombre de seize cents hommes & de vingt-quatre vaisseaux, Morgan leur dit qu'il avoit dessein de les enrichir en attaquant une place abondante en toute sorte de biens, & en état de défense; parce que, disoit-il, où les Espagnols se défendent il y a à prendre. Il leur proposa, pendant que l'on donneroit caréne aux vaisseaux, de détacher quatre bâtimens pour aller en terre ferme faire une descente & prendre une place pour avoir des vivres, comme du mil, ou bled de Turquie.

Morgan proposoit ceci, sachant par expérience que les Aventuriers avoient mal réussi dans plusieurs entreprises, faute de vivres, & qu'au-lieu d'attaquer les Espagnols dans des lieux forts, on ne les attaquoit que dans des foibles, seulement pour ravitailler la flotte: mauvaise conduite, qui découvroit leurs desseins, & en empêchoit l'exécution.

Chacun approuva la prévoyance de

Morgan, & à l'inſtant on détacha quatre vaiſſeaux avec quatre cents hommes pour aller à la riviere de la Hache, ſur le bord de laquelle il y a une petite place nommée *la Rancheria*, où il ſe fait beaucoup de maïs pour la ville de *Carthagene*, qui n'eſt pas loin de là. On eut en vue en attaquant cette place, de s'emparer auſſi des barques qui viennent de Carthagene pêcher les perles.

Aventuriers vont chercher des vivres aux environs de Carthagene.

Pendant qu'on préparoit les quatre navires deſtinés pour ce voyage, on forma les équipages du général de toute la flotte, & de chaque équipage de vaiſſeau. On prit certain nombre d'hommes, juſqu'à ce que le tout raſſemblé formât un corps de quatre cents hommes. Cependant les capitaines firent raccommoder leurs vaiſſeaux, & envoyerent une partie des leurs à la chaſſe, afin que tout le monde fût occupé à travailler au bien général de la flotte.

La commodité du lieu où ils alloient chaſſer étoit grande pour avoir des vivres; comme on y trouvoit beaucoup de ſangliers ſauvages, chaque équipage pouvoit ſe ſéparer à droite & à gauche dans le pays qui eſt aſſez étendu, & ſaler autant de viande qu'il en vou-

droit. Ceux qui ne sçavoient pas chasser, comme les Anglois qui ne sont pas fort experts à ce métier, prenoient un chasseur, à qui on donne ordinairement cent cinquante ou deux cents piastres. Il y a là des François qui ne font autre chose, ayant des meutes de chiens dressés à cette chasse ; de sorte qu'un seul chasseur peut charger tous les jours vingt ou trente hommes. Ainsi chaque équipage Anglois prit un chasseur François aux conditions que j'ai marquées.

CHAPITRE VIII.

Prise du Bourg de la Rancheria sur la riviere de la Hache.

LES quatre navires que Morgan avoit détachés, arriverent à la vue de la riviere de la *Hache*, six jours après leur départ de l'isle de saint Domingue : ils furent pris du calme en cet endroit ; ce qui les fit découvrir par les Espagnols qui se mirent aussi-tôt en défense. Les uns travaillerent à faire des retranchemens, afin d'empêcher les Aventuriers de se mettre à terre ; les

autres s'occuperent à cacher leurs biens & tout ce qu'il y avoit dans le bourg.

Le calme dura jusqu'au soir, & empêcha les Aventuriers d'approcher. Sur le soir il se leva un petit vent de terre, qui fit naître l'occasion d'échapper à un navire qui mouilloit-là : mais comme il n'étoit pas bon voilier, les Flibustiers le dévancerent, & l'obligerent à se rendre. Ce navire leur vint à propos, car il étoit chargé de maïs pour Carthagene, & fut reconnu par quelques François : c'étoit celui que l'Olonois avoit pris chargé de cacao, que monsieur Ogeron avoit donné au capitaine Champagne, & qui fut pris par les Espagnols. Ceux-ci l'avoient vendu au marchand qui le montoit alors. C'étoit le douzieme navire que les Aventuriers lui avoient pris dans l'espace de cinq années, & il nous dit que nonobstant toutes ces pertes il avoit gagné cinq cents mille écus. On peut juger par-là s'il y a des gens riches dans l'Amérique.

Navire chargé pour Carthagene.

Perte considérable d'un marchand.

Après que nos Aventuriers se furent saisis de ce navire, ils vinrent mouiller devant la riviere de la *Hache*, vis-à-vis du bourg de la *Rancheria*, où ils espéroient le lendemain matin descendre à

Les Aventuriers descendent à terre, & combattent les Espagnols.

terre. Les Espagnols n'oublierent rien pour les en empêcher, s'étant retranchés au bord de la mer : mais malgré leurs efforts, les Aventuriers à la faveur de leur canon mirent leur monde à terre, & obligerent les Espagnols à se retirer dans le bourg, où ils s'étoient fortifiés, bien résolus de leur en défendre l'entrée.

Les deux partis s'opiniâtrerent tellement, que le combat dura depuis dix heures du matin jusqu'au soir : à la fin les Espagnols ayant perdu beaucoup de monde, furent obligés de se retirer. Les Aventuriers étant entrés dans le bourg, & n'y trouvant que les maisons vuides, poursuivirent les fuyards. Ils en firent une partie de prisonniers, & le lendemain ils leur donnerent la gêne, pour leur faire avouer où étoit leur bien; après cela ils allerent en parti, & firent tous les jours de nouveaux prisonniers, outre les esclaves & le butin qui étoit considérable. Les Espagnols, pour se garantir de ces violences, dresserent des barricades par les chemins, se mirent en embuscade, & tâcherent de faire autant de mal à leurs ennemis qu'ils en recevoient, afin de les obliger à se retirer.

Les Aventuriers demeurerent un mois

dans ce bourg, & le capitaine Bradelet, leur commandant, ne trouvant plus rien à piller, réſolut de partir. Il fit avertir les Eſpagnols de payer rançon pour leur bourg, ſinon qu'il le brûleroit. Ils reçurent cette propoſition froidement, la rejetterent même avec mépris, mais lorſqu'ils le virent près à exécuter ſes menaces, ils demanderent à compoſer. Le capitaine Bradelet qui n'étoit venu que pour avoir des vivres, leur preſcrivit de donner une certaine quantité de maïs, qui avec celui qu'il avoit pris pouvoit ſuffire pour toute la flotte.

On s'eſt apperçu ſans doute, que je ſuis tombé dans quelques redites au ſujet des Aventuriers, & cela parce qu'ils font ſouvent les mêmes choſes; mais on doit faire réfléxion qu'il faut qu'un hiſtorien craigne moins d'être ennuyeux, que d'être infidéle. C'eſt à quoi je me ſuis appliqué dans cette relation, que je reprends, pour dire que Morgan étonné que ces quatre vaiſſeaux tardoient ſi longtemps à revenir, ne ſçavoit que ſoupçonner. Tantôt il s'imagnoit qu'ayant fait un grand butin ils s'en feroient retournés à la Jamaïque, tantôt il craignoit qu'ils n'euſſent été battus, parce que le

Apréhenſion du ſecours de Carthagene.

lieu où ils étoient allés, pouvoit facilement être secouru de *Carthagene* & de *Sainte Marthe*.

Enfin ne sachant que juger d'un si long retardement, il balançoit à prendre des mesures pour un nouveau dessein, dont il avoit déja fait quelques ouvertures à ses meilleurs amis, & en étoit venu jusqu'à le vouloir communiquer à tous, il avoit même fait assembler le conseil, lorsqu'on apperçut cinq vaisseaux & une barque. On envoya à l'instant les reconnoître : mais comme ils avoient le vent favorable, ils ne tarderent pas à tirer Morgan d'inquiétude en arrivant auprès de lui. Le capitaine Bradelet lui rendit compte de son expédition, ensuite le maïs fut partagé à toute la flotte, selon la quantité de monde que chaque vaisseau contenoit : le pillage demeura à ceux qui avoient risqué leur vie pour avoir les vivres.

Retour des vaisseaux.

Equité de Morgan.

Le navire que l'on avoit pris vint fort à propos; car un capitaine François nommé le Gascon, avoit perdu le sien, & on lui donna celui-ci du consentement de tout le monde. Enfin la flotte étant prête à faire voile, Morgan marqua le rendez-vous au *Cap Tibron*; afin que si quelqu'un venoit à être

écarté par la tempête, il pût la rejoindre en ce lieu.

Le *Cap Tibron* eſt la pointe de l'Occident de l'iſle de St. Domingue, lieu très-commode pour toute ſorte de vaiſſeaux, qui y peuvent prendre du bois & de l'eau, choſes abſolument néceſſaires, & ſans leſquelles on ne peut naviger.

Morgan ſe trouva le premier au rendez-vous, & y attendit ſa flotte qui y fut auſſi en peu de jours. Il y vint encore quelques vaiſſeaux de la nouvelle Angleterre, qui avoient armé à la Jamaïque, dans le deſſein de le joindre. Ainſi après avoir ſéjourné quelque peu de temps au *Cap Tibron*, Morgan ſe vit chef d'une flotte de trente-ſept vaiſſeaux, tant petits que grands. Le ſien étoit le plus conſidérable, & monté comme je l'ai déja dit, de 24. pieces de canon, & de huit berges de fonte. Les autres étoient montés de 16. 14. 12. 10. ou enfin quatre pieces de canon au moins.

On fit la revue, & il ſe trouva deux mille deux cents hommes tous armés à l'avantage, & reſolus de ſe bien battre pour avoir un riche butin.

Après cette revue Morgan tint con-

ſeil avec tous les capitaines & les autres principaux officiers, pour réſoudre quelle place on attaqueroit. On en propoſa trois, *Panama*, *Carthagene* & la *Vera-Cruz*, dans le golfe de la nouvelle Eſpagne. On ne fit point de réfléxion ſur les forces que ces places pouvoient avoir, on ne ſongea qu'aux richeſſes qu'elles poſſédoient, & au moyen de les avoir.

Deſſein des Flibuſtiers ſur Panama, Carthagene & la vera-Cruz.

Enfin on jugea que *Panama* étoit celle dont la priſe ſeroit la plus avantageuſe, parce qu'elle étoit la plus riche des trois, ſuppoſé que les galions du Perou fuſſent arrivés; parce que l'on pourroit prendre l'argent du roi & des Genois, outre celui des Particuliers; ce qui monteroit à une ſomme immenſe. Il ne faut que de ſemblables motifs pour exciter les Flibuſtiers à entreprendre des choſes encore plus difficiles.

On arrêta donc l'attaque de *Panama*, & on conclut de prendre l'iſle de *Sainte Catherine*, pour avoir des guides qui conduiroient l'armée à cette ville; parce que cette iſle tenant lieu de galeres dans les Indes pour le roi d'Eſpagne, on devoit y trouver des Bandits relégués, qui ſeroient bien aiſes de ſervir de guides, & de ſortir ainſi d'eſclavage.

Iſle de Ste. Catherine; galere des Indes.

Il faut avouer que la fortune a plus de part dans les entreprises des Aventuriers, que leur bonne conduite; car d'aller attaquer cette isle, n'ayant d'autre but que d'avoir un guide, c'étoit une grande témérité; puisque si elle eût voulu combattre, défendue comme elle étoit par une bonne garnison & par l'avantage de ses forts, elle auroit pû défaire trois armées comme celle des Aventuriers. C'est ce que l'on connoîtra mieux par la suite.

La résolution ainsi prise, on fit la chasse-partie, & on assembla les capitaines pour convenir ensemble de ce qu'on donneroit à Morgan pour son amirauté. On proposa de lui accorder sur chaque cent hommes le lot d'un homme; ce qui fut publié & agréé par toute la flotte. Après cela les officiers convinrent en leur particulier de ce qu'on donneroit à chaque capitaine pour son vaisseau, & on régla huit, dix, douze lots, ou parts d'hommes, selon que le vaisseau étoit grand, outre le lot particulier que chacun devoit avoir encore comme les autres.

Chasse-partie remarquable.

On fit aussi un compromis pour récompenser ceux qui se signaleroient; & comme il y a des curieux qui ne veu-

lent rien ignorer , j'inſere ici pour les ſatisfaire cette chaſſe-partie , qui a des particularités aſſez remarquables.

Chaſſe-partie remarquable.

Celui qui ôtera le pavillon ennemi d'une fortereſſe pour y arborer le pavillon Anglois , aura outre ſa part , cinquante piaſtres.

Celui qui prendra un priſonnier lorſqu'on voudra avoir des nouvelles de l'ennemi , aura outre ſon lot , cent piaſtres.

Les grenadiers auront pour chaque grenade qu'ils jetteront dans un fort , cinq piaſtres outre leur part.

Quiconque prendra un officier de conſidération dans un combat , y riſquant ſa vie , ſera récompenſé ſelon le mérite de l'action.

Dans ces mêmes articles on n'avoit pas oublié les eſtropiés.

Celui qui aura perdu les deux jambes , recevra quinze cents écus , ou quinze eſclaves , au choix de l'eſtropié , en cas qu'il y ait aſſez d'eſclaves.

Celui qui aura perdu les deux bras , aura dix-huit cents piaſtres , ou dix-huit eſclaves , au choix de l'eſtropié , comme on l'a dit.

Celui qui aura perdu une jambe, sans distinction de la droite ou de la gauche, aura cinq cents piastres, ou six esclaves.

Celui qui aura perdu une main ou un bras, sans distinction du droit ou du gauche, aura cinq cents écus, ou six esclaves.

Pour la perte d'un œil, cent piastres, ou un esclave, au choix de l'estropié.

Pour la perte des deux yeux, deux mille piastres, ou vingt esclaves au choix de l'estropié.

Pour la perte d'un doigt, cent piastres ou en esclave, le tout au choix de l'estropié.

En cas qu'une partie ou membre soit estropié, de maniere que la personne ne puisse s'en aider, il aura la même récompense que si ce membre avoit été emporté ou coupé.

En cas que quelqu'un soit blessé au corps, & obligé de porter la canule, il aura cinq cents piastres, ou cinq esclaves, à son choix.

On devoit recevoir toutes ces recompenses outre la part ordinaire de l'estropié, & ces recompenses devoient être prises sur le total du butin avant que de le partager.

On inséra aussi dans cette chasse-par-

tie ; qu'en cas qu'on prît quelque vaisseau en mer, ou dans un Havre, ce seroit au profit de toute la flotte, à moins qu'il ne fût estimé plus de dix mille écus ; auquel cas il y en auroit mille pour le premier vaisseau de la flotte qui l'auroit abordé, outre que sur chaque dix mille écus que le vaisseau pourroit valoir, celui qui l'auroit pris auroit droit d'en prendre mille d'avance à partager entre son équipage seul.

Chaque équipage promit au Chirurgien & au Charpentier une récompense ; à l'un pour ses remedes, & à l'autre pour son travail ; sçavoir, au premier deux cents piastres, outre son lot ; & au dernier, cent outre son lot.

Commissions accordées aux Flibustiers.

Tout étant ainsi réglé, Morgan délivra des commissions aux capitaines qui n'en avoient point. Elles étoient donnée en vertu de celle quele général de la Jamaïque avoit accordée pour prendre sur les Espagnols par droit de représailles, parce qu'ils s'emparoient des navires Anglois qui étoient obligés d'entrer dans leurs ports de l'Amerique. Après quoi il se fit reconnoitre de tous comme amiral & général, fit prêter le serment de fidélité, & divisa sa flotte en deux escadres sous deux dif-

férens pavillons ; l'une ſous le pavillon royal d'Angleterre , qu'il portoit au grand mât ; & l'autre ſous le pavillon blanc , quoiqu'Anglois.

Flotte des Flibuſtiers comment ordonnée.

Ceux qui étoient de ſon eſcadre portoient derriere un pavillon rouge avec une croix blanche , qui eſt le pavillon du parlement ; & ſur le beaupré , le pavillon royal mêlé de trois couleurs , bleu , blanc & rouge. Ceux qui étoient de l'eſcadre blanche portoient derriere un pavillon blanc , avec quatre petits carreaux rouges à un des coins ; & ſur le beaupré , le pavillon royal comme j'ai dit. Morgan créa auſſi des hauts officiers , pour commander ces Eſcadres ; comme un amiral du pavillon blanc , deux vice-amiraux , & deux contre - amiraux. Quoique ces dignités ne fuſſent qu'honoraires , ceux qui les avoient ne laiſſoient pas d'être ſoumis à Morgan. Outre tout cela il y avoit des ordres pour chaque vaiſſeau , en cas de combat , ou de nuit , ou dans un mauvais temps. Il y avoit encore un ſignal particulier , auquel chaque vaiſſeau ſe devoit ranger à ſon devoir , comme on fait ordinairement en Europe dans les flottes de conſéquence. Tout étant ainſi ordonné , Morgan

commanda qu'on se tint prêt à lever l'ancre, & au premier signal de mettre à la voile.

CHAPITRE IX.

Départ de Morgan. Prise de l'isle de Sainte Cathérine.

MOrgan ayant mis sa flotte en bon ordre, partit le 16. Décembre de l'année 1670, & prit la route de Sainte Catherine. Ce même jour on apperçut deux grands navires qui alloient à l'isle de *Cuba*. On leur donna la chasse ; mais il fut impossible de les prendre, parce que les vents étoient contraires, & ces navires en meilleur équipage que ceux des Aventuriers, qui reconnurent à leur pavillon que c'étoit des Hollandois.

Ce fut un bonheur pour ces vaisseaux d'être échappés. Morgan les auroit pris & gardés jusqu'à la fin de son voyage, s'il ne leur eût fait pis. Quatre jours après il arriva sur le soir à la vue de l'isle de Sainte Cathérine, & il envoya deux petits vaisseaux devant le port, pour faire garde toute la nuit,

afin que perſonne ne pût aller avertir en terre ferme. Le lendemain ſur le midi la flotte arriva à cette iſle, & alla mouiller à une rade nommée *l'Aquada grande*, où les Eſpagnols avoient une batterie de quatre pieces de canon, abandonnée. Morgan fit mettre mille hommes à terre, marcha lui-même à leur tête au travers des bois, n'ayant pour guide que ceux qui s'étoient trouvés à la priſe de cette iſle, lorſque Manſwelt s'en rendit le maître.

Le ſoir ils arriverent en un lieu où les généraux Eſpagnols faiſoient autrefois leur réſidence ; car depuis quelque temps ils ont quitté la grande iſle, & ſe ſont retirés ſur la petite, qui en eſt ſi voiſine, qu'on paſſe de l'une à l'autre ſur un pont. Cette petite iſle eſt tellement fortifiée qu'on peut la diſputer à une armée de dix mille hommes ; car il y a des forts & de bonnes batteries dans tous les lieux acceſſibles.

Les Flibuſtiers furent donc obligés de camper ſur la grande iſle, & d'y paſſer la nuit ; car ils ne pouvoient marcher pendant l'obſcurité parmi les bois, ayant plus d'une grande lieue à faire, & n'étant pas dans le deſſein d'attaquer des forts autrement qu'en plein jour.

Pluye furieuse & funeste aux Flibustiers

Une pluye froide & furieuse étant survenue, ils abbattirent trois ou quatre maisons pour se chauffer.

Ce fut une grande imprudence ; car ces maisons auroient bien servi à les mettre à couvert, & à empêcher que leurs armes & leurs munitions ne se mouillassent. Mais croyant que la pluye ne dureroit point, ils ne pousserent pas leurs vues plus loin. Cependant elle dura plus que le feu, & ne cessa que le lendemain à midi. Elle incommoda beaucoup nos Aventuriers, qui n'avoient qu'un caleçon & une chemise pour tous vêtemens ; & les nuits sont là pour le moins de douze heures ; ensorte qu'elle leur parut fort longue à passer.

Si cent Espagnols fussent venus dans ce moment fondre sur eux le sabre à la main, ils les auroient tous défaits, ne pouvant s'aider de leurs armes, qui étoient mouillées, & eux tous transis de froid. Ils se tenoient debout les uns contre les autres pour s'échauffer ; car de se coucher, il leur étoit impossible dans le lieu où ils étoient, ayant de l'eau jusques à mi-jambe.

Aventuriers passent les nuits dans l'eau.

Ainsi ils se voyoient pressés de la faim, submergés de la pluye, accablés

de lassitude, & sans aucun soulagement. En cet état ils se croyoient plus misérables que s'ils avoient été environnés de leurs ennemis; car ils auroient pu les vaincre, ou mourir glorieusement.

A la pointe du jour les Espagnols commencerent à battre la Diane, & à faire une décharge de canon & de mousquets. Les Aventuriers n'en purent faire autant; car leurs tambours étoient mouillés aussi-bien que leurs armes, qu'ils ne pouvoient recharger, à cause de la pluye qui tomboit d'une telle sorte, qu'on voyoit les torrens se précipiter des montagnes, & l'eau gagnant de toutes parts, leur fermer le passage pour retourner à leurs vaisseaux.

Morgan fait sommer le Major de l'isle

Sur le midi le soleil parut, & la pluye cessa. Alors Morgan envoya quatre hommes dans un canot portant pavillon blanc, pour sommer les Espagnols de rendre l'isle, & leur signifier que s'ils faisoient résistance il mettroit tout à feu & à sang. Le gouverneur envoya le major & un alferès, pour voir de quelle maniere ils pourroient rendre le fort sans que le roi d'Espagne, & les gouverneurs généraux, dont ils dépendoient, les pussent accuser de lâcheté.

Ce major & l'alferés repréſenterent à Morgan qu'ils étoient dans l'intention de rendre l'iſle ; mais que comme il y alloit de la tête, il lui plût voir de quelle ruſe on ſe ſerviroit, afin que perſonne ne fût en danger de perdre ni la vie ni l'honneur. Morgan leur demanda quel expédient ils avoient pour cela. Ils répondirent, qu'il falloit que ſes gens vinſſent inſulter le fort Saint Jerôme, qui étoit au bout du pont, & qui ſépare la petite iſle de la grande ; que cependant il envoyât du monde dans un canot pour les venir attaquer par derriere ; que dans ce moment le gouverneur en ſortiroit paur aller au grand fort, & qu'ainſi on le prendroit priſonnier, ce qui faciliteroit la priſe des autres forts ; qu'enfin pendant tout ce temps-là il falloit ne point ceſſer de tirer de part & d'autre, ſans toutefois tuer perſonne.

Morgan conſentit à tout, & on attendit que la nuit fût venue, afin de mieux couvrir l'affaire. Sur le ſoir on marcha au lieu & en la maniere dont on étoit convenu. Néanmoins Morgan, qui ne ſe fioit pas à la parole des Eſpagnols, commanda à ſes gens de charger à balles, & en cas qu'aucun d'eux

La priſe de l'iſle de Sainte Cathérine.

fût blessé, de ne point tirer en l'air, mais tout de bon. Ils ne furent pas en cette peine ; car les Espagnols montrerent si bien leur adresse à tirer sans blesser personne, que Morgan ni ses gens n'eurent aucun sujet de s'en plaindre. C'étoit une vraie comédie, de voir tirer de toutes parts, & prendre des forteresses sans tuer ni blesser personne.

Dès que les Aventuriers furent les maîtres de l'isle & de ses forteresses, & qu'ils eurent enfermé les habitans dans le grand fort de *Sainte Thérese*, la scéne changea, & la comédie devint tragedie pour les veaux, les vaches & les poules : chacun tuoit ce qui s'offroit à lui, on ne voyoit que feux durant la nuit, il n'y avoit personne parmi eux qui ne fît rotir quelque piece de viande ; enfin tous faisoient grand'chere & de grand appétit, car ils avoient été vingt-quatre heures sans manger, & s'ils eussent eu du vin, rien n'auroit manqué à leur satisfaction : mais ils furent contraints de boire de l'eau ; & comme ils n'avoient point de bois, & qu'ils n'en pouvoient trouver, à cause de l'obscurité de la nuit, ils abattoient les maisons pour faire du feu de la charpente,

Prisonniers de l'isle sainte Catherine.

Le lendemain au matin on élargit les prisonniers, qui se trouverent au nombre de quatre cents cinquante; sçavoir, cent quatre-vingt-dix hommes de garnison, dont quarante étoient mariés, & avoient quarante-trois enfans; trente-un esclaves du roi, avec huit enfans, & huit bandits relégués; trente-neuf esclaves appartenant aux particuliers, avec vingt-deux enfans; vingt-sept noirs libres, avec douze enfans. On laissa tous les hommes & les enfans libres, dans l'isle pour y chercher leur vie, & de peur de désordre on enferma les femmes dans l'église, où on eut soin de les nourrir & de les garder. Pour cela les Aventuriers montoient tous les jours la garde, comme on fait à l'armée.

Après cela on visita les forteresses, & on en trouva dix sur cette isle, qui peut avoir une lieue & demie de circuit. La premiere, qui étoit au bout du port qui fait la séparation des deux isles, & qui s'appelloit *le fort saint Jerôme*, étoit proprement une batterie entourée de murailles, dont le parapet avoit cinq pieds, le glacis une demi-toise de large. Tout ce fort pouvoit être de six toises de long, de quatre de large. Il

y avoit huit pieces de canon de fer, tirant douze, huit & six livres de balle, avec un corps-de-garde pour loger cinquante hommes.

La seconde étoit une batterie couverte de gabions, nommée *la plata forma de St. Matheo*, où l'on voyoit trois pieces de canon, qui tiroient huit livres de balle.

La troisieme étoit le fort principal, nommé *de sainte Thérese*, sur lequel on trouva vingt pieces de canon. Il étoit à quatre bastions simples, avec un fossé sans eau, & un pont-levis. Ses murailles pouvoient avoir cinq toises de hauteur, le parapet cinq pieds, le glacis trois & demi. On y trouva outre le canon, dix jeux d'orgues, chacun de douze canons de mousquet, avec quatre-vingt-dix fusils, & deux cents grenades, avec de la poudre, du plomb, & de la mêche à proportion. Ce fort étoit inaccessible, & bâti sur un rocher escarpé de tous côtés; ensorte qu'il n'avoit qu'une avenue par le pont-levis, où on ne pouvoit marcher que quatre hommes de front. Au milieu on rencontroit une terrasse élevée d'une toise au dessus du parapet, sur laquelle il y avoit quatre pieces de canon qui commandoient à

la rade. A moins que d'avoir réduit ces forts, il étoit impossible d'approcher de l'isle avec aucun vaisseau. Du côté de la mer ce fort avoit plus de vingt-cinq toises de hauteur, à cause du rocher sur le sommet duquel il étoit bâti.

La quatrieme place fortifiée, nommée *la plate-forme de Saint Augustin*, étoit une batterie couverte de gabions remplis de terre, avec trois pieces de canon tirant six & huit livres de balle.

La cinquieme, nommée *la plate-forme de la Conception*, étoit encore une batterie de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La sixieme, nommée *la plate-forme de Nôtre-Dame de la Guadeloupe*, étoit une batterie montée de deux pieces de canon tirant douze livres de balle.

La septieme, nommée *la plate-forme de Saint Sauveur*, étoit montée de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La huitieme, nommée *la plate-forme des canoniers*, étoit montée de deux pieces de canon tirant huit livres de balle.

La neuvieme, nommée *la plate-forme de Sainte Croix*, étoit montée de trois pieces de canon, tirant six livres de balle.

La

La dixieme, nommée *le Fort de Saint Joseph* étoit une Redoute où il y avoit six pieces de canon tirant huit & douze livres de balle. Outre cela il y avoit deux Orgues chacun de dix canons de mousquet. Il faut remarquer que tout le canon qu'on trouva sur ces isles étoit de fer, hormis trois ou quatre pieces de fonte, qui étoient dans le Fort de *Sainte Therese*.

On trouva un magasin où il y avoit trente mille livres de poudre à canon & à mousquet, avec beaucoup de mêches & de grenades. On embarqua toutes ces munitions de guerre sur les Vaisseaux, & on démolit les batteries, jettant par terre le canon qu'on encloua, & rompant les affuts que l'on brûla. Les Forts de Saint Jerôme & de Sainte Therese furent reservés, & l'on y faisoit garde.

Les choses en cet état, Morgan fit demander si parmi les relégués qui se trouvoient dans cette isle, il n'y auroit pas quelques Forçats de terre ferme. Il s'en présenta trois de *Panama*, & c'étoit justement ce que Morgan cherchoit. De ces trois il y en avoit deux Indiens & un Mulâtre, que je puis appeller barbare, après les cruautés que

Guides pour Panama.

je lui ai vu exercer contre les Eſpagnols. Morgan interrogea lui-même ces trois perſonnes ; car il parloit très-bien la Langue Eſpagnole, & leur dit que s'ils vouloient mener ſon armée à *Panama*, il leur donneroit la liberté, outre leur part de l'argent qu'on prendroit, comme aux ſiens, & le pillage qu'ils pourroient amaſſer.

Les Indiens tâcherent à s'excuſer, diſant que s'ils ſçavoient le chemin ils feroient volontiers ce que Morgan demandoit d'eux. Le mulâtre au-contraire ſoutint qu'ils étoient des menteurs, qu'ils avoient fait pluſieurs fois ce chemin en leur vie ; mais qu'ils ne vouloient pas l'enſeigner, ſous l'eſpérance d'être récompenſés des Eſpagnols. Il ajouta que pour lui, comme il n'attendoit rien de cette maudite nation que la mort, il étoit prêt de ſervir Morgan en toute occaſion où il en ſeroit capable.

On donna la gêne aux deux Indiens ; dont l'un mourut, & l'autre confeſſa qu'il ſçavoit le chemin, & qu'il meneroit l'armée. Morgan auſſi-tôt commanda quatre Vaiſſeaux & une Barque, avec quatre cents hommes, pour aller prendre le Fort de *Saint Laurent de Chagre*, qui étoit ſur la riviere de mê-

me nom, & dans laquelle il falloit que les Aventuriers entrassent pour aller à *Panama*.

Morgan n'y envoyoit qu'un petit nombre de gens, afin que les Espagnols ne se défiassent pas du grand dessein qu'il méditoit, & ne songeassent point à se fortifier, comme ils en ont la commodité en ce lieu-là; mais qu'ils crussent que ces quatre Vaisseaux s'étant rencontrés à la côte, vouloient prendre ce Fort seulement & le piller; parce qu'on y apporte beaucoup de marchandises de *Porto-bello*, afin de les embarquer pour *Panama*, ne les pouvant porter par terre.

Huit jours après, Morgan devoit suivre ces quatre vaisseaux, ayant pour guide un Indien qui avoit été soldat dans ce Fort, & qui en sçavoit les avenues. Pendant ce temps-là les Aventuriers arrachoient des racines de Manioc, dont ils faisoient de la Cassave pour leurs Vaisseaux. Ils arracherent aussi les Patates & les Igniames, & lorsque tout fut pris & embarqué, Morgan donna ordre de mettre à la voile pour descendre en terre ferme.

CHAPITRE X.

La Prise du Fort de Saint Laurent.

MORGAN avoit détaché, comme j'ai dit, quatre Vaisseaux de sa Flotte, pour aller prendre Chagre. Ces Vaisseaux étoient commmandés par le Capitaine Bradelet, qui avoit beaucoup d'expérience pour de semblables entreprises. Trois jours après son départ de l'isle de *Sainte Catherine*, il arriva à la vûe du Fort de *Saint Laurent*.

Description du Fort de St. Laurent.

Ce Fort est à l'embouchure de la riviere de *Chagre*, & bâti sur une haute montagne, large environ de trente toises ou environ, escarpée de roches, & accessible seulement du côté de la terre, où elle est coupée par un fossé sans eau de six toises de profondeur. On entre dans ce Fort par le moyen d'un pont-levis.

Il y a un parapet d'une toise de haut, & des casemates qui empêchent l'accès du fossé & des palissades. On voit en haut des batteries de canon qui donnent de tous côtés, accompagnées de plusieurs corps-de-garde, avec un degré

ttillé dans le roc, par lequel on descend sur le bord de l'eau, où l'on rencontre deux autres batteries couvertes & flanquées à fleur d'eau. Sur le bord de lar mer, à l'extrêmité de la montagne qui renferme le Fort, est une Tour presque laussi haute que la montagne même, su aquelle il y a huit pieces de canon qui défendent l'entrée de la riviere.

De cette tour on passe au fort par un degré secret fait en Vignoc. Les maisons qui sont sur le haut dans le fort, ne sont faites que de palissades, & couvertes de feuilles de Palmistes. Les magasins aux poudres & autres munitions de guerre, sont dans des voûtes sous terre, qu'on a creusées exprès dans la montagne. Je n'en dirai rien de plus & l'on peut voir la description de l'isthme de *Panama* dans une carte géographique de l'Amérique.

Les Espagnols ayant apperçu ces Vaisseaux mirent le pavillon Royal, & canonnerent terriblement. Les Aventuriers furent mouiller à un quart de lieue de la riviere au port de *Naranjas*, où ils demeurerent jusqu'au lendemain matin, qu'ils mirent quatre cents hommes à terre, pour être conduits par l'Indien qui étoit leur guide.

Il les mena par l'endroit le moins périlleux, & ils ne pouvoient pas manquer, n'y ayant que celui-là : cependant ils eurent beaucoup de peine ; car dans le lieu où ils deſcendirent, il y avoit une Vigie qu'ils ne purent prendre. Les Eſpagnols étant avertis par cet homme, de la deſcente des ennemis, ſe mirent en défenſe, & les Flibuſtiers furent obligés de ſe faire une route avec leurs ſabres ; ils n'arriverent au Fort qu'à deux heures après midi, quoiqu'ils n'euſſent pas plus d'une demi-lieue ; & ils ne l'auroient pas facilement trouvé, ſi le bruit du canon ne leur avoit fait juger que le Fort étoit ſitué à l'endroit d'où il partoit.

Enfin ils arriverent ſur une petite montagne élevéee au-deſſus du Fort d'où ils avoient entendu tirer le canon. Ils auroient pu facilement le battre, & s'en rendre maîtres ſans perdre un ſeul homme ; car de cette éminence ils découvroient ce qui s'y paſſoit : mais ils en étoient éloignés plus que de la portée du fuſil, & il étoit impoſſible d'y apporter du canon.

Les Eſpagnols qui les appercevoient, ne branlerent pas. Ils voulurent les laiſſer approcher, afin de faire plus d'ex-

pédition. Les Aventuriers fatigués descendirent dans une petite plaine découverte, & se trouverent ainsi sous le canon des Espagnols, qui leur en envoyerent une volée, & firent ensuite une décharge de leur mousqueterie; ce qui causa bien du fracas parmi les assiégeans, qui ne pouvoient rendre le change aux Espagnols, parce que le fossé leur empêchoit de gagner la palissade. Tout ce qu'ils pouvoient faire dans cette occasion c'étoit de tuer les Espagnols lorsqu'ils venoient charger leur canon; mais dès que le canon jouoit, leur recours étoit de se jetter par terre pour s'en garantir.

Cette attaque dura jusqu'au soir; les Aventuriers avoient déja perdu beaucoup de monde, ils commençoient à se ralentir, & pensoient à la retraite, lorsque les Espagnols, qui les voyoient dans ce désordre, leur crierent: *Ah, chiens d'Hérétiques, Anglois endiablés, vous n'irez pas à Panama comme vous le croyez, & quand vos camarades seront ici, nous leur en ferons autant qu'à vous.* Ces paroles firent connoître aux Aventuriers qu'ils étoient découverts; cependant les Espagnols les chargoient à coups de canon, de mousquet & de

Indiens plus dangereux que les Espagnols.

fléches ; parce qu'ils avoient aussi des Indiens avec eux, qui blessoient plus de monde avec leurs fléches, que les Espagnols avec leurs mousquets.

Enfin la nuit venoit, & les Aventuriers commençoient à se demander les uns aux autres ce qu'ils devoient faire : une partie même s'étoit déja retirée, le Commandant avoit les deux jambes cassées d'un coup de canon. Mais lorsque les françois parloient ensemble du mauvais succès de cette entreprise, une fléche vint tout-à-coup percer l'oreille & l'épaule à l'un d'eux, qui l'arracha sur le champ de sa playe avec une fermeté admirable, disant à ceux qui étoient près de lui : *Attendez, mes freres, je m'en vais faire périr tous les Espagnols.* A l'instant il tira de sa poche plein sa main de coton, qu'il noua au bout de cette fléche, y mit le feu, & après en avoir rompu le fer il enfonça la canne dans son fusil, & la tira sur une des maisons du fort, qui, comme j'ai dit, ne sont couvertes que de feuilles de palmistes. La maison commenca à fumer ; les Aventuriers s'en appercevant, ramasserent des fléches, & firent la même chose ; ce qui produisit un si bon effet, que plusieurs maisons du fort furent enflammées.

Presque en même temps je fus frappé de l'objet le plus digne de compassion qu'on verra peut-être jamais : un camarade que j'aimois, se présenta à moi dans un état déplorable, il avoit une fléche enfoncée dans l'œil ; ce malheureux répandant une prodigieuse quantité de sang de son œil blessé, & autant de larmes de celui qui ne l'étoit pas, me prioit avec instance de lui arracher cette fléche qui lui causoit une violente douleur ; & comme il vit que la pitié m'empêchoit de le secourir assez promptement, il se l'arracha lui-même. Objet pitoyable.

Après le bon succès dont je viens de parler, nos gens sentant brûler leur cœur d'un feu plus ardent que celui qu'ils venoient d'allumer, firent revenir ceux qui s'étoient retirés, & se rallierent avec eux. Comme ils se cachoient à la faveur de la nuit, les Espagnols ne tiroient plus si sûrement que de jour, outre que la lumiere des maisons qui brûloient, leur nuisoit pendant qu'elle profitoit aux Aventuriers, qui à la lueur de cet embrasement, voyoient agir les Espagnols, & en tuoient autant qu'il en paroissoit. Le feu prit aussi à leur poudre, ce qui leur causa beaucoup de dommage ; mais les Flibustiers n'a-

voient point encore le moyen d'entrer dans le Fort.

Efforts des Aventuriers.

Quelques-uns s'aviserent de faire une breche de cette maniere. Ils se coulerent dans le fossé, & montant l'un sur l'autre jusqu'à ce qu'ils pussent atteindre à la palissade, ils y mirent le feu, qui réussit bien; car dès que les pieux étoient enflammés, ils brûloient aussi vîte que les matieres les plus combustibles.

Les Espagnols s'en étant apperçus, jeterent dans le fossé quantité de pots à feu qui consumoient beaucoup d'Aventuriers avant qu'ils pussent se retirer. D'un autre côté les Espagnols étoient occupés à éteindre le feu qui avoit pris au Fort, & qui augmentoit toujours, quelques efforts qu'ils fissent pour en empêcher les progrès, & par malheur il faisoit un furieux vent qui le portoit par-tout. La aplissade brûloit aussi d'une grande force.

Cependant les Aventuriers ne perdoient rien de ce qui se passoit, & pour peu qu'un Espagnol parût à la lueur du feu, ils ne manquoient pas de l'abattre. Ce succès redoubla leur courage, & fit naître dans leurs cœurs l'espérance de prendre le Fort. Le jour étant venu,

le pieux de la palissade, qui servoient de gabion & de parapet, se trouverent consumés, & la terre qu'ils soutenoient tomba tout d'un coup dans le fossé. Néanmoins les Espagnols ne laisserent pas de tenir bon sans quitter la brêche qu'ils défendoient vaillamment. Leur Commandant les faisoit battre jusques dans le feu qui les gagnoit; & comme ils n'étoient plus couverts, tous ceux qui se présentoient à la brêche, étoient tués & tomboient dans le fossé; enfin ils furent contraints de l'abandonner.

Vigoureuse resistance des Espagnols.

Les Aventuriers y monterent aussitôt, & furent chercher les Espagnols, qui s'étoient retranchés dans quelques Corps-de garde, où ils avoient du canon, & se battoient encore. On offrit de leur donner quartier; mais ils n'en voulurent point, le Commandant même se fit tuer sans vouloir se rendre. Quelques-uns désespérés, & craignant de tomber dans les mains de leurs ennemis, se précipiterent, & finirent ainsi misérablement leur vie.

Prise du Fort.

De cette maniere les Aventuriers se virent inopinément maîtres du Fort; mais sans le feu, qui fut un heureux coup de hazard pour eux, ils n'auroient jamais pu l'espérer, quand même ils

l'auroient attaqué avec toute leur Flotte. Ils n'y trouverent que quatorze hommes en vie & neuf ou dix bleſſés, cachés dans des trous parmi les morts. Ces malheureux aſſurerent qu'ils étoient le reſte de trois cents quatorze hommes, & que le Commandant le voyant ruiné par le feu, avoit dépêché quelques-uns des ſiens pour donner avis au Préſident de *Panama* de ce malheur, afin qu'il ſe tînt ſur ſes gardes, & qu'il s'en garantît.

Nouvelle de Carthagene.

Ils ajouterent que depuis ſix ſemaines on avoit reçu nouvelle de *Carthagene*, qu'un Irlandois ayant été pris parmi une troupe de voleurs Anglois venus pour piller la riviere de *la Hache*, avoit dit qu'il ſe formoit une flotte conſidérable pour aller à *Panama*, & que ceux-ci n'étoient venus à la riviere de *la Hache* qu'à deſſein d'avoir des vivres pour leurs vaiſſeaux.

Il étoit vrai qu'un Irlandois avoit eu la lâcheté d'abandonner les Aventuriers, & d'aller avertir les Eſpagnols de leur venue; mais il ne ſavoit pas leur principal deſſein, qui étoit d'attaquer *Panama*. Les priſonniers firent encore entendre, que le Préſident de *Panama* s'étoit fortifié ſur la riviere de *Chagre*,

en cas que le Fort fût pris; qu'il y avoit plusieurs embuscades Espagnoles que les Aventuriers ne pouvoient jamais éviter; que lui-même étoit dans une campagne, proche de *Panama*, avec deux mille hommes d'Infanterie, quatre cents hommes de Cavalerie, & six cents Indiens, avec deux cents Mulâtres, qui chassoient deux mille Taureaux destinés pour rompre les troupes des Aventuriers, & pour les tailler en pieces.

Soin des Aventuriers après leur victoire.

Lorsque les Aventuriers se furent emparés du Fort, il songerent à mettre leurs blessés dans un lieu où ils pussent reposer à leur aise, & y être pansés par les chirurgiens, qui n'avoient fait qu'appliquer un appareil à leurs blessures, pour étancher le sang; encore ne l'avoient-ils fait qu'à ceux qui en avoient de grandes. On ne trouva point de lieu plus commode que la Chapelle pour les mettre. Il y en avoit soixante qui ne pouvoient se lever, sans ceux qui marchoient portant le bras en écharpe, ou ayant la tête bandée. Ils jetterent les Espagnols morts, du haut en bas du Fort; mais les cadavres des Anglois & François furent mis dans des trous qu'on fit faire par des esclaves & par ceux des

Espagnols qui étoient restés. Quelques femmes aussi Esclaves furent employées à solliciter les blessés.

Les Aventuriers firent ensuite la revue, pour savoir combien d'hommes ils avoient perdus. Ils trouverent que le nombre des morts montoit à cent dix, & celui des blessés à quatre-vingt. On rétablit le fort & la brêche le mieux qu'il fut possible, afin de se mettre en défense, en cas que les Espagnols vinssent pour le reprendre avant la venue de Morgan.

On y trouva quantité de munitions, tant de guerre que de bouche, que l'on mit en ordre, & on tâcha de les bien conserver, parce qu'il n'y en avoit pas beaucoup sur la Flotte ; ensuite on fit entrer les Vaisseaux dans la riviere.

Morgan qui étoit demeuré sur l'isle de Sainte Catherine, quatre jours après le départ des Vaisseaux dont je viens de parler ; fit faire diligence aux autres qui étoient restés avec lui, & leur ordonna de s'embarquer avec leurs vivres, & tous les prisonniers, qu'il partagea sur les Bâtimens de la Flotte, chacun selon sa grandeur.

Dom Joseph Ramirès de Leiba, qui étoit Gouverneur de cette isle au nom

du Roi d'Espagne, & qui commandoit la Garnison, fut mis sur le Navire de Morgan avec ses principaux Officiers, leurs femmes & leurs enfans. Morgan fit aussi enclouer le canon des Forts, & le jeta à l'eau; mais avec la précaution que ce fût en des lieux où en cas de besoin on pût le repêcher; car il vouloit revenir prendre possession de cette isle, en cas que son dessein ne réussît pas. Il eut soin de faire aussi brûler les affuts, & les maisons de l'isle, excepté l'Eglise & les Forts, auxquels l'on ne toucha point.

Après cette opération, la Flotte leva l'ancre, & fit voile vers la terre. Le lendemain il survint un mauvais temps qui la dispersa : mais comme tout le monde savoit le rendez-vous, chacun s'y trouva, quoiqu'en des temps différens; car les derniers arriverent quatre jours après les premiers, & tous ensemble ne furent réunis que dix jours après la prise du Fort.

Joye de Morgan.

Morgan avec son vaisseau étant à la vue du Fort, & y appercevant le pavillon du Roi d'Angleterre, en conçut une telle joie, qu'il voulut entrer dans la riviere avant que de reconnoître s'il n'y avoit point de péril, & sans même attendre un Canot qui venoit au-de-

vant de lui, pour l'avertir qu'à l'entrée de cette riviere il y avoit un rocher caché sous l'eau. Il ne manqua pas d'y toucher, lui & un autre Vaisseau; & dans le temps qu'il vouloit se retirer, il survint un vent de Nord, qui éleva la mer, & fit crever son Navire qui échoua, sans toutefois perdre un seul homme.

Morgan étant entré dans la riviere de Chagre avec toute sa flotte, employa les prisonniers de l'isle de Sainte Catherine à travailler au rétablissement du Fort, faisant réparer tout ce que le feu avoit consumé, hormis les maisons; au-contraire il fit encore abattre plusieurs de celles qui étoient restées sur pied, de-peur que ce qui étoit arrivé aux Espagnols n'arrivât à lui-même; c'est-à-dire, qu'on ne se servît pour les brûler, du méme moyen qu'avoient employé les siens. Après cela il visita les vivres & les munitions de guerre, fit la revue de son monde, ordonna ceux qui devoient demeurer à la garde du Fort, & ceux qui devoient aller à Panama.

On avoit trouvé deux petits Bâtiments à plat fond, faits exprès pour naviger sur cette riviere; cinq ou six hommes montent dessus & poussent de fond, ils

peuvent avoir soixante pieds de long, & vingt-cinq de large. Morgan commanda d'y mettre quelques pieces de canon, & quelques berges de fonte, avec autant de monde qu'ils en pouvoient contenir. Il en fit mettre aussi sur deux petites Fregates légeres, dont l'une avoit quatorze pieces de canon, l'autre huit, & le reste dans des canots. Tout étant ainsi ordonné, il laissa cinq cents hommes dans le fort de Saint Laurent, dont il donna le commandement au Capitaine Maurice, laissa 150 hommes sur les Vaisseaux pour les garder, & en prit avec lui treize cents des mieux armés, & des plus robustes.

Les prisonniers Espagnols avoient donné l'épouvante aux Aventuriers en assurant que le Président de *Panama* avoit été averti près de deux mois auparavant, & qu'il s'étoit tellement précautionné, qu'il n'y avoit point d'apparence de rompre ses forces & de le défaire. D'ailleurs, comme il y a des superstitieux par-tout, il se trouva des gens parmi les Aventuriers mêmes, qui tiroient mauvais augure de ce que Morgan avoit perdu son navire en entrant dans la riviere de Chagre, & que tant de monde avoit péri à l'attaque du

fort. Ils étoient encore intimidés sur la seule réflexion des embuscades qui pourroient se rencontrer sur la riviere, & qu'il faudroit essuyer. Les plus courageux au-contraire se consoloient de tout, se répréséntant que si les Espagnols tenoient bon, c'étoit une marque certaine qu'il y auroit un grand butin à faire.

CHAPITRE XI.

Départ de Morgan pour Panama, & la prise de cette Ville.

MORGAN ayant fait une exacte revûe de ceux qu'il avoit choisis pour son entreprise, & visité jusqu'à leurs armes & leurs munitions, les exhorta de faire voir leur courage dans cette occasion, afin de retourner à la Jamaïque couverts de gloire, & riches à jamais. Alors tout le monde cria, *vive le Roi d'Angleterre & Morgan.* Ils commencerent leur voyage le 18 Janvier de l'an 1670. Je décrirai leur marche jour pour jour, & les lieux où ils s'arrêterent; on pourra les voir dans le détail que j'en fais, & qui est fort exact. Lorsqu'ils partirent ils ne prirent

Morgan fait voile pour Panama.

point de vivres, de-peur d'incommoder ceux du fort, qui n'en avoient pas trop pour nourrir près de mille personnes qu'ils étoient, en comptant les prisonniers & les Esclaves, que Morgan n'avoit pas voulu laisser aller de *Sainte Catherine*, de crainte que les Espagnols ne les employassent contre lui.

Journal de la marche des Aventuriers, commandée par Morgan pour Panama.

Le jour même du départ, ils firent tant à la voile qu'à la rame, six lieues Espagnoles ou environ, & allerent coucher à un lieu nommé *Rio de los Braços*. Ils tarderent là quelque temps, parce que de nuit ils ne pouvoient pas aller plus loin, & qu'il y avoit des habitations, où ils croyoient trouver de quoi vivre: mais ils furent trompés dans leur attente, car les Espagnols avoient tout ruiné. Ils avoient arraché jusqu'aux racines, & coupé même les fruits qui n'étoient pas encore mûrs, sans laisser aucuns bestiaux; ensorte que les Aventuriers ne trouverent que les maisons vuides, & cependant elles ne laisserent pas de leur servir pour coucher; car ils étoient si serrés dans leurs Vaisseaux,

Suite de la marche des Aventuriers.

qu'ils ne pouvoient pas même s'asseoir. Ils furent obligés de se contenter ce soir-là d'une pipe de tabac, quoique cela ne les inquiétât pas pour cette premiere fois.

Le dix-neuviéme du mois, & le deuxiéme de la marche, les Aventuriers se préparerent dès la pointe du jour à avancer chemin, & sur le midi ils se trouverent à un lieu nommé *la Crux de Juan Galliego*. En cet endroit ils furent obligés de laisser leurs fregates légeres, tant parce que la riviere,(faute de pluye) étoit basse, que parce qu'un assez grand nombre d'arbres, qui étoient tombés dedans & qui l'embarrassoient, auroient trop donné de peine, & fait perdre trop de temps à les retirer.

Les guides assurerent, qu'à trois lieues de là on pouvoit marcher les uns le long de la riviere, & les autres dans les canots. Cependant il fallut passer le trajet à deux fois; car les canots qui étoient pleins de monde allerent se décharger au lieu dont je viens de parler, afin de revenir querir ceux qui étoient dans les fregates, à qui on donna ordre de demeurer-là deux ou trois jours, à dessein que si on trouvoit les Espagnols trop forts, & qu'on fût obligé de

ſe retirer ; on pût ſe réfugier en cet endroit, & par le moyen du canon, les repouſſer & les défaire.

On fit auſſi défenſe à ceux qu'on avoit laiſſés ſur ces bâtimens d'aller à terre, de-peur d'être ſurpris dans le bois, & d'être faits priſonniers ; ce qui auroit découvert aux Eſpagnols le peu de forces qu'avoient les Aventuriers. Ce n'étoit pas que les Eſpagnols n'euſſent aſſez d'eſpions; mais comme ils n'aiment guéres à ſe battre, & qu'ils vouloient obliger leurs Commandans à ne les point engager dans un combat, ils faiſoient les Aventuriers trois fois plus forts qu'ils n'étoient.

Marche des Aventuriers 20. Janv. 1670.

Le 20 qui étoit le troiſiéme de la marche, dès le matin Morgan envoya un des Guides avec quelques Aventuriers, pour découvrir le chemin ; mais lorſqu'ils entrerent dans le bois, ils ne trouverent ni route, ni aucun moyen de s'en faire une, parce que le pays étoit inondé & fort marécageux ; en ſorte que Morgan fut encore contraint de paſſer ſon monde à deux repriſes, juſqu'à un lieu nommé *Cedro Bueno*.

La faim qui preſſoit les Aventuriers, leur fit ſouhaiter ardemment de rencontrer bien-tôt les Eſpagnols ; car ils

commençoient à devenir foibles, n'ayant point mangé depuis leur départ, faute de rien tirer, pas même du gibier. Quelques-uns mangeoient des feuilles d'arbres ; mais toutes n'étoient pas bonnes pour la nourriture. Il étoit nuit avant que tout le monde fût passé, il fallut coucher sur le bord de la riviere avec beaucoup d'incommodités ; car les nuits y sont froides, & ils étoient peu vêtus.

Marche des Aventuriers. 21 Janv. 1670.

Le 21 qui étoit le quatriéme de la marche, les Aventuriers trouverent le moyen d'avancer, une partie alloit par terre, & l'autre dans des Canots par eau avec chacun un Guide. Ces guides marchoient à deux portées de mousquet avec vingt ou trente hommes pour découvrir les embuscades Espagnoles, sans faire de bruit, afin de surprendre quelques prisonniers pour sçavoir leurs forces ; mais les espions Espagnols étoient plus fins que les Aventuriers, & comme ils scavoient très-bien les chemins, ils avertissoient de ce qui se passoit, une demi-journée avant que les Aventuriers dussent arriver.

Subtilité des Espagnols.

Vers le midi les deux Canots qui ramoient devant, rebrousserent chemin, & firent scavoir qu'ils avoient décou-

vert une embuscade. Chacun prépara ses armes avec une joie inconcevable, croyant trouver de quoi manger; car les Espagnols ont soin, quelque part qu'ils aillent, d'être bien fournis de vivres. Quand ils furent à la vue de cette embuscade, ils commencerent à faire des cris épouvantables, & à courir, c'étoit à qui iroit le premier: Mais ils demeurerent plus morts que vifs, trouvant la place abandonnée.

Les Espagnols à la verité s'y étoient retranchés; mais ayant appris de leurs espions, que les Aventuriers venoient en grand nombre, ils crurent que la place n'étoit point tenable, & laisserent là leurs retranchemens qui pouvoient contenir quatre cents hommes. Ils étoient munis d'une forte palissade en forme de demi-lune, dont les pieux étoient formés d'arbres entiers & fort gros.

En partant ils avoient emporté leurs vivres, & brûlé ce qu'ils n'avoient pu emporter. On trouva quelques canastres, qui sont des coffres de cuir, qui servirent beaucoup à ceux qui s'en saisirent les premiers; car ils les couperent en pieces afin de les manger: mais ils n'eurent pas le temps de les préparer, étant obligés de suivre leur route.

Morgan voyant qu'il ne trouvoit point de vivres, avança tant qu'il put, dans l'eſpérance d'en trouver pour lui & pour ſes gens. Ils marcherent le reſte du jour, & arriverent le ſoir à *Torna Muni*, où ils rencontrerent encore une embuſcade ; mais abandonnée comme l'autre. Ces deux embuſcades leur avoient donné une fauſſe joie, au-lieu de fauſſe allarme ; car ils n'aſpiroient qu'à trouver de la réſiſtance.

Ayant donc paſſé outre, ils avancerent dans le bois plus qu'ils n'avoient fait, ayant toujours ſuivi la riviere afin de trouver des vivres ; mais ce fut en vain, car en quelque lieu que ce fût où il y avoit la moindre choſe, les Eſpagnols détruiſoient tout, de-peur que les Aventuriers n'en profitaſſent, croyant les obliger par-là à retourner à leurs vaiſſeaux : ce qui leur auroit été bien inutile de faire, puiſqu'ils n'avoient pas plus de vivres d'un côté que de l'autre.

Il fallut néanmoins ſe repoſer ; car la nuit étant venue on ne pouvoit plus marcher dans le bois. Ceux qui avoient encore quelques morceaux de Canaſtre ſouperent ; mais ceux qui n'en avoient point ne mangerent rien. Ces Canaſtres ne ſont pas de cuir tané, ce ſont

des

des peaux de Bœuf ſechées, & on en fait ces canaſtres qui reſſemblent à nos manequins. Ceux qui ont toujours vécu de pain à leur aiſe, ne croiroient pas qu'on pût manger du cuir, & ſeront curieux de ſavoir comment on l'accommode pour le manger.

Je dirai donc que nos Aventuriers le mettoient tremper dans l'eau, le battoient entre deux pierres, & après en avoir gratté le poil avec leurs couteaux, le mettoient rôtir ſur le feu & l'avaloient hâché en petits morceaux. Je puis aſſurer qu'un homme pourroit vivre de cela; mais j'ai peine à croire qu'il en devînt bien gras.

Marche des Aventuriers. 22 Janv. 1670.

Le 22, qui étoit le cinquieme de la marche, dès le matin les Aventuriers continuerent leur chemin, arriverent ſur le midi à *Barbacoa*, où ils trouverent encore des barricades abandonnées, ſans vivres. Mais comme il y avoit en ce lieu pluſieurs habitations, les Aventuriers à force de chercher, trouverent deux ſacs de farine enfouis en terre, avec quelques fruits, qu'on nomme *Plantanos*. Ces deux ſacs de farine furent apportés à Morgan, qui les fit diſtribuer à ceux qui avoient le plus de beſoin de nourriture, parce qu'il n'y

en avoit pas aſſez pour tout le monde.

Ceux qui en eurent la délayerent avec de l'eau, & en firent une pâte ſans levain, qu'ils couperent par morceaux, & qu'ils envelopperent dans des feuilles de Bananier, pour les faire cuire, les uns ſous la braiſe, les autres dans l'eau. Ils appelloient ces morceaux de pâte ainſi faite, des pouplains.

Après ce repas ils reprirent leur marche, ceux qui étoient fatigués de la faim & du chemin ſe mirent dans les canots ſur la riviere, les autres marcherent par terre juſqu'à un lieu nommé *Tabernillas*, où il y avoit quelques habitations abandonnées & dégradées, comme les premieres, où ils coucherent.

Marche des Aventuriers. 23. Janv. 1670.

Le lendemain 23, qui étoit le ſixieme de la marche, ils continuerent leur route; mais ils ſe repoſerent ſouvent; car la foibleſſe les empêchoit d'avancer. Pendant qu'ils faiſoient alte, ils alloient dans les bois chercher quelques graines d'arbres pour manger.

Ce même jour ils arriverent ſur le midi à une habitation un peu écartée du chemin, qu'ils trouverent pleine de maïs encore en épi. Il falloit les voir ſe jetter deſſus, & le manger tel qu'il étoit; car la précipitation de leur mar-

che ne leur donnoit pas le temps de le ſaire cuire, & la faim encore moins.

Fort peu de temps après ils apperçurent quelques Indiens qui marchoient devant eux, ils les pourſuivirent dans l'eſpérance de rencontrer quelque embuſcade d'Eſpagnols. Ceux qui avoient du Maïs le jetterent pour n'être point embarraſſés à courir, ils tirerent ſur les Indiens, en tuerent quelques-uns, & pourſuivirent les autres juſqu'à *Santa Cruz*. Les Indiens y paſſerent la riviere, & échapperent ainſi aux Aventuriers, en leur criant de loin, pendant que ceux-ci paſſoient auſſi la riviere à la nage : *ah! Perros Inglezes à la Savana, à la Savana, ally nos veremos*; c'eſt-à-dire, *ah! chiens d'Anglois, venez à la prairie, nous vous y attendons.*

Les Aventuriers pourſuivent des Indiens.

Les Aventuriers avoient ainſi paſſé la riviere, parce que leurs canots n'alloient pas ſi vîte qu'eux, & que la riviere ſerpente en cet endroit. La nuit les ſurprit. Ils furent obligés de coucher là, pour reprendre des forces, & pour ſe préparer à ſe battre : car la rencontre des Indiens leur fit juger qu'ils ne marcheroient plus guéres ſans trouver de réſiſtance.

Le lendemain 24, qui étoit le ſeptieme du départ, ils firent une décharge

Marche des Aventuriers.

24 Janv. 1670. générale de leurs armes, les nettoyerent, & les rechargerent, croyant en avoir bientôt besoin. Après quoi ils passerent la riviere, marcherent jusqu'à midi, & arriverent à la vue du bourg nommé *Cruz*, où ils virent s'élever une grande fumée ; ils crurent que les Espagnols étant retranchés, brûloient quelque maison qui pouvoit leur nuire, & ils en sauterent de joye : Quelques-uns dirent en riant, que les Espagnols faisoient rôtir la viande pour les régaler.

Deux heures après ils arriverent au bourg de *Cruz*, qu'ils trouverent en feu, sans y voir une seule personne. Les Indiens qu'ils avoient poursuivis, étoient les auteurs de cet incendie, qui consuma tout, excepté les magasins du Roi & les Ecuries. On avoit même chassé toutes les bêtes qui étoient aux environs dans l'espérance que les Aventuriers seroient obligés de retourner sur leurs pas faute de vivres.

Ce bourg est la derniere place où l'on peut monter sur la riviere; c'est-là qu'on apporte la marchandise de *Chagre*, pour la transporter par terre sur des mulets jusqu'à *Panama*, qui n'est éloignée que de huit lieues de ce bourg : C'est pourquoi il a de fort beaux magasins & de belles Ecuries.

Les Aventuriers réſolurent d'y demeurer le reſte du jour, afin de ſe repoſer, & de chercher de quoi vivre. On ſit défenſe à tous de s'écarter du bourg, à moins qu'on ne formât un parti de cent hommes, dans la crainte que l'on avoit que les Eſpagnols ne priſſent quelqu'un. Cette défenſe n'empêcha pourtant pas cinq ou ſix Anglois de ſortir pour chercher des fruits dans une habitation. Il y en eut un de pris par des Indiens qui fondirent ſur eux.

On trouva dans un des magaſins du Roi quelques gerres de vin du Perou, & un grand mannequin de biſcuit. Morgan, de peur que ſes gens ne s'enivraſſent, fit courir le bruit que les Eſpagnols avoient empoiſonné ce vin. Quelques-uns qui en avoient déja bû, ayant l'eſtomac vuide & affoibli par la diéte, vomirent; ce qui fit croire que cela étoit vrai. Il ne fut pourtant pas perdu; car il y en avoit entr'eux qui ne purent s'empêcher d'en boire, quoiqu'ils le cruſſent empoiſonné.

Morgan empêche ſes gens de s'enivrer.

Pendant que les plus actifs cherchoient de quoi vivre, ceux qui étoient dans le bourg préféroient le repos, ſe contentant de tuer les chiens & les chats, & ils les mangeoient avec un

peu de maïs qu'ils avoient apporté. Les canots qui se trouvoient inutiles , parce qu'ils ne pouvoient monter plus avant, furent renvoyés avec soixante hommes, ayant ordre de demeurer sur la riviere où étoient les navires. On cacha seulement un canot sous des broussailles , en cas que dans un besoin on en eût affaire pour avertir les autres.

Marche des Aventuriers. 25 Janv. 1670.

Le lendemain 25, huitieme de la marche , dès que l'aurore parut Morgan fit la revûe de son monde , & trouva qu'il avoit onze cents hommes tous capables de combattre , & bien résolus de le suivre: Il leur fit dire, que cet homme qu'on avoit cru pris le jour précédent par les Indiens , étoit revenu , s'étant seulement écarté dans le bois. Il en usa ainsi , de peur qu'ils ne crussent que cet homme n'eût découvert leur dessein, & que cela ne leur fît perdre courage.

Dans ce même temps il choisit deux cents hommes pour servir d'enfants perdus , & marcher devant , afin d'investir les ennemis , & que le gros ne fût point surpris , particuliérement dans le chemin qu'ils avoient à faire de *Cruz* à *Panama* , où en plusieurs endroits il étoit si étroit qu'on n'y pouvoit passer que deux hommes de front. Ces

deux cents hommes étoient des mieux armés & des plus adroits de l'Europe, la plupart Boucaniers François, & il est certain que deux cents de ces gens-là valent mieux que six cents autres.

Morgan fit du reste un corps de bataille, une avant-garde, & une arriere-garde, & en cas de combat une aîle droite & une aîle gauche, avec des gens de réserve, qui marchoient toujours au milieu. En avançant, l'aîle droite avoit l'avant-garde, & en revenant c'étoit l'aîle gauche. Voilà l'ordre que Morgan tint dans sa marche depuis *Cruz* jusques à *Panama*.

Pluye de fléches sans voir personne.

Sur les dix heures il arriva à *Quebrada obscura*, qui veut dire crique obscure. Elle n'étoit pas mal nommée, car le soleil ne l'éclaire jamais. Les Aventuriers furent assaillis d'une pluye de fléches, qui leur tua huit ou dix hommes, & en blessa autant. Ils se mirent en défense; mais ils ne savoient à qui ils avoient affaire, ne voyant que des rochers, des arbres & des précipices; ils tirerent à tout hasard, sans savoir où.

Cette décharge ne laissa pas de faire effet; car on vit tomber deux Indiens dans le chemin, un desquels se releva

tout en ſang, & voulut pouſſer une fléche qu'il tenoit à la main, dans le corps d'un Anglois ; mais un autre para le coup, & acheva de le tuer. Cet homme avoit la mine d'être le Commandant de cette embuſcade, qui apparemment n'étoit que d'Indiens ; car on ne vit que des fléches. Il avoit ſur la tête un bonnet de plumes de toute ſorte de couleurs, tiſſues en forme de couronne.

Indiens perdent courage, a ant perdu leur Chef.

Quand les Indiens virent que cet homme leur manquoit, ils lâcherent pied, & depuis ſa mort on ne tira pas une ſeule fléche. On trouva encore deux ou trois Indiens dans le chemin ; mais ils n'étoient plus en vie. Il eſt vrai que ce lieu étoit fort commode pour une embuſcade ; car cent hommes réſolus euſſent pu empêcher le paſſage aux Aventuriers, & les défaire tous, s'ils euſſent voulu s'opiniâtrer : mais comme ces Indiens étoient ſans conduite, & peu aguerris, dès les premiers qu'ils virent tomber des leurs, ils ſe crurent perdus ; outre qu'ils avoient tiré toutes leurs fléches ſans regle ni meſure, & que les arbres & les brouſſailles au travers deſquels ils les lançoient, en avoient rompu la force, & empêché le coup.

C'est pour cette raison que les Aventuriers en furent peu incommodés, ils ne s'amuserent pas plus long-temps, à regarder d'où les fléches venoient; mais ils tâcherent à se tirer promptement de ce mauvais chemin, & à gagner le plat-pays, d'où ils pussent découvrir leurs ennemis. Il y avoit eu autrefois une montagne en cet endroit, on l'avoit coupée pour abréger le chemin, & pour faire passer plus facilement les mulets chargés.

Au sortir de là les Aventuriers entrerent dans une grande prairie, où ils se reposerent un peu, pour y panser ceux qui avoient été blessés à l'embuscade. Les Indiens parurent à une demi-lieue de là sur une éminence où il n'y avoit point d'arbres, & qui étoit près du grand chemin par où les Aventuriers devoient passer. Morgan détacha cinquante hommes, qui allerent par derriere afin d'en surprendre quelqu'un, & de savoir des nouvelles des Espagnols; mais ce fut vainement, car ces gens savoient les détours, & marchoient toujours à leur vue; tantôt ils étoient devant, & tantôt derriere.

Deux heures après on les vit encore à deux portées de mousquet sur la mê-

me éminence où ils avoient déja paru, pendant que les Aventuriers étoient sur une autre vis-à-vis. Entre ces deux éminences il y avoit un grand fonds plein de bois de haute futaye, où les Aventuriers croyoient qu'ils avoient une embuscade, parce qu'ils y descendoient : Cependant il n'y en avoit point, & ils n'y descendoient que pour se cacher à la vue des Aventuriers, & pour prendre un autre chemin, ne faisant que voltiger autour d'eux afin d'en prendre quelqu'un. Bien souvent ils leur crioient, *à la prairie, à la prairie, chiens d'Anglois.*

Ce même soir les Aventuriers furent obligés de camper de bonne heure, parce qu'il commençoit à pleuvoir. Ils eurent de la peine à trouver de quoi se loger & se nourrir, car les Espagnols avoient tout brûlé, & chassé le bétail; ensorte qu'ils furent contraints de s'écarter du chemin pour chercher dequoi vivre. Ils trouverent à une lieue du grand chemin une hate, dont les maisons n'étoient point brûlées; mais il n'y en avoit pas assez pour loger tout le monde : on s'en servit pour garantir les munitions & les armes de la pluye, & on ordonna qu'un certain nombre de chaque compagnie entreroit dans

les maiſons pour garder les armes, afin qu'en cas d'allarme chacun pût les retrouver.

Ceux qui étoient dehors firent des baraques, qu'ils couvrirent d'herbes pour dormir un peu la nuit. Pendant ce temps-là on poſa des ſentinelles avancées, & on fit bonne garde; car on craignoit les Indiens & les Eſpagnols avec leurs lances, qui pendant la pluye ne laiſſent pas de faire un grand effet, lorſque les armes à feu ſont inutiles.

Marche des Aventuriers. 26 Janvier 1670.

Le lendemain 26, neuvieme jour de la marche, Morgan commanda qu'on déchargeât les armes, à cauſe de la pluye, de peur qu'elles ne manquaſſent dans le beſoin; & lorſqu'elles furent rechargées, les Aventuriers reprirent leur marche. Ils avoient un très-mauvais chemin à faire, c'étoit toutes prairies & pays découvert, où il n'y avoit point de bois qui pût les garantir de l'ardeur du ſoleil.

La troupe d'Indiens du jour précédent parut encore, & ne ceſſa de les obſerver. Tantôt, comme on l'a dit, ils étoient devant, & tantôt derriere. Morgan, à qui il importoit beaucoup d'avoir un priſonnier, détacha cinquante hommes pour cela, & promit à celui

qui en prendroit un, trois cents écus outre sa part ordinaire.

A midi les Aventuriers monterent sur une petite montagne, de laquelle ils découvrirent la mer du sud, & un grand navire avec cinq barques qui partoient de *Panama* pour aller aux isles de *Taroga* & *Tarogilla*, qui n'en sont éloignées que de trois ou quatre lieues. Ils se réjouirent à cette vue, espérant que leur fatigue seroit bien-tôt terminée. Leur joie augmenta encore, lorsque descendant de cette montagne, ils se trouverent dans une vallée où il y avoit une prairie pleine de bétail, que plusieurs Espagnols à cheval chassoient; mais appercevant les Aventuriers, ils abandonnerent ces animaux pour se sauver.

C'étoit un plaisir de voir les Flibustiers fondre sur ces bêtes; l'un tuoit un cheval, l'autre une vache, celui-ci une mule, celui-là un âne; enfin chacun abattoit ce qui se présentoit à lui. Pendant qu'une partie étoit à la chasse, l'autre allumoit du feu pour faire rotir la viande. Dès qu'on en apportoit, chacun en coupoit à la hâte un morceau qu'il faisoit griller sur la flamme pour la manger tout de suite. Mais à

peine avoient-ils commencé ce repas, que Morgan fit donner une fausse allarme.

Tout le monde fut aussi-tôt sous les armes, & prêt à donner. Il fallut donc marcher ; néanmoins chacun se saisit de quelque morceau de viande à demi rotie, ou toute crue, qu'il porta en bandouliere. Il est vrai que les Flibustiers en cet état étoient capables, à leur seul aspect, d'épouvanter les plus hardis ; car en guerre aussi-bien qu'en amour, on sait que les yeux sont les premiers vaincus. Ils marcherent ainsi jusqu'au soir, qu'ils camperent sur une petite éminence, d'où ils apperçurent les tours de la ville de *Panama*.

Fausses allarmes.

Aventuriers effroyables.

A cette vue ils s'écrierent de joie par trois fois ; deux cents des ennemis parurent à la portée du mousquet, & se mirent à leur répondre. Quelques Aventuriers s'approcherent pour les saluer de leur fusil ; mais ils s'enfuirent en criant : *Manama, manama, perros à la Savana* ; qui veut dire : *Demain, demain, chiens que vous etes, nous vous verrons à la prairie.*

Approche de Panama: legere escarmouche.

Morgan fit donc camper ses gens sur une petite éminence, d'où il découvroit les Espagnols tout autour de lui. Il y

avoit encore plus de deux heures de ſoleil ; mais il ne voulut point paſſer outre , afin d'avoir un jour entier pour le combat , réſolu de le commencer le lendemain de grand matin. Il fit battre les tambours , jouer les trompettes , & déployer les drapeaux. Les Eſpagnols en firent autant de leur côté. Il parut pluſieurs compagnies d'infanterie , & quantité d'eſcadrons de cavalerie autour des Aventuriers , environ à la portée du canon.

Ces petits préliminaires durerent juſqu'à l'entrée de la nuit , que Morgan fit faire bonne garde , & poſer double ſentinelle. Il faiſoit donner de temps en temps de fauſſes allarmes , afin de tenir ſes gens en haleine , qui étoient dans une joie extrême , eſpérant faire grande chere le lendemain.

Cependant ceux qui avoient encore de la viande ne laiſſerent pas de la manger telle qu'elle étoit ; car il ne fut permis d'allumer du feu que pour fumer. Chacun avoit ſon ordre particulier en cas que les ennemis vinſſent attaquer de nuit , & après cela repoſa qui put ; car les Eſpagnols tirerent toute la nuit du canon.

Le lendemain 27. dixieme & dernier

jour de la marche, les Espagnols firent battre la diane les premiers. Morgan leur répondit, & dès qu'il fut jour on vit paroître autour de son armée plusieurs petits escadrons de cavalerie, qui venoient l'observer. Morgan commanda à ses gens de se préparer au combat ; & dans ce moment un des guides leur donna avis de ne pas suivre le grand chemin, parce que les Espagnols y pouvoient être retranchés, & faire bien du carnage.

Marche des Aventuriers. 27. Janvier 1670.

On trouva cet avis à propos, & on laissa le grand chemin à la droite en défilant dans un petit bois, où le chemin étoit si mauvais qu'il falloit être Aventurier pour se résoudre d'y passer. Après deux heures de marche ils arriverent sur une petite éminence, d'où ils découvrirent l'armée Espagnole, qui étoit très-belle, & qui marchoit en bon ordre. La cavalerie étoit aussi leste que quand elle va au combat des taureaux. L'Infanterie ne lui cédoit en rien ; on ne voyoit que des habits de soye de toute sorte de couleurs, ils éblouissoient par la réflexion des rayons du soleil.

Magnificence de l'armée Espagnole.

Les Aventuriers à cette vue firent trois cris qui auroient épouvanté les hommes les plus hardis. Les Espagnols

en firent autant de leur côté, & les deux partis avançoient les uns contre les autres.

Flibustiers en bataille. Combat.

Quand on fut prêt à donner, Morgan fit ranger son armée en bataille seulement pour la forme; car il est impossible d'obliger ces gens-là à garder leur rang, comme on fait en Europe. Les deux cents enfans-perdus allerent s'opposer à la cavalerie, qui espéroit venir fondre sur les Aventuriers, avec deux mille taureaux animés, que les Espagnols chassoient de l'autre côté: mais leur dessein fut rompu, non seulement parce qu'ils rencontrerent un lieu marécageux où les chevaux ne voulurent point passer; mais encore parce que les enfans-perdus les prévinrent, & qu'ayant mis un genouil en terre ils firent une furieuse décharge sur eux: la moitié tiroit pendant que l'autre chargeoit, & le feu ne discontinuoit point, outre que chaque coup portoit; car ils ne tiroient point qu'ils n'abattissent ou l'homme ou le cheval.

Défaite de l'armée Espagnole.

Ce combat dura environ deux heures, & la cavalerie fut défaite sans qu'il en échappât plus de cinquante qui prirent la fuite. L'Infanterie voulut avancer; mais lorsqu'elle vit cette défaite,

elle tira seulement, puis jetta les armes, & s'enfuit en défilant à coté d'une petite montagne hors de la vue des Aventuriers, qui crurent qu'on vouloit venir les surprendre par derriere.

Quand la cavalerie fut défaite, les taureaux ne servirent plus de rien ; ceux qui les conduisoient ne pouvoient pas en être les maîtres. Les Aventuriers s'appercevant de leur embarras, envoyerent contre ces animaux quelques fusiliers qui firent voltiger leurs drapeaux devant eux avec des cris terribles ; de sorte que ces taureaux prirent l'éprouvante, & coururent d'une telle force, que ceux qui les conduisoient furent également contraints & fort-aises de se retirer.

Lorsque les Aventuriers virent que les Espagnols ne se rallioient point, & qu'ils fuyoient çà & là par petites troupes, ils donnerent dessus, & en tuerent une grande partie. Quelques Cordeliers qui étoient dans cette armée, furent amenés à Morgan ; il les fit mourir sur l'heure.

On trouva aussi parmi les morts un capitaine de cavalerie blessé, & on l'amena à Morgan, qui défendit de faire un plus grand nombre de prisonniers,

Forces de la ville de Panama.

disant qu'ils ne feroient qu'embarrasser jusqu'à ce qu'on fût maître de tout. Il interrogea ce capitaine sur les forces qu'il y avoit dans la ville. Il répondit que tout le monde en étoit sorti au nombre de deux mille hommes d'Infanterie, & de quatre cents de cavalerie, avec six cents Indiens, & deux mille taureaux; que depuis quinze jours ces gens-là couchoient dehors dans la prairie, où ils étoient campés; qu'on avoit abandonné la ville, ayant envoyé les femmes & les richesses aux isles de *Taroga*; qu'on avoit laissé dans la ville cent hommes avec vingt-huit pieces de canon braquées dans les avenues de la place & des principales rues, en cas qu'on fût contraint de se retirer dans la ville, où il croyoit que le président, voyant que la campagne lui étoit désavantageuse, se feroit retiré, & auroit encore bien des forces, pourvû qu'il pût rallier tout son monde. Il ajoûta que les lieux où étoit ce canon, étoient gabionés avec des sacs de farine de la hauteur d'un homme. Il donna aussi avis qu'on ne prît pas le chemin de *Cruz*; parce que, disoit-il, on trouveroit à l'entrée de la ville une redoute avec huit pieces de bronze, qui feroient bien du fracas.

Morgan ayant appris ces nouvelles, raſſembla ſes gens, & leur répreſenta que ſi on donnoit le loiſir aux Eſpagnols de ſe rallier dans la ville, on ne pourroit plus la prendre ; qu'il falloit marcher promptement pour y être auſſi-tôt qu'eux, & leur empêcher l'entrée. Il fit la revue, & on trouva qu'il n'y avoit que deux Flibuſtiers de morts, & deux de bleſſés.

On prendra peut-être ceci pour une fable, eu égard aux différentes forces des deux partis, dont l'un étoit plus conſidérable que l'autre, & tous deux également animés : car il eſt étonnant que les Aventuriers ſe ſoient retirés du combat avec ſi peu de perte, & les Eſpagnols avec un ſi grand déſavantage, qu'il en demeura plus de ſix cents ſur la place. C'eſt pourtant un événement dont j'ai été témoin moi-même.

Morgan s'avança donc vers la ville, exhortant ſes gens à ne ſe pas abandonner les uns les autres ; mais à combattre courageuſement comme ils avoient déja fait, ſans leur déguiſer toutefois que ce ſecond combat ne ſeroit pas ſi facile que le premier. Les Aventuriers, conduits par le capitaine de la cavalerie Eſpagnole qu'ils avoient fait pri-

ſonnier, marcherent par le chemin de *Porto-Bello*, où il n'y avoit aucun péril.
Priſe de Panama. Etant entrés dans la ville, & voyant qu'il n'y avoit perſonne, ils coururent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ſans ſonger à l'avis qu'on leur avoit donné d'éviter le canon qui étoit dans la grande place. Quelques-uns s'y expoſerent, en pourſuivant deux ou trois hommes qu'ils avoient vu fuir.

Auſſi-tôt on tira le canon, qui en bleſſa vingt-cinq ou trente, & en tua bien autant; mais il n'y eut que cette décharge: car à l'inſtant les Aventuriers fondirent ſur les canoniers, & paſſerent au fil de l'épée ceux qu'ils trouverent dans la ville. Dès que Morgan ſe vit maître de *Panama*, il fit aſſembler ſon monde & défendit de boire du vin, aſſurant que les priſonniers Eſpagnols l'avoient averti qu'il y en avoit beaucoup d'empoiſonné. Cela n'étoit pas vrai; mais Morgan vouloit empêcher ſes gens de s'enivrer, ce qu'ils auroient fait ſans cette appréhenſion.

CHAPITRE XII.

Morgan envoie ſes gens en courſe, fait brûler Panama, & retourne à Chagre.

MOrgan, après avoir donné ſes ordres, & diſtribué ſes gens dans des quartiers différens, fit équiper une barque qui étoit demeurée dans le port, remplie de marchandiſes, & de hardes que les Eſpagnols vouloient ſauver; mais ils n'en avoient pas eu le temps, parce que la mer avoit baiſſé avant que leur barque fût chargée; & ne croyant pas que les Aventuriers entraſſent ſi-tôt dans la ville ils attendoient la premiere marée pour ſortir. Mais ils furent prévenus, car Morgan la fit au plutôt décharger pour y embarquer 25 hommes bien armés, avec un guide Eſpagnol. Il donna le commandement de cette barque à un capitaine Anglois, & demeura dans *Panama*.

Deſcription de Panama.

Avant que cette ville fût brûlée, elle étoit ſituée ſur le rivage de la mer du Sud, dans l'Iſthme du même nom, au neuvieme degré de latitude Septentrionale; on la voyoit alors ouverte de tou-

tes parts, & sans murailles, n'ayant pour toute forteresse que deux redoutes, l'une sur le bord de la mer avec six pieces de canon de fonte, l'autre vers le chemin de *Cruz*, sur laquelle il y avoit 8 pieces de canon de bronze, outre cela on y trôuvoit encore 28 pieces de bronze, tirant 24 12 & 8 livres de balle. Elle pouvoit contenir six à sept mille maisons toutes bâties de bois de cedre : on en voyoit quelques-unes de pierre, mais en petit nombre. Les rues étoient belles, larges, & les maisons également bâties. Il y avoit huit Monasteres, tant d'hommes que de femmes, une église épiscopale, une paroissiale, & un hôpital administré par des filles religieuses.

C'étoit en cette ville que venoient les marchandises du *Perou*, il arrivoit tous les ans une flotte de ce pays, chargée de barres d'or & d'argent pour le roi, & pour les marchands. Quand elle s'en retournoit, elle chargeoit les marchandises qui étoient à *Panama*, pour les royaumes du *Perou* & de *Chili*, avec les Negres que les Génois envoyent en ce lieu pour travailler aux mines de ces deux royaumes. Il y avoit plus de deux mille mulets entretenus

toute l'année, & employés à porter l'or & l'argent qui venoit du *Perou* à cette ville, pour être embarqué à *Porto-Bello* sur les galions du roi d'Espagne. Cette ville étoit environnée de très-beaux jardinages & de maisons de plaisance, qui appartenoient aux plus riches marchands des Indes du roi d'Espagne. Elle étoit gouvernée par un président qui étoit aussi capitaine général du royaume de terre ferme, dont l'autorité s'étendoit encore sur les villes de *Porto-Bello* & de *Nata*, & sur les bourgs de *Cruz*, *Penome*, *Capira & Veragua*, tous peuplés par les Espagnols.

A l'égard du spirituel, Panama avoit un évêque suffragant de l'Archevêque du Perou & primat du royaume de terre ferme. Ce royaume est un des meilleurs des Indes, tant pour la bonté de son climat, que pour la fertilité de ses contrées, qui sont riches en mines de toute sorte de métaux, & de bois à bâtir des navires, dont on pourroit peupler les deux mers, du Sud & du Nord; sans compter la fertilité du terroir, qui produit toutes les choses nécessaires à la vie. Les Espagnols y nourrissent une très-grande quantité de bétail, & ils tirent un profit considérable des cuirs seulement.

Voilà ce qui ſe peut dire en général de l'Iſthme & de la ville de Panama, qui fut brûlée par les Aventuriers en l'an 1670. & rebâtie par les Eſpagnols en un lieu plus commode que celui où étoit l'ancienne, parce que le Port en eſt meilleur, & l'eau douce en plus grande abondance, étant ſur le bord d'une riviere qui ſe décharge dans la mer du Sud, & qui peut donner entrée à pluſieurs beaux Vaiſſeaux. Cette Riviere eſt nommée par les Eſpagnols *Rio Grande*, elle eſt d'une grande étendue, comme on le peut voir.

Viſite de Panama, ce qu'on y trouve.

La Barque que Morgan avoit envoyée ſur la mer du Sud ne fut pas plutôt partie, que ſes gens viſiterent la ville de *Panama*, & fouillerent les maiſons les plus apparentes. Ils trouverent quantité de Magaſins pleins de marchandiſes, que les Eſpagnols avoient laiſſées, n'ayant pas aſſez de vaiſſeaux pour les embarquer, ni aſſez de temps pour les emporter, quoiqu'ils euſſent eu un mois entier pour cela. Ceux qui n'avoient pas le crédit de les mettre dans des Vaiſſeaux pour les ſauver par mer, qui étoit la voye la plus ſûre, les emmenoient par terre avec des Mulets.

Il y avoit encore beaucoup d'autres

magasins, les uns pleins de farine, les autres d'instruments de fer, pour porter au Perou, où ce métal vaut huit piastres la robe, qui est un poids d'Espagnol pesant 25 livres. Ces instruments consistoient en houes, haches, enclumes, socs de charrue, & généralement tous ceux qui servent aux mines d'or & d'argent. Il y avoit aussi quantité de vin, d'huile d'olive & d'épiceries : En un mot tout ce qu'on pouvoit rencontrer dans une des plus fameuses villes de l'Europe, car celle-ci étoit le magásin de plusieurs provinces & royaumes de l'Amérique, qui sont sous l'obéissance du roi d'Espagne.

Morgan fait brûler Panama, & pourquoi.

Morgan qui craignoit que les Espagnols ne le vinssent surprendre la nuit, fit mettre le feu subtilement le soir à quelques maisons écartées, & fit courir le bruit parmi les prisonniers, & parmi les gens mêmes, que les Espagnols étoient les auteurs de cet incendie, qui gagna tellement, qu'avant qu'il fût nuit la ville étoit à moitié brûlée. Il y eut quantité d'esclaves & d'animaux qui périrent dans cet embrasement. Le lendemain elle se trouva entierement consumée, excepté la maison du président, qui étant un peu éloignée, n'eut

aucun dommage, outre un petit coin, où il resta cinq ou six cents maisons de muletiers, & deux cloîtres, savoir celui de Saint Joseph, & celui des religieux de la Rédemption.

Les Aventuriers coucherent cette nuit hors de la ville, de peur que les Espagnols ne les vinssent attaquer, & le matin Morgan détacha six hommes par compagnie dont il fit un corps. Il envoya à *Chagre* annoncer la victoire qu'il avoit remportée, & voir si les gens qu'il avoit laissés au fort n'avoient besoin de rien. Il fit encore deux détachements de la même force pour aller en parti, ces trois corps faisoient chacun cent quatre-vingts hommes. Morgan employa les autres à mener le canon, dont les affuts n'étoient pas brûlés; il le fit placer autour de l'église des Peres de la Trinité, & s'y retrancha en cas qu'il fût attaqué. On y mit les blessés avec les prisonniers qu'on tint en des lieux séparés.

Belle prise manquée.

La barque que Morgan avoit envoyée sur mer revint avec trois autres chargées de pillage & de prisonniers; mais ils avoient manqué la plus belle prise du monde. Le même soir qu'ils étoient partis, ils arriverent à une des

petites îles qui sont devant *Panama*, où ils prirent la chaloupe d'un vaisseau du roi d'Espagne de quatre cents tonneaux. Il y avoit dans cette chaloupe sept hommes qui dirent aux Aventuriers que l'argent du roi étoit dans ce vaisseau, que les trésors des églises de *Panama*, avec la plupart des religieux & religieuses, & les femmes des plus fameux marchands de *Panama* avec leurs pierreries & leurs richesses, y étoient encore ; si bien que ce bâtiment n'avoit aucun lest, ni aucune des autres choses que l'on a coutume de mettre au fond du vaisseau pour servir d'équilibre ; c'étoit tout l'or & l'argent de *Panama* qui servoit à cet usage. Ils ajouterent que ce vaisseau n'étoit monté que de six pieces de canon, avec peu d'hommes & beaucoup d'enfants, qui ne craignoient rien, ne croyant pas que les Aventuriers eussent des bâtiments pour venir sur cette mer.

Le capitaine Chart, qui commandoit ces Aventuriers, crut que le navire ne pouvoit lui échapper parce qu'il en avoit pris la chaloupe, & que le navire même n'avoit point d'eau. Comme il étoit tard, il ne fit aucune diligence, & il s'imagina qu'il pouvoit attendre jusqu'au

lendemain matin. Ses gens & lui paſſerent la nuit à boire & à ſe divertir avec des femmes Eſpagnoles qu'ils avoient priſes ſur les petites îles.

Le lendemain matin il penſa à pourſuivre ſa proie ; mais le navire , voyant que ſa chaloupe ne revenoit point , & s'étant douté qu'elle étoit priſe , avoit levé l'ancre , & pris la fuite. Les Aventuriers s'en étant apperçus , jugerent qu'il amaſſeroit des forces , & qu'ils ne ſeroient pas aſſez de monde pour le prendre. Ils en allerent querir à *Panama* , où ils arriverent le ſoir avec les trois barques qu'ils avoient priſes.

Morgan ayant entendu ce qui s'étoit paſſé , les renvoya dans de plus grandes barques remplies de gens ſuffiſamment. Les priſonniers de la chaloupe dirent que le navire n'étoit pas en état de faire voile , faute d'eau , de vivres , de cordages & d'agrêts ; mais auſſi qu'il pourroit s'être retiré quelque part , & mis en état de ſe défendre , après avoir débarqué les femmes & les enfants qui ne faiſoient qu'embarraſſer.

Ceci me donne lieu de faire une réflexion. Comme les Aventuriers jettent la terreur par-tout où ils paſſent , on voit ſouvent que les Eſpagnols ſe croient

vaincus avant de combattre, & qu'ils semblent ne se défendre que pour avoir le temps de sauver leurs biens; ensorte que si les Aventuriers, dans leurs entreprises comme celle dont il s'agit, menoient assez de monde pour en disperser sur terre & sur mer, tout ce que l'on voudroit sauver sur l'un & sur l'autre élément tomberoit infailliblement entre leurs mains, rien ne leur échapperoit, leurs gains seroient prodigieux, & la perte des Espagnols inestimable.

Riches prises que plusieurs partis amenent.

Les deux partis que Morgan avoit envoyés à la campagne depuis deux jours, revinrent avec plus de cent mulets chargés de butin & d'argent, & plus de deux cents prisonniers, que l'on mit dans l'église, dont les Aventuriers avoient fait un corps-de-garde. On leur donna la gêne dès qu'ils furent arrivés, aucun n'en fut exempt, & plusieurs l'eurent si fort, qu'ils en moururent. Les Aventuriers ne se soucioient pas de s'en défaire, car ils ne leur étoient qu'à charge, la plus grande partie des vivres ayant été brûlés avec la ville.

L'autre parti qu'on avoit envoyé à *Chagre*, rapporta la nouvelle que tout y étoit en bon état; que le commandant du château avoit envoyé deux petits

vaisseaux croiser devant la riviere, afin de découvrir le secours qui pourroit venir par mer aux Espagnols ; & que ces deux bâtiments avoient donné la chasse à un navire de la même nation, lequel se voyant pressé, étoit venu se réfugier dans la riviere de *Chagre* ; que ceux du fort le voyant venir avec le pavillon Espagnol n'avoient pas manqué d'arborer le pavillon Espagnol, & de faire paroître quelques Espagnols ; qu'ainsi ce navire croyant éviter un malheur, étoit tombé dans un autre, car on s'en étoit emparé. Ce bâtiment venoit de Carthagene, chargé de maïs, d'autres vivres, & de quelques émeraudes.

Bâtiment qui vient de Carthagene.

Ces bons succès déterminerent Morgan à demeurer à *Panama* plus longtemps qu'il n'auroit fait. Il attendit avec tranquillité les barques qui étoient allées après le grand navire ; mais elles revinrent sans l'avoir trouvé, quoique les Aventuriers eussent fait toute la diligence imaginable. Ils amenerent quelques barques chargées de pillage, d'argent & de prisonniers, & un navire qu'ils avoient pris venant de *Païta*, ville du Perou, chargé de biscuit, de sucre, de savon, & de drap du Perou, avec vingt mille piastres en argent monnoyé.

Les gens de ce navire furent fort surpris de touver là des Anglois, parce que l'on y en avoit point vu depuis que *Drac*, ce fameux Aventurier, y étoit entré par le *Golphe de Darien*.

Aventuriers toujours en action.

Si les gens que Morgan envoyoit en course étoient ainsi en action, ceux qu'il retenoit avec lui ne demeuroient pas oisifs ; tous les jours il partoit un parti de deux cents hommes, qui n'étoient pas plutôt revenus, qu'on en renvoyoit un autre. Ceux qui restoient à la ville fouilloient dans les mazures des maisons brûlées, & ils trouvoient de l'argent que les Espagnols avoient caché dans des puits. Les autres brûloient des dentelles & des étoffes, afin d'en tirer l'or & l'argent ; parce que ces ouvrages de manufactures auroient été trop long-temps à embarquer, & trop difficiles à transporter dans la mer du nord, outre que l'on craignoit que les Espagnols ne rassemblassent toutes leurs forces pour attaquer les Flibustiers dans leur retraite. Morgan se plaignit que les partis qu'il envoyoit ne faisoient pas assez bonne expédition, il voulut y aller lui-même à la tête d'un parti de trois cents cinquante hommes, & lorsqu'il trouvoit des Espagnols il leur faisoit don-

ner la gêne d'une maniere extraordinaire.

J'en rapporterai ici un exemple, sur lequel on pourra juger du reste. Un pauvre Espagnol étant entré dans une maison de campagne appartenant à un marchand de *Panama*, y trouva quelques hardes qu'on avoit laissées çà & là en se sauvant. Cet homme s'accommoda sur le champ de linge & de quelques vêtements meilleurs que les siens; il les changea, prit une chemise blanche & un caleçon de dessous de taffetas rouge. Il avoit ramassé une clef d'argent qui servoit à l'ouverture de quelque cassette, & n'ayant point de poche pour la mettre, il l'avoit attachée à l'éguillette de son caleçon.

Aventure d'un Espagnol.

Là dessus les Aventuriers entrerent dans la maison, prirent cet homme, & le voyant ainsi paré, crurent qu'il en étoit le maître. Il avoit beau montrer ses méchants habits qu'il venoit de quitter, disant qu'il étoit un pauvre homme, & que le hazard l'avoit conduit en ce lieu, ils lui firent souffrir des tourments incroyables; & comme il ne confessoit rien, ils les redoublerent. Enfin voyant qu'il ne pouvoit en revenir, ils l'abandonnerent à des Negres qui l'acheverent à coups de lances.

Morgan avoit passé huit jours à exercer des cruautés inouies, en pillant les Espagnols ; le grand butin qu'il avoit amassé, l'obligea de retourner à *Panama*. Il trouva les Barques revenues de course, qui avoient encore amené quantité de pillage & de prisonnieres, entre lesquelles il y en avoit une que l'on distinguoit des autres. Toutes ses manieres marquoient une personne de qualité : ce n'étoit pourtant que la femme d'un Marchand que quelques affaires avoient obligé de passer au Perou. Il l'avoit laissée en partant entre les mains de ses proches, avec qui elle s'étoit sauvée ; elle venoit d'être prise.

Histoire de la belle Espagnole.

Cette femme étoit alors fort négligée : mais une grande jeunesse accompagnée de ses charmes, la paroient naturellement ; car avec des cheveux du plus beau noir du monde, on lui voyoit une blancheur à éblouir, & les yeux extrêmement vifs. Elle avoit aussi de la taille, de la gorge & de l'embonpoint, ce qu'il lui en falloit pour s'attirer des regards, & la fierté Espagnole, qu'on a peine à souffrir dans celles de sa nation, plaisoit en elle ; elle n'y paroissoit que pour lui concilier du respect, & pour relever sa beauté. En un mot

je n'ai jamais vu, ni dans les Indes, ni dans l'Eſpagne, une femme plus accomplie.

Morgan amoureux

Elle toucha le cœur de Morgan, & tous ceux qui la virent envierent le bonheur d'en être aimé ; ils l'auroient diſputé à Morgan même, ſans la déférence qu'ils avoient pour lui. On s'apperçut de ſa paſſion à ſes habits, qu'il prit plus propres, & à ſon humeur qu'il rendit plus ſociable. Il eut ſoin de faire ſéparer cette priſonniere des autres, & ordonna qu'elle ne manquât de rien ; il mit des Eſclaves auprès d'elle pour la ſervir, & donna la liberté à ſes amies de converſer avec elle ; ce qui lui fit dire, que les Corſaires étoient auſſi galans que les Eſpagnols : & pluſieurs femmes de ſa ſuite ; conſidérant les Aventuriers, s'écrioient toutes ſurpriſes: *Hé mon Dieu! les Pirates ſont hommes comme les Eſpagnols.* Ces femmes s'exprimoient ainſi, parce que leurs maris leur faiſoient accroire que les Anglois étoient des monſtres hideux ; & pour les en convaincre, ils leur promettoient ſouvent de leur en apporter des têtes. Elles étoient même ſi frappées de cette prévention, que pluſieurs d'entr'elles m'ont ingenuement avoué,

Préventions des femmes Eſpagnoles

qu'elles ne pouvoient s'empêcher d'admirer que nous fussions des hommes comme les autres. contre les Aventuriers.

Cependant la Dame Espagnole recevoit les bienfaits & les visites de Morgan de la maniere du monde la plus obligeante, ne les attribuant qu'à la bonté de son naturel, qu'on admiroit dans un homme de ce caractere. Mais elle fut bien surprise lorsqu'une Esclave qui la servoit, & que Morgan avoit gagnée, lui découvrit les sentimens de l'Aventurier amoureux, qui lui faisoit demander des choses qu'elle étoit bien éloignée d'accorder. Elle résolut de lui parler elle-même, & un jour qu'il vint la voir elle le fit en ces termes.

,, Il est vrai, *lui dit-elle assez doucement*, que l'on m'a fait entendre, (& je ,, pense même vous l'avoir dit) que vos ,, semblables étoient sans humanité, & ,, abandonnés à toute sorte de vices, je ,, suis convaincue de votre humanité par ,, les bons offices que vous m'avez rendus ,, jusques ici, & il ne tiendra qu'à vous, ,, qu'en tenant une conduite différente de ,, celle que vous tenez à mon égard, je ne ,, sois également persuadée de votre vertu, afin que je n'ajoute plus de foi aux ,, bruits désavantageux qui courent de

„ vous, & que détrompée par ma pro-
„ pre expérience, je puisse aussi dé-
„ tromper les autres.

Morgan étoit trop préoccupé des charmes de la belle Espagnole pour songer à ses discours : Il crut même dans ce moment que son refus n'étoit pas sincere, & voulut s'émanciper ; mais elle le repoussa avec force, & lui fit voir dans cette occasion tant de sagesse & de courage, qu'elle réprima son insolence, & confondit sa brutalité. Il se retira ; mais il conçut un secret dépit de sa fierté, dont il résolut de se venger.

Pour cela il lui fit faire sous main tous les déplaisirs qu'il put s'imaginer, il donna des ordres severes, qu'il désavouoit adroitement en sa présence, pour lui faire mieux sentir les services qu'il lui rendoit, & l'assurer de sa bonne volonté.

On la sollicita encore de sa part avec beaucoup d'instance ; mais à ces nouvelles poursuites elle fit de nouveaux refus, & un jour que les femmes qui là servoient d'intelligence avec Morgan, l'avoient laissée seule avec lui sous divers prétextes, il la pressa plus fortement que jamais ; elle lui resista de même, & comme il la tenoit embrassée

pour lui faire violence, elle s'arracha d'entre ses bras, & s'éloignant de lui avec précipitation " Arrête, *lui cria-„ t'elle, voyant qu'il vouloit la suivre*; „ arrête & ne t'imagine pas, qu'après „ m'avoir ôté les biens & la liberté, tu „ puisses aussi facilement me ravir ce qui „ m'est plus précieux que tout le reste. Puis s'approchant de lui toute furieuse, sur le point qu'il avançoit vers elle: „ Apprends, *poursuit-elle*, que je sais „ mourir, & que je me sens capable de „ porter les choses à la derniere extrêmi„ té contre toi & contre moi-même. A „ ces mots, tirant un poignard qu'elle tenoit caché, elle le lui auroit plongé dans le sein s'il n'avoit évité le coup; car Morgan, surpris d'une action si déterminée & si imprévue, avoit reculé quelques pas. Il reconnut par-là que cette femme seroit toujours inflexible, il la quitta outré de rage, & résolut de ne la plus revoir.

Dès ce moment il commença à changer de conduite à son égard; il retira d'auprès d'elle les Esclaves qui la servoient, & les femmes qui l'entretenoient, & ne lui fit donner que ce qu'il falloit pour conserver sa vie. Enfin il la fit avertir de payer trente mille piastres

pour ſa rançon, ſinon qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Pour mieux couvrir ſon jeu, & afin qu'on ne ſoupçonnât rien d'un ſi prompt changement, il s'aviſa de faire courir le bruit que cette femme s'entendoit avec ſes ennemis ; qu'on avoit ſurpris des Lettres qu'elle envoyoit, & qu'elle recevoit d'eux ; qu'il en feroit même voir une écrite de ſa propre main. Cette accuſation fut cauſe qu'on ne trouva plus ſi étrange les mauvais traitements qu'elle recevoit de lui.

Murmures des Aventuriers contre Morgan.

J'oubliois à dire que les Aventuriers, qui croyoient Morgan favoriſé de la belle Eſpagnole, jaloux de ſon bonheur, commençoient à murmurer, s'imaginant que retenu par ſon amour il les arrêtoit dans ce pays, & qu'enfin ce retardement donneroit lieu aux Eſpagnols de les y ſurprendre, & de les priver des avantages qu'ils avoient, & de ceux qu'ils pourroient encore avoir. Mais ils changerent bien-tôt de penſée, lorſqu'ils virent que Morgan ſe préparoit à retourner à *Chagre*.

En effet, il avoit ſejourné trois ſemaines à *Panama* ſans preſque rien faire, & les Partis qu'il envoyoit ne trouvoient plus rien. Il donna donc ordre

à chaque Compagnie d'amener un certain nombre de Mulets, de charger le pillage, & de le porter à *cruz*, pour l'embarquer ſur la riviere, & le tranſporter à *chagre*.

Comme il faiſoit ces préparatifs, cent des ſiens complotterent enſemble, & réſolurent de s'emparer du Navire & des Barques qu'on avoit priſes ſur la mer du Sud, d'aller en courſe, & d'abandonner Morgan. Leur deſſein étoit de bâtir un Fort ſur une iſle, pour y cacher ce qu'ils prendroient & quand ils auroient aſſez de pillage, ils devoient s'aſſûrer d'un grand Navire Eſpagnol, & d'un bon Pilote, afin de ſe retirer enſuite par le détroit de Magellan.

Conjuration découverte.

Ce complot étoit ſi bien arrêté entr'eux, qu'ils avoient déja caché une partie des munitions de guerre & de bouche, & qu'ils vouloient ſe ſaiſir de quelques pieces de canon qui étoient à *Panama*.

Ils étoient ſur le point d'exécuter leur entrepriſe, lorſque l'un d'entr'eux en vint avertir Morgan, qui à l'heure même envoya couper les mâts du grand Navire, & déſagréer les Barques. Il ne coula pas le Navire à fond, à la priere du Capitaine qui en étoit le maître, auquel il le rendit.

Les Mulets que Morgan avoit commandés furent prêts en peu de jours; on fit des ballots de tout butin, & quoiqu'on n'emportât presque autre chose que de l'argent, comme il y en avoit quantité, soit en vaisselle soit en ornements d'Eglise, il tenoit bien de la place: ainsi on fut obligé de le casser, & de le réduire au moins d'espace qu'il fut possible, afin qu'il n'en occupât pas tant, & qu'on pût l'emporter plus aisément.

Consternation des prisonniers.

Après cela Morgan fit savoir aux prisonniers, qu'il étoit dans le dessein de partir incessamment, & que chacun songeât à payer sa rançon, ou qu'il les emmeneroit avec lui. A ces menaces il n'y eut personne qui ne tremblât, personne qui n'écrivît, l'un à son pere, l'autre à son frere, tous enfin à leurs amis, pour être promptement délivrés.

On taxa les Esclaves & les gens libres, en sorte qu'il n'y eut personne qui ne sût ce qu'il devoit donner. On envoya deux Religieux pour apporter la rançon de leurs freres prisonniers.

Alors Morgan apprit que le Président de *Panama*, Dom Juan Perès de Gusman, rassembloit son monde, qu'il avoit pris le Bourg de *Cruz*, où il s'é-

toit retranché, & que là il se préparoit à s'opposer à son passage. On détacha un parti de cent cinquante hommes, pour en savoir la vérité, avec ordre d'aller à *Cruz*, & même jusqu'à *Chagre*, faire venir les canots & les chattes, afin d'embarquer le pillage. Ce parti ne fut pas long-temps à revenir. Il rapporta qu'il n'avoit rien vu, & que des gens qu'il avoit pris & interrogés sur ce sujet, n'avoient rien dit; mais qu'il étoit vrai que le président avoit voulu rassembler son monde, & même mandé du secours de *Carthagene*; mais qu'il n'avoit pu trouver personne qui voulût le seconder. Ils ajouterent, que les Espagnols avoient eu une telle peur lorsqu'ils virent défaire en si peu de temps leur cavalerie à la Savane, qu'ils fuyoient sans s'arrêter; qu'ils ne se fioient pas même les uns aux autres; & que lorsqu'ils s'entrevoyoient de loin, croyant appercevoir des François & des Anglois, ils fuyoient encore de plus belle.

Secours que l'on mande à Carthagene.

Morgan avoit attendu quatre jours après la rançon des prisonniers, lorsqu'ennuyé d'attendre il résolut de partir. Dès le matin il fit charger l'argent sur des mulets, enclouer le canon, &

rompre les culasses & les tenons, de maniere qu'on ne pût plus s'en servir. Après quoi il mit son armée en ordre, une partie devant, l'autre derriere, & au milieu les prisonniers au nombre de cinq à six cents personnes, tant hommes que femmes & enfants; & cela fait, il fallut partir.

Spectacle touchant.

A la vérité c'étoit un spectacle touchant, ils se regardoient tristement les uns les autres sans rien dire, on n'entendoit que des cris & des gémissements. Ceux-ci pleuroient un frere, ceux-là une femme qu'ils quittoient, tous généralement leur patrie qu'ils abandonnoient; car ils croyoient que Morgan les emmenoit à la Jamaïque, quoique ce ne fût pas son dessein, & qu'il n'eût envie que de leur en faire la peur afin d'avancer par là le paiement de leur rançon. Le soir Morgan fit camper son armée au milieu d'une grande Savane, sur le bord d'une petite riviere dont l'eau étoit très-bonne. Ce qui arriva fort à propos; car ces pauvres gens ayant marché au plus fort de la chaleur, étoient si pressés de la soif, qu'on vit des femmes qui avoient des petits enfants à la mamelle, demander les larmes aux yeux, un peu d'eau, dans laquelle

ils délayoient de la farine pour donner à leurs enfants ; car ces malheureuses meres ayant beaucoup souffert, n'avoient plus de lait pour les nourrir.

Le lendemain matin cette pitoyable marche recommença avec les pleurs & les gémissements, & sur le milieu du jour, que la chaleur étoit dans sa plus grande force, deux ou trois femmes tomberent pâmées. On les laissa sur le chemin, elles paroissoient mortes ; si elles ne l'étoient pas, elles le contrefaisoient bien. Il y en avoit de jeunes & d'aimables, à qui les Flibustiers faisoient assez de bien, mais par intérêt. Celles qui avoient leurs maris étoient secourues, ils les aidoient à porter leurs enfants & faisoient pour elles tout ce qui leur étoit possible.

Enfin Morgan arriva à *Cruz* : on déchargea aussi-tôt les mulets dans le magasin du roi ; & les Aventuriers avec les prisonniers camperent tout autour.

Les Espagnols avoient été un peu lents à apporter la rançon ; mais quand ils virent que c'étoit tout de bon qu'on emmenoit les prisonniers, ils se hâterent, & se trouverent à *Cruz* un jour après Morgan. Les deux peres dont nous avons parlé étoient aussi avec eux, ils

apportoient de quoi retirer leurs freres , & les autres religieux qu'on retenoit. La belle Eſpagnole que Morgan avoit aimée & perſécutée , fut dans la derniere conſternation lorſqu'elle vit revenir les Peres ſans apporter d'argent pour elle , quoiqu'elle les eût priés d'en demander à ſes parents , ſans quoi Morgan l'avoit aſſurée qu'il l'emmeneroit à la Jamaïque. Par là on peut ſe figurer quel fut ſon déſeſpoir.

Le lendemain de l'arrivée des Peres , il vint un eſclave avec une lettre pour cette Dame , qui étoit ſa maîtreſſe. Elle la lut , & la montra enſuite à Morgan , qui y vit bien diſtinctement , qu'on avoit mis entre les mains des peres trente mille piaſtres pour la rançon de la Dame Eſpagnole , dont ils avoient racheté leurs freres, au lieu d'elle. Morgan ne put ſe diſpenſer d'en faire juſtice , il laiſſa aller paiſiblement cette Dame avec ſes parents, qui étoient auſſi priſonniers, & retint tous les moines , qu'il réſolut d'emmener à *Chagre*. Ils prierent qu'on donnât à deux d'entr'eux la liberté d'aller chercher de l'argent , pendant que les autres demeureroient en ôtage , & cette grace leur fut accordée.

Tromperie de deux religieux.

Juſtice de Morgan.

Les canots & les deux chattes que

Morgan avoit commandées, arriverent ; on y embarqua le pillage avec le ris & le maïs qu'on avoit amassé autour de *Panama* & de *Cruz*. On fit embarquer aussi quelques prisonniers qui n'avoient pas payé leur rançon, & cent cinquante Esclaves. Ils partirent en cet état de *Cruz* le 5 mais 1670. Cette séparation fit répandre quantité de larmes, aux uns de douleur, aux autres de joie. Ceux qui étoient libres témoignoient leur allégresse, en remerciant Dieu de les avoir délivrés. Ceux qui ne l'étoient pas, s'affligeoient d'être réduits à passer leur vie avec des gens dont ils n'avoient rien de bon à attendre. Ils furent mis dans des canots avec autant d'Aventuriers qu'il en falloit pour les conduire ; & comme ces canots étoient trop chargés, une partie des Aventuriers alla par terre.

Triste séparation, & ses différents effets.

Deux jours après ils arriverent à *Barbacoas*, où les religieux vinrent payer la rançon de leurs freres & les délivrer : ce qui donna beaucoup de joie à Morgan, qui auroit été obligé de les laisser aller ; car c'étoit toujours autant de pris

Avant que de passer outre, Morgan fit entendre à ses gens, que c'étoit la

coutume de jurer qu'on ne retenoit aucune chose ; mais que comme on avoit vu souvent plusieurs personnes jurer à faux, il étoit d'avis pour obvier à la mauvaise foi, que chacun souffrît qu'on le fouillât. Plusieurs ne purent souffrir cette proposition; mais ils ne se trouverent pas les plus forts, & bon gré malgré il fallut y consentir.

Morgan fait fouiller ceux de la flotte. Danger qu'il court.

Morgan se fit fouiller le premier ; chacun, à son exemple, se dépouilloit, & étoit fouillé ; on déchargeoit les armes avec des tire-bourres, pour voir s'il n'y auroit point quelques pierres précieuses cachées dedans. Les lieutenants de chaque équipage étoient commis pour fouiller tout le monde ; on leur avoit fait prêter serment de s'en acquitter avec exactitude, sans favoriser personne, & de rapporter fidelement ce que l'on trouveroit sur qui que ce fût, sans pourtant nommer personne.

A la vérité Morgan fit là un coup de maître ; mais ce ne fut pas sans beaucoup risquer : car plusieurs murmuroient furieusement, & vouloient lui casser la tête avant qu'il arrivât à la Jamaïque. Cependant comme tous les esprits ne sont pas de même trempe, ceux qui étoient les plus sages arrête-

rent les plus emportés, leur faiſant connoître que malgré cela chacun avoit lieu d'eſpérer un bon partage. Enfin Morgan arriva victorieux à *chagre*. Ceux du château furent réjouis de le revoir; car ils s'ennuyoient dans ce lieu, où ils ne faiſoient pas grand'chere, ne mangeant qu'une fois le jour un peu de maïs, dont il falloit ſe contenter, ne trouvant rien à tirer dans les bois.

Eſtimation du pillage.

Le lendemain on eſtima le pillage, & on trouva qu'il montoit à quatre cents quarante-trois mille deux cents livres, comptant l'argent rompu à dix piaſtres la livre. Les pierreries furent vendues d'une maniere aſſez inégale; car les unes le furent trop, & les autres trop peu. Morgan & ceux de ſon parti, qui en acheterent un grand nombre, y firent fort bien leur compte, outre celles qu'ils avoient retenues, & qui ne leur coûtoient rien.

D'ailleurs, quelques Aventuriers avouerent qu'ils avoient apporté bien des choſes conſidérables que l'on n'avoit pas miſes à l'encan. Dès-lors chacun commença à murmurer hautement; mais on ſut les appaiſer, en leur faiſant eſpérer qu'ils ſeroient contents. Il n'y avoit perſonne qui ne s'attendît d'a-

voir au moins mille écus pour sa part ; & ils furent bien étonnés après le partage fait, lorsqu'ils virent que tout étoit d'un côté, & presque rien de l'autre, Morgan & ceux de sa cabale ayant détourné la meilleure part. Il n'en falloit pas tant pour porter ces gens là à d'étranges extrêmités. Il s'en trouva qui ne menacerent de rien moins que de se saisir de la personne de Morgan & de ses effets. D'autres parloient de lui faire sauter la cervelle. Les moins emportés vouloient lui faire rendre compte de ce qu'on lui avoit mis entre les mains.

Tandis qu'ils formoient ces résolutions, sans en exécuter aucune, Morgan qui avoit intérêt d'être instruit de tout, détachoit des espions pour savoir leur pensée, & pour les adoucir autant qu'il étoit possible. Mais quelque chose qu'on leur pût dire, ils en revenoient toujours à considérer le grand butin qu'on avoit fait, & le peu de profit qu'ils en tiroient. Morgan n'oublioit rien pour les éblouir : il ordonna de délivrer les vivres du fort à tous les vaisseaux, & envoya les prisonniers de l'île *Sainte Catherine* à *Porto Bello*, avec ordre de demander la rançon du fort de *Chagre*, que l'on refusa de payer,

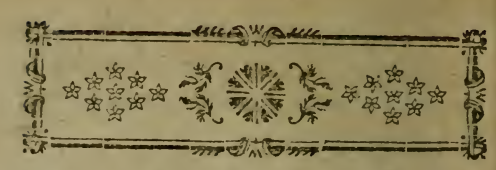
de

de maniere qu'après en avoir enlevé le canon & les autres munitions de guerre, il le fit démolir.

Malgré tout cela, Margan ne s'apperçut que trop que le nombre & l'animosité des mécontens augmentoient sur sa flotte ; il craignit enfin que leur ressentiment n'allât jusqu'à lui jouer un mauvais tour. Il sortit de la riviere de *Chagre*, sans faire aucun signal, accompagné seulement de quatre vaisseaux qui le suivirent, dont les capitaines ses confidens avoient participé au vol insigne fait à leurs camarades.

Fuite de Morgan : vol qu'il fait aux Aventuriers.

Quelques Aventuriers François voulurent le poursuivre, & l'attaquer; mais ils s'en aviserent trop tard. Margan fit route en diligence pour la Jamaïque, où il s'est enfin retiré, & où il a épousé la fille d'un des principaux officiers de l'isle, sans avoir eu envie depuis de retourner en course. Il est certain qu'il y auroit été très-mal venu, après avoir trompé si indignement les Aventuriers. A l'heure que je parle il est élevé aux plus éminentes dignités de la Jamaïque : ce qui fait voir qu'un homme, quel qu'il soit, est toujours estimé & bien reçu par-tout, quand il a de l'argent.



HISTOIRE

DES

AVENTURIERS

FLIBUSTIERS

Qui se sont signalés dans les Indes.

QUATRIEME PARTIE,

Contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années.

CHAPITRE PREMIER.

Particularités historiques sur la perfidie de Morgan.

LE temps devoit avoir effacé de la mémoire des Aventuriers la perfidie de Morgan; cependant ils ressentoient aussi vivement le déplaisir qu'ils en avoient reçu, que s'ils

venoient de le recevoir. Un jour entr'autres que l'eau de vie jouoit ſon jeu dans chaque tête, ils s'emporterent furieuſement contre lui. Les uns tranſportés de colere, tiroient leur ſabre, avançant le bras pour frapper le traître Morgan comme s'il eût été préſent. D'autres outrés de douleur montroient leurs bleſſures, dont le perfide emportoit la récompenſe. Tous généralement regrettoient leurs camarades, qui avoient expoſé & même perdu leur vie pour les enrichir; ou pour mieux dire, ils regrettoient les richeſſes dont Morgan les avoit privés.

Pour moi j'examinois avec mes camarades la ſcélérateſſe de cet homme, & les circonſtances odieuſes dont elle ſe trouvoit accompagnée. Je leur faiſois remarquer, qu'il avoit été beaucoup plus inquiet après avoir exécuté l'entrepriſe, qu'avant ſon exécution; qu'il avoit toujours quelques conférences particulieres avec trois ou quatre Aventuriers que nous appellions ſes confidens; qu'il ne pouvoit même s'empêcher de leur parler à l'oreille, lorſqu'on étoit obligé de s'aſſembler; qu'enfin, lui qui en toutes rencontres avoit été fort ouvert avec nous, étoit devenu fort ré-

servé principalement lorsqu'on parloit de partager le butin.

Toutes ces choses bien pesées, leur disois-je, nous devoient faire entrer en de grands soupçons, & toutefois nous étions si persuadés qu'il étoit honnête homme, que nous ne pensions à rien moins qu'à ce qui est arrivé. Je me souviens d'une chose que je lui ai entendu dire, & d'une autre que je lui ai vu faire, qui devoient bien m'ouvrir les yeux.

Voici ce qu'il lui échappa de dire en ma présence. Un jour qu'il étoit auprès d'un de ses confidens, que je pansois d'une playe qui s'étoit rouverte : *Courage*, lui dit-il en Anglois, croyant que je ne l'entendois pas, *courage, guérissez-vous promptement, vous m'avez aidé à vaincre, il faut que vous m'aidiez encore à profiter de la victoire.* N'étoit-ce pas dire en bon François, comme l'événement ne l'a que trop confirmé : Vous m'avez aidé à faire un grand butin, il faut que vous m'aidiez aussi à l'emporter.

Voici maintenant ce que je lui ai vu faire. Une autre fois que j'étois allé chercher quelque herbe dont j'avois besoin pour un remede, j'apperçus Mor-

gan ſeul dans un canot ; il étoit baiſſé, & mettoit dans un coin quelque choſe que je ne pus diſcerner, à cauſe de l'éloignement. Ce qui me fit juger que c'étoit quelque choſe de conſéquence, c'eſt qu'il tournoit ſouvent la tête, pour voir s'il n'étoit point obſervé. Il m'apperçut, & vint auſſi-tôt à moi aſſez interdit, à ce qu'il me ſembloit. Quelque temps après il me demanda, (mais avec une indifférence fort étudiée) ce que je faiſois en cet endroit, & s'il y avoit long-temps que j'y étois. Lorſqu'il m'interrogeoit ainſi, j'apperçus l'herbe que je cherchois, & ma réponſe fut de la cueillir à ſes yeux, & de lui en dire les propriétés. Il me tint pluſieurs diſcours ſans ſuite, & me fit auſſi mal-à-propos pluſieurs offres de ſervice. Je m'étonnois que lui, qui étoit le plus fier de tous les hommes, & qui ne faiſoit comparaiſon avec perſonne, prît le chemin que je tenois, quoique ce ne fût pas le ſien. Par honnêteté je ne voulus pas le ſouffrir : il s'apperçut de ſa bévue, & me quitta.

Examinant depuis toutes les particularités de cette aventure: *Voilà*, continuai-je, *ce qui m'eſt venu en penſée, fondé ſur ce que l'on apportoit à Morgan toutes*

les pierres précieuses que l'on avoit trouvées dans le pillage , j'ai toujours cru qu'il avoit retenu les plus belles. En effet , on se ressouvenoit fort bien de lui en avoir mis entre les mains de considérables , & qui cependant ne parurent point à la distribution du butin. Il est à présumer que lui qui avoit dessein , comme on a vu, de nous faire tous fouiller , & de permettre qu'on le fouillât , n'avoit garde de porter sur lui les pierreries qu'il nous déroboit , encore moins de les mettre dans ses coffres qu'on pouvoit fouiller aussi-bien que lui. Cela me fait croire qu'il avoit pris le parti de les cacher dans un trou au coin du canot dont j'ai parlé , & qu'effectivément il y en cachoit lorsque je le surpris. Il falloit sans doute que cette cachette fût pratiquée avec beaucoup d'adresse, puisqu'ayant visité le canot partout, je ne pus découvrir la moindre apparence de ce que je soupçonnois. Ce qui me confirma encore dans mes soupçons , c'est que Morgan étant en voyage, avoit grand soin de ce canot , & ne le perdoit jamais de vue.

C'est ainsi que chacun disoit sa pensée sur l'infâme conduite de ce traître , & il nous auroit été bien plus avanta-

geux de le faire dans le temps qu'on pouvoit y remédier : mais perſonne n'oſoit alors s'expliquer ſur ce ſujet, craignant d'être décelé; car Morgan, depuis ſa victoire, devenoit tous les jours plus ſevere, & ſe rendoit redoutable par ſes hauteurs.

Ce qui redoubloit notre déſeſpoir, c'eſt que pendant que nous faiſions toutes ces réflexions, auſſi affligeantes qu'inutiles ; pendant que nous étions dans un méchant vaiſſeau, avec quelques pauvres eſclaves auſſi vieilles que laides, (car Morgan nous avoit ainſi partagés) le même Morgan étoit en repos à la Jamaïque, riche, heureux, & le plus content du monde entre les bras d'une belle & jeune épouſe.

CHAPITRE II.

Hiſtoire d'un Aventurier Eſpagnol.

LE mauvais état de notre vaiſſeau, & l'incertitude du lieu où nous irions le racommoder, nous donnoit beaucoup de peine, lorſqu'une de nos eſclaves, qui connoiſſoit le pays, nous dit qu'aux environs il y avoit un vieux Aventurier

Espagnol , qui recevoit très-bien les Aventuriers François & Anglois , & commerçoit avec eux des marchandises qu'ils apportoient ; qu'à la vérité il y avoit long-temps qu'elle étoit sortie du pays , & que l'Aventurier dont elle parloit étant fort âgé quand elle partit , elle ne savoit pas s'il seroit encore en vie ; mais que si nous voulions lui permettre d'aller s'en informer, elle reviendroit nous en rendre compte. La proposition de l'esclave fut bien reçue , & nous navigâmes du côté qu'elle nous marqua. Comme nous connoissions sa fidélité , nous la mîmes à terre , à l'endroit où elle voulut.

Elle revint un jour après son départ , & nous apprit que l'Aventurier Espagnol n'étoit point mort , qu'elle l'avoit vu de notre part ; qu'enfin il ne demandoit pas mieux que de nous accommoder de ce qui nous seroit néceſſaire. Nous descendîmes à terre, & nous marchâmes en bon ordre vers l'habitation de l'Aventurier , l'esclave nous servant de guide. A peine avions-nous fait six heures de chemin , que nous apperçumes une forteresse , défendue par des fossés d'une grande profondeur , & par des murailles toutes couvertes de mouf-

se, & extrêmement épaisses. Nous en fîmes le tour, & nous vîmes aux quatre coins quatre bastions assez bien faits, munis chacun d'une bonne batterie de canon. Nous déployâmes nos étendarts, nous battîmes la Diane, & il ne parut personne; mais un quart-d'heure après nous apperçumes un homme au travers des embrasures d'un de ces bastions, qui mettoit le feu au canon. Nous nous couchâmes tous à terre, surpris de la réception. Le canon tiré, & sans effet, à cause de notre précaution, nous nous relevâmes, & nous nous mîmes hors de sa portée. Nous croyions que l'esclave nous avoit trahis, & nous allions la mettre en pieces, lorsqu'elle courut vers la forteresse. Aussi-tôt elle appella la sentinelle, qui parut. Pourquoi, lui cria-t-elle, *votre maître manque-t-il de parole? Ne m'a-t-il pas promis de recevoir les Aventuriers?* Il est vrai, répondit la sentinelle, mais il a changé d'avis.

Ces paroles nous firent connoître l'innocence de l'esclave & la perfidie de l'Espagnol. Nous cherchions le moyen de nous en venger, lorsque nous vîmes quatre hommes. Ils nous crierent d'assez loin, qu'ils venoient de

la part de leur maître, & que si nous voulions les écouter, on pourroit accommoder les choses. Ils approcherent, & nous dirent que leur maître avoit coutume de bien recevoir les Aventuriers, lorsqu'ils députoient quelques-uns vers lui; mais que nous voyant un si grand nombre, il avoit crû que nous venions l'attaquer, & qu'il s'étoit mis en défense: Que si nous voulions envoyer de notre part autant de personnes qu'il en envoyoit de la sienne, ils demeureroient en ôtage pour sûreté.

Nous trouvâmes la proposition raisonnable, on envoya quatre hommes d'entre nous, & je fus du nombre parce que je parlois bien Espagnol. Lorsque nous fûmes arrivés, on nous introduisit auprès de l'Aventurier. Il étoit assis ayant deux vieillards à ses côtés. Nous le saluâmes, il baissa la tête sans pouvoir se lever de son siege, à cause de sa vieillesse. Cet homme me parut vénérable, & par son âge, & par sa bonne mine. Tout vieux qu'il étoit, il avoit encore les yeux bien ouverts, fort nets & fort riants. Les années ne le défiguroient point tant, qu'on ne remarquât en lui de certains traits qui plaisoient; ses rides même sembloient n'a-

voir fait que graver plus profondement, je ne sais quoi de majestueux qui régnoit sur toute sa physionomie.

Je lui fis un compliment, auquel il voulut répondre. Je dis qu'il voulut, car je ne lui vis que remuer les lévres & une grande barbe blanche sans articuler les paroles, tant il avoit la voix foible. Il se tourna vers l'un des hommes qui l'accompagnoient, & lui fit signe de nous parler. Cet homme nous assura que son maître étoit bien aise de nous voir, & qu'il avoit ordre de nous donner satisfaction. C'est pourquoi, ajouta-t-il, si vous desirez passer au magasin, vous choisirez ce qui vous accommodera, & l'on prendra en échange ce que vous donnerez. Il parloit ainsi, sachant qu'il y a beaucoup de chose que les Aventuriers n'estiment pas, qui cependant ne laissent pas d'être considérables, & sur lesquelles il y a du profit à faire.

Nous fîmes nos remerciments au Vieillard, & nous allâmes au magasin, qui étoit vaste & bien garni. Nous reconnûmes à beaucoup de choses, que les Aventuriers venoient souvent commercer avec l'hôte de cette maison. Comme nous parcourions tout des

yeux, nous apperçumes quelques tonneaux d'eau de vie, dont nous nous accommodâmes, & notre conducteur vint à notre vaisseau prendre les marchandises que nous étions convenus de lui donner en échange.

Histoire d'un Portugais, ami des Aventuriers.

Chemin faisant, je lui demandai quelques particularités de son maître, & je fus surpris d'apprendre qu'il n'étoit ni Espagnol ni Aventurier. On l'a crû l'un & l'autre, nous dit cet homme, parce qu'il a été élevé chez les Espagnols & qu'il a passé sa vie avec les aventuriers. Il est Portugais de nation; un vaisseau l'enleva fort jeune comme il étoit dans un canot, le maître du vaisseau, qui étoit Espagnol, le mena dans une de ses maisons, où il faisoit cultiver par des esclaves quelques jardins plantés d'arbres de Cacao. Il le mit parmi ces esclaves, & le dressa si bien à travailler avec eux, qu'il gouvernoit en son absence.

Cet Espagnol ne manquoit pas tous les ans de venir charger un vaisseau de cacao. Un jour qu'il étoit venu dans ce dessein, & que celui dont je parle étoit dans le vaisseau pour prendre garde aux esclaves qui le chargeoient, un coup de vent jetta ce na-

vire en pleine mer, & l'emporta bien loin. Mon maître, qui avoit fait plusieurs voyages sur mer, étoit devenu assez bon pilote, & voulut ramener son vaisseau; mais les esclaves s'y opposerent fortement, disant qu'ils vouloient profiter de l'occasion, & se tirer d'esclavage. J'étois du nombre des esclaves dont je parle, & des plus animés contre celui qui vouloit perpétuer notre servitude. Il fut donc contraint de céder au nombre, & de s'abandonner à la fortune; car il avoit beau demander où l'on vouloit aller, on ne se déterminoit à rien, ne trouvant point de lieu où l'on crût être en sûreté. Là-dessus il nous arriva ce qui ne manque gueres d'arriver sur mer.

Un vaisseau que nous n'apperçûmes qu'au moment qu'il fut assez près de nous, nous donna la chasse. Notre maître employa toute son adresse pour lui échapper, & une tempête qui survint encore à propos, nous écarta bien loin du vaisseau ennemi. La tempête cessée, nous commencions à respirer, lorsque nous revîmes ce même vaisseau, qui nous joignit promptement, & ceux qui le montoient passerent dans notre bord, où l'on ne fit aucune resistance.

Peu de jours après, leur chef qui étoit un corsaire, nous mena au lieu que vous venez de quitter & qui lui appartenoit : il nous y a toujours fort bien traités, sur tout notre maître, pour lequel il a eu tant d'affection, qu'en mourant il lui a laissé tout son bien. Comme ce corsaire avoit aimé toute sa vie les Aventuriers, il vivoit & commerçoit avec eux ; après sa mort notre maître a fait de même, & nous nous en sommes bien trouvés.

Lorsqu'il eut cessé de parler, je lui demandai pourquoi ils avoient là une forteresse : c'est, dit-il, à cause des Espagnols qui y ont déja fait plusieurs descentes ; mais ils l'ont toujours attaquée inutilement, & même avec perte, surtout la derniere fois, & je ne pense pas qu'ils ayent envie d'y revenir davantage.

Durant ces discours nous arrivâmes insensiblement au bord de la mer. Nos camarades furent ravis de nous voir, & plus que tout, l'eau-de-vie que nous leur apportions. Ceux qui étoient venus avec nous choisirent ce qui leur étoit propre en échange, & ceux qui étoient restés en ôtage s'en retournerent, après les avoir tous regalés le mieux qu'il nous fut possible.

Au second voyage que j'ai fait en Amérique, j'ai eu occasion de retourner dans ce même lieu ; mais je trouvai la forteresse ruinée. J'eus la curiosité de savoir des nouvelles du bon vieillard à qui elle appartenoit. On me dit qu'à la mort il avoit laissé deux fils, qui se voyant puissamment riches, avoient équipé des vaisseaux pour aller contre les Indiens appellés *Indios Bravos*, & conquérir leur pays ; mais qu'ils n'étoient point revenus, & que selon toutes les apparences ils s'étoient établis ailleurs.

CHAPITRE III.

Route des Aventuriers vers la côte de Costa Ricca, jusqu'au Cap Gracia à Dios.

LOrsque Morgan sortit de la riviere de *Chagre*, le vaisseau où j'étois ne put le suivre faute de vivres, & parce qu'il faisoit eau de tous côtés ; ce qui nous détermina à passer dans une grande baye à trente lieues de Chagre, nommée *Bocca del Tauro*, où nous espérions trouver de quoi reparer notre vaisseau. Deux jours après notre départ

nous arrivâmes à la pointe de Saint Antoine, qui fait l'entrée de cette baye, & qui forme comme une peninsule habitée par les Indiens, que les Espagnols nomment Indios Bravos, parce qu'ils ne les ont jamais pû reduire. L'opinion commune, & qui est reçue en ce pays-là, c'est qu'il y a eu autrefois parmi eux des Indiens extrêmement adroits, robustes & courageux, & dont la maniere d'attaquer & de se défendre étoit fort singuliere.

Indiens appellés Indios Bravos.

Je me souviens que Morgan avoit plusieurs fois juré de leur faire perdre la qualité d'Indios Bravos, & d'aller chez eux avec tant de monde, qu'il pût battre tout le pays, & les relancer comme des bêtes sauvages jusques dans leurs tannieres. Aujourd'hui qu'il est à son aise, je m'imagine qu'il ne songe plus gueres à ce dessein, & qu'il le regarde comme l'entreprise d'un Aventurier qui peut tout hazarder, parce qu'il n'a rien à perdre.

Autrefois les Aventuriers traitoient avec ces Indiens, qui les accommodoient de ce dont ils avoient besoin. En échange ces mêmes Aventuriers leur donnoient des haches, des serpes, des couteaux & d'autres instrumens de fer.

Ce commerce a duré long-temps, & les Indiens n'ont pas été les premiers à le rompre. Voici de quelle maniere la choſe eſt arrivée.

Commerce des Indiens & des Aventuriers pourquoi rompu.

Quelques Aventuriers s'étant rencontrés à *la Baye de Boca del Tauro*, dont je viens de parler, engagerent les Indiens d'y amener leurs femmes. Ils ſe régalerent enſemble ; mais dans le vin ils en tuerent quelques-uns, & enleverent les femmes. Depuis ce temps-là les Indiens n'ont voulu, ni commerce, ni reconciliation avec eux.

Cette baye a vingt-cinq ou trente lieues de circuit, & beaucoup de petites iſles, l'une deſquelles peut être habitée, à cauſe de l'eau qui y eſt très-bonne. Dans ce lieu on trouve pluſieurs ſortes d'Indiens qui ſe font la guerre, & ont même divers langages. Les Eſpagnols n'ont jamais pû les aſſujettir, à cauſe de leur courage & de la fertilité de leur pays, dont la terre eſt ſi excellente, qu'elle leur fournit de quoi vivre, ſans qu'ils ſoient obligés de la cultiver.

De là nous allâmes à *la pointe à Diego*, ainſi nommé à cauſe d'un Aventurier Eſpagnol de même nom qui alloit là. Elle eſt arroſée d'une petite riviere d'eau douce, dans laquelle nos gens croyoient

pêcher beaucoup de tortues ; mais ils furent trompés, & il fallut se contenter d'œufs de crocodiles que nous trouvâmes dans le sable. Ils étoient d'aussi bon goût que les œufs d'oyes.

Nous allâmes ensuite à l'Orient de la baye, où nous rencontrâmes des navires d'Aventuriers François, qui se raccommodoient, & qui avoient assez de peine à vivre ; ce qui nous obligea à n'y faire pas un long séjour, & à nous retirer du côté du Ponant, où nous nous trouvâmes mieux. Nous prenions tous les jours autant de tortues qu'il nous en falloit pour vivre, & même assez pour en saler.

Au bout de quelques jours l'eau nous manqua, & nous allâmes en prendre dans une riviere qui n'étoit qu'à deux lieues de nous. Comme nous savions bien qu'il y avoit là des Indiens, on mit du monde à terre pour voir s'il n'y avoit point de danger ; mais on ne découvrit rien, & nos gens prirent de l'eau.

Peu de temps après, quelques Indiens fondirent sur eux sans leur faire de mal ; au-contraire, les nôtres en tuerent deux, dont l'un portoit une barbe d'écaille de tortue, & l'autre paroissoit quelque

homme de considération ; parce qu'il avoit une écharpe qui couvroit sa nudité, & une barbe d'or qui le distinguoit. Cette barbe étoit une plaque d'or battu qui avoit trois doigts de large, & autant de long ; elle pesoit une once & demie.

Cela suffit pour persuader qu'on trouve de l'or dans le pays de ces Indiens, qui s'étend assez loin, & qu'on pourroit facilement habiter malgré les Espagnols, qui n'y ont pas plus de droit que toute autre nation. Le terroir en est humide, parce qu'il y pleut trois mois de l'année : cependant il ne laisse pas d'être merveilleusement bon, car la terre en est noire & produit de puissans arbres.

Peu de jours après nous essayâmes de faire route vers la Jamaïque ; mais le temps n'étoit pas meilleur que lorsque nous sortimes de la riviere de Chagre. Nous ne laissâmes pas de poursuivre notre chemin, & nous fûmes chassés d'un bâtiment que nous croyions ennemi, parce qu'il ne nous montroit point de pavillon, & que la fabrique en étoit Espagnole. Nous fimes du mieux que nous pûmes pour lui échapper ; mais en vain, & nous nous préparions à nous battre, lorsqu'en nous approchant il arbora son pavillon qui nous tira de peine. C'étoit

un des bâtimens qui s'étoient trouvés avec nous à *Chagre* & à *Panama*. Il nous dit que les brises (c'est un vent de Nordest qui y dure six mois de l'année) l'avoient empêché de doubler pour faire sa route, & de gagner *Carthagene*.

Route de Carthagene impraticable.

Voyant que ce vaisseau qui étoit meilleur que le nôtre, n'avoit pû avancer, nous resolûmes de relâcher vers la Jamaïque par le *Cap de Gracia à Dios*, & pour ce sujet nous revînmes dans *Boca del Tauro*, où nous demeurâmes quelque temps, afin de nous munir de ce qui nous étoit le plus nécessaire.

Nous passâmes à *Boca del Drago*, où nous espérions faire mieux, parce qu'il y a beaucoup de Lamentin. Ce lieu appellé *Boca del Drago*, a communication avec *Boca del Savoro*, & n'est clos que par une quantité de petites isles, dont il y en a qui sont habitées, & éloignées de la grande terre de deux petites lieues tout au plus.

On connoît qu'elles sont habitées, parce qu'on y voit des Indiens, & que quand on les côtoye, on sent l'odeur des fruits qui sont sur les arbres. Jamais chrétien n'a pu avoir communication avec ces Indiens, les Aventuriers n'oseroient prendre d'eau chez eux, ni ap-

approcher de leurs terres de trop près avec leurs canots. Un jour un Aventurier envoya ſon canot pour pêcher : Comme il alloit le long du rivage, ceux qui étoient dedans furent ſurpris, de voir les Indiens ſe laiſſer tomber du haut des arbres dans l'eau ; d'où ſortant tout-à-coup, ils chargerent un des leurs & l'emporterent, ſans qu'on en ait jamais eu de nouvelles.

Indiens qui tombent des arbres & emportent les hommes.

Le fameux Aventurier Louis Scot, ſe trouvant dans cette baye, fit deſcente ſur cette petite iſle, pour en découvrir les habitations : mais quoiqu'il eût plus de cinq cents hommes avec lui, il fut obligé de ſe retirer, car à meſure qu'il avançoit dans le pays, on lui tuoit ſon monde, ſans qu'il pût découvrir perſonne. Ces Indiens ſont encore extrêmement agiles à courir dans les bois.

Un jour que j'étois dans cette baye à la pêche de la tortue, avec mes camarades, nous vîmes de loin deux de ces Indiens dans un canot qui pêchoient avec des filets. Nos gens tâcherent de les ſurprendre, & pour cela ne faiſoient point de bruit de leurs rames ; ils tiroient le canot le long de la terre avec une main, en empoignant de l'autre les branches des arbres. Ces Indiens, qui

font toujours bon guet, les apperçurent, & prirent auſſi-tôt leurs filets & leur canot, qu'ils porterent à plus de vingt-cinq pas dans le bois. Nos gens qui n'étoient qu'à dix-huit pas d'eux, ſauterent auſſi-tôt à terre avec leurs armes, croyant les joindre: mais ils ne purent en venir à bout; car lorſque ceux-ci ſe virent preſſés, ils abandonnerent leur canot, leurs filets & leurs armes, & firent des hurlements horribles en ſe ſauvant. Les Aventuriers au nombre de onze, tous forts & vigoureux, eurent beaucoup de peine à remettre à l'eau ce même canot que deux Indiens avoient porté ſi loin; ce qui fait juger qu'ils ont une extrême force.

Leur agilité & leur force.

Nous demeurâmes là quelque temps pour voir s'il n'y auroit pas moyen de négocier avec eux; mais nous entendîmes redoubler leurs hurlemens, & faire un bruit effroyable, que nous n'osâmes pas nous arrêter davantage. Nous retournâmes au plus vîte, emmenant avec nous le canot que nous leur avions pris, & où nous trouvâmes leurs filets, de la même façon que les nôtres, excepté qu'ils avoient environ deux pieds de hauteur, & quatre ou cinq braſſes de longueur, des cailloux au lieu de plomb,

Deſcription d'un filet, & d'un canot pris ſur les Indiens.

& du bois léger au lieu de liége. On y voyoit aussi quatre bâtons de palmiste de la grosseur du pouce, & longs de six pieds ou environ. Un des bouts étoit pointu & fort dur, l'autre l'étoit aussi, & avoit à chaque côté trois crocs en forme de fléche. La pointe de ces bâtons étoit tellement endurcie au feu, qu'ils auroient percé une planche comme le meilleur instrument de fer. Leur canot étoit de bois de cedre sauvage, sans forme, & mal vuidé, plus épais d'un côté que de l'autre. Ce qui nous fit présumer que ces Indiens n'ont aucuns outils de fer propres à travailler. Ils sont en petit nombre, & la plus grande des isles qu'ils habitent n'a pas plus de trois ou quatre lieues de circuit.

Guerre entre les Indiens.

Un Indien que nous avions avec nous, & qui avoit pratiqué le pays, nous dit que ces nations n'ont aucune habitude avec ceux de la terre ferme, qu'ils ne s'entendent même point, & qu'ils se font sans cesse la guerre. La raison qu'il nous en donna, est que les Espagnols voulant réduire ces Indiens, en tourmenterent une partie d'une maniere cruelle. L'autre partie s'étant sauvée, s'étoit accoutumée à vivre de la pêche, & des fruits qui croissent naturellement

dans ce pays. Ils y ſont errans & vagabonds, & n'oſent avoir de lieu fixe, ni de commerce avec d'autres Indiens ; parce qu'ils ſont ſoumis aux Eſpagnols, & qu'ils les aident à détruire ceux qui ne le ſont pas. Par cette raiſon ils ſe font encore aujourd'hui la guerre, & s'épargnent auſſi peu les uns les autres, que s'ils n'étoient pas de la même nation.

CHAPITRE IV.

Suite de la route des Aventuriers juſqu'au cap Gracia à Dios. Singularités que l'Auteur a remarquées dans ce voyage.

LE péril que nous courions de tomber entre les mains de ces Indiens ſauvages, ne nous empêcha pas de demeurer quelque temps à *Boca del Drago*, & d'y chercher de l'eau, ſans toutefois oſer nous hazarder dans le pays, ni approcher des fruits dont nous reſſentions l'odeur, quoique nous fuſſions preſſés de la faim.

Enfin voyant que nous ne pouvions y ſubſiſter, parce que la pêche n'eſt pas toujours bonne en ce lieu-là, nous ſortîmes

times de *Boca del Drago* , & fimes route le long de la côte, jufqu'à *El Porteté* , qui eft une petite Baye où on eft à l'abri de tous vents , excepté de celui d'Oueft. *El Porteté* veut dire petit port. Celui-ci fert aux Efpagnols quand ils arrivent avec des vaiffeaux chargés de marchandifes à la riviere de *Suere* , où ils ont des habitations , & où ils plantent du cacao qui eft le meilleur des Indes ; de là ces marchandifes font portées par terre à la Ville de *Cartage*. A l'embouchure de cette riviere, les Efpagnols entretiennent une Garnifon de vingt-cinq ou trente hommes , avec un fergent. Ils ont auffi une Vigie qui découvre en mer.

Dès que nous fûmes arrivés dans ce Port , nous marchâmes pour piller les Efpagnols à la riviere du *Suere*, nommée par les Aventuriers *la Pointe Blanche* , & nous primes des précautions qui nous furent inutiles ; car nous trouvâmes les habitations ravagées : ce qui nous fit juger que quelques-uns de nôtres nous avoient prévenus. Tout ce que nous pûmes faire alors , ce fut de prendre quantité de *Bannanes* , dont nous chargeâmes notre vaiffeau à moitié , & qui nous fervirent de nourriture le long

de la côte. Nous les faisions cuire dans de l'eau, & nous les mangions avec de la Tortuë que nous avions salée dans *Boca del Drago.*

Peu de jours après nous sortîmes de *Suere*, & nous passâmes devant l'embouchure de la riviere de *Saint Jean*, nommée *Desaguadera*, où nous prîmes quelques Requiems, que nous mangeâmes avec nos Bananes. Nous cherchions toujours un lieu pour raccommoder notre Vaisseau, qui tiroit l'eau & couloit bas, faute d'avoir les matieres propres à le tenir sain, étanché, & franc d'eau. Nos Esclaves étoient extrêmement fatigués de le pomper, & n'osoient quitter la pompe un quart d'heure, autrement l'eau nous auroit gagnés ; ce qui nous obligeoit de nous ranger le plus près de la terre qu'il étoit possible, pour découvrir quelque lieu qui fût propre à le raccommoder.

Nous entrâmes ensuite dans la grande Baye de *Bluksvelt*, ainsi nommée à cause d'un vieux Aventurier anglois qui s'y retiroit ordinairement. Son embouchure est fort étroite au-dehors, & a beaucoup d'étendue au-dedans, quoiqu'elle ne puisse contenir que de petits Vaisseaux, parce qu'elle n'a que 14 à

15 pieds d'eau. Le pays des environs eſt marécageux, à cauſe d'un aſſez grand nombre de rivieres qui s'y répandent. On trouve là encore une petite iſle qui nourrit des Huitres auſſi bonnes que celles d'Angleterre ; mais elles ſont plus petites.

Nous allâmes mouiller vis-à-vis de cette petite iſle, en terre ferme, contre une pointe qui fait une Peninſule, où nous cherchâmes le moyen de donner carene à notre bâtiment ; mais nous ne trouvâmes aucun lieu plus commode que celui où nous étions. Il n'y avoit point d'eau douce, ce qui nous réduiſit à creuſer des puits qui nous en donnerent de très-bonne. Nous cherchâmes des vivres. Pour cet effet une partie de nos gens alla à la pêche, & l'autre à la chaſſe, pendant que le reſte déchargeoit le Vaiſſeau, pour lui donner caréne. Enfin chacun avoit ſon occupation.

Le ſoir nos pêcheurs revinrent ſans avoir rien pris, ni vu même aucune apparence de Lamentin. Nos chaſſeurs apporterent quelques faiſans, & une biche. On fit cuire la moitié de la biche, avec les faiſans dont nous ſoupâmes d'un grand appétit, n'ayant point mangé de viande depuis que nous étions

sortis de *Panama*. Il y avoit un homme parmi nous, qui nous recommanda de nous donner de garde des Indiens : mais comme ceux du Canot, & ceux qui avoient été à la chasse, n'en avoient point apperçu, nous crûmes qu'il n'y en avoit point ; cependant nous ne laissâmes pas de faire bonne garde pendant la nuit. Le lendemain matin chacun de nous reprit sa fonction, les uns la chasse, les autres la pêche ; & pour cela tous se firent mettre à terre de l'autre côté de la Baye, où à cause des bois ils croyoient trouver de quoi tirer.

Le soir les Chasseurs apporterent des Singes qu'ils avoient tués, n'ayant trouvé rien autre chose, & les Pêcheurs apporterent quelques poissons nommés *Savales*. On apprêta le poisson, & on le mangea pendant que les Singes cuisoient. On en fit rôtir une partie & bouillir l'autre, & tout nous sembla fort bon. La chair de ces animaux ressemble à celle de Lievre ; mais elle est un peu douçâtre, & il faut y mettre beaucoup de sel en la faisant cuire. La graisse en est jaune comme celle de chapon, & a bon goût. Nous ne vécûmes que de ces animaux pendant tout le temps que nous fûmes-là ; parce que,

comme je l'ai déja dit, nous ne pouvions trouver autre chose, & les chasseurs en apportoient chaque jour autant que nous en pouvions manger.

Je fus curieux d'aller à cette chasse, & je ne fus pas moins surpris de l'instinct qu'ont ces bêtes, de connoître plus particulierement que les autres animaux ceux qui leur font la guerre, & de chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir & de se défendre. Lorsque nous les approchions, ils se joignoient tous ensemble, se mettoient à crier, à faire un bruit épouvantable, & à nous jetter des branches séches qu'ils rompoient des arbres. Il y en avoit même qui faisoient leur saleté dans leurs pattes, & qui nous la jettoient à la tête.

Particularités des Singes.

Comment ils se défendent.

J'ai remarqué aussi qu'ils ne s'abandonnent jamais, & qu'ils sautent d'arbre en arbre si subtilement, que cela éblouit la vue. J'ai vu encore qu'ils se jettoient à corps perdu de branche en branche, sans jamais tomber à terre; car avant qu'ils puissent être à bas, ils s'accrochent ou avec les pattes, ou avec la queue; ce qui fait que quand on les tire à coups de fusil, à moins qu'on ne les tue tout-à-fait, on ne peut les avoir;

Leur adresse à sauter & à se guérir quand ils sont blessés.

car lorſqu'ils ſont bleſſés, même mortellement, ils demeurent toujours accrochés aux arbres, ils y meurent, & ils n'en tombent que par pieces.

J'en ai vû de morts depuis plus de quatre jours, qui pendoient encore aux arbres; on en tiroit quinze ou ſeize pour en avoir trois ou quatre. Mais ce qui me paroit de plus ſingulier, c'eſt qu'au moment que l'un d'eux eſt bleſſé, on voit les autres s'aſſembler autour de lui, mettre leurs doigts dans la playe, & faire la même choſe que s'ils vouloient la ſonder. Alors s'ils voyent couler beaucoup de ſang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres apportent quelques feuilles qu'ils mâchent, & qu'ils pouſſent enſuite adroitement dans l'ouverture de la playe. Je puis dire avoir vû cette opération pluſieurs fois, & l'avoir toujours vue avec admiration.

Comme les meres portent & nourriſſent leurs petits.

Les femelles n'ont jamais qu'un petit, qu'elles portent de la même maniere que les Negreſſes portent leurs enfans; ce petit étant ſur le dos de ſa mere, lui embraſſe le col pardeſſus les épaules avec les deux pattes de devant, & des deux de derriere il la tient par le milieu du corps. Quand la mere veut lui donner à teter, elle le prend dans

ses pattes, & lui présente la mamelle comme les femmes.

Je ne dis point ici de quelle maniere sont faits les Singes, parce qu'ils sont fort communs en Europe. On sçait qu'il y en a avec des queues, d'autres qui n'en ont point : ceux dont nous venons de parler ont des queues ; les autres qui n'en ont point, sont plus communs en Afrique qu'en Amerique. On n'a point d'autre moyen pour avoir des petits, que de tuer la mere : comme ils ne l'abandonnent jamais, ils tombent avec elle lorsqu'elle meurt, & alors on les peut prendre. S'ils se trouvent embarrassés en quelques lieux, ils s'entr'aident pour passer d'un arbre ou d'un ruisseau à un autre, ou en quelque autre rencontre que ce puisse être.

Moyen de les prendre.

J'ai même entendu dire à des gens dignes de foi, que quand les Singes veulent passer une riviere, ils s'assemblent un certain nombre, se prennent tous par la tête & par la queue, & forment ainsi une espece de chaîne. Par ce moyen ils se donnent le mouvement & le branle nécessaires, ils s'élancent & se jettent en avant ; le premier secondé de la force des autres, atteint où il veut, & s'attache fortement au tronc

d'un arbre, aide, attire & ſoutient tout le reſte, juſqu'à ce qu'ils ſoient tous au lieu où eſt arrivé le premier.

A la vérité je n'ai jamais vu ceci, & j'ai de la peine à le croire; cependant j'ai obſervé qu'on voit un grand nombre de Singes tantôt ſur un rivage, tantôt ſur un autre, & la preuve que ce ſont les mêmes, c'eſt que du côté où on les a vûs cinq ou ſix heures auparavant, on ne les y voit ni on ne les y entend plus; ce qui ſemble confirmer ce que je viens de dire, puiſqu'on a coûtume de les entendre crier d'une grande lieue.

On trouve encore dans ce pays, & tout le long de cette côte juſques dans les Honduras, une eſpece de Singes que les François nomment *pareſſeux,* à cauſe qu'ils demeurent ſur un arbre tant qu'il y a une feuille à manger; ils ſont plus d'une heure à faire un pas, & en levant les pattes pour ſe remuer, ils crient d'une telle force qu'ils percent les oreilles. Ils ſont hideux & fort maigres: excepté cela ils ne ſont point différens des autres. Il faut ſans doute que ces animaux ſoient ſujets à certain mal des jointures, comme la goutte, ou quelque autre incommodité: car quoiqu'on

Singes gouteux.

en prenne plusieurs, & qu'on les nourrisse bien, ils sont toujours les mêmes; ils mangent peu, & demeurent toujours secs & arides. Les jeunes sont aussi incommodés que les vieux, lorsqu'on peut les atteindre on les prend facilement avec les mains, sans qu'ils fassent autre chose que de crier.

Tous les singes de ce pays vivent de fruits, de fleurs, & de quelques insectes qu'ils attrappent de côté & d'autre.

Nous avions déjà séjourné huit jours dans cette baie, & nous y serions demeurés plus long-temps, sans l'accident qui nous arriva. Un matin à la pointe du jour, nos chasseurs & nos pêcheurs étoient prêts à partir, & chacun de nous à remplir sa fonction: nos esclaves brûloient des coquillages pour faire de la chaux, au lieu d'arcanson, qui est une espece de poix, afin de raccommoder notre bâtiment; les femmes étoient occupées à remplir nos futailles d'eau, qu'elles alloient tirer tous les jours aux puits avant que la mer, qui l'auroit salée, fût haute. Comme ces femmes s'étoient levées plus matin qu'à l'ordinaire, pour aller à l'eau, une d'entr'elles demeura derriere, & s'amusa à cueillir & à manger de petits fruits

Accident facheux.

qui croissent au bord de la mer.

Cette femme étant baissée, vit à vingt-cinq pas d'elle, sortir du chemin même par où étoient allées ses compagnes, quelques Indiens qui venoient à elle. Aussi-tôt elle courut vers nous, & cria : *voilà des Indiens.* A l'instant nous prîmes nos armes, & courûmes du côté où elle les avoit vus, & nous trouvâmes nos trois femmes esclaves par terre, percées chacune de quatorze ou quinze fleches qu'elles avoient dans plusieurs parties de leurs corps ; ensorte qu'elles ne donnerent pas le moindre signe de vie, quoique le sang coulât encore de leurs blessures.

Nous allâmes dans le bois plus d'un quart de lieue sans rien découvrir ; nous ne distinguâmes pas même aucune trace d'hommes, quoique nous fussions bien assurés que ceux-ci s'étoient sauvés par le chemin que nous prenions. Nous fûmes curieux de voir de quelle maniere ces fleches étoient faites, & nous les tirâmes hors du corps de ces femmes.

Fleches des Indiens sauvages.

Nous trouvâmes qu'elles n'avoient aucune pointe de fer, ou d'autre métail, qu'elles étoient même faites sans le secours d'aucun instrument. Elles avoient cinq ou six pieds de long, la

verge étoit de bois commun du pays, de la groſſeur du doigt, bien arrondie, & pliante. A l'un des bouts on voyoit une pierre à feu fort tranchante, enchaſſée dans le bout même avec un petit croc de bois en façon de harpon. Tout cela étoit lié avec un fil d'archal, d'une telle force, qu'on pouvoit darder ces fleches contre les corps les plus durs ſans pouvoir rien rompre ; la pierre auroit plutôt caſſé que de quitter le bois. L'autre bout étoit pointu.

Il y en avoit quelques-unes de bois de palmiſte, curieuſement travaillées, & peintes en rouge, à un bout deſquelles on voyoit une pierre à feu, comme j'ai dit, & à l'autre un petit morceau de bois creux de la longueur d'un pied, où étoient renfermés des petits cailloux ronds, qui faiſoient du bruit enſemble lorſqu'on remuoit la fleche. Ils avoient eu la ſubtilité de mettre des feuilles d'arbre dans ce bois, afin d'empêcher ces petits cailloux de faire du bruit ; & je crois qu'ils emploient ces cailloux pour donner plus de coup à leurs fleches. On peut juger de là que les Indiens n'ont aucun commerce avec qui que ce ſoit.

Après avoir enterré les corps de nos

esclaves, nous allâmes voir si nous ne trouverions point les canots de ces Indiens, pendant qu'une partie de notre monde travailloit à rembarquer promptement notre pillage : car nous n'osions pas demeurer davantage, & quoique notre bâtiment ne fût pas encore en état, nous ne laissâmes pas de le remettre en mer, espérant, avant qu'il nous manquât, gagner le cap de *Gracia à Dios*, où nous étions assurés de trouver des Indiens de nos amis, qui nous donneroient ce qui nous seroit nécessaire. Ainsi dès le même jour nous nous embarquâmes, & le lendemain matin nous sortîmes de la baie de *Bluksvelt*.

CHAPITRE V.

Arrivée de l'Auteur au cap Gracia à Dios. Description de la vie & des mœurs des Indiens de ce pays, & la maniere dont les Aventuriers traitent avec eux.

AU sortir de *Bluksvelt* nous traversâmes quantité de petites îles qui forment une espece de dédale agréable à la vue. On les appelle *les îles des Per–*

les. Nous y mouillâmes, & notre canot fut mis à l'eau pour prendre quelques tortues. Il y en a quelquefois beaucoup. Nous n'en prîmes qu'une, après quoi nous allâmes chercher de l'eau douce.

Dès le même soir nous fîmes voile, & le lendemain nous nous trouvâmes devant les îles de *Carneland.* Mais comme le vent étoit favorable, nous continuâmes notre route, & en peu de jours nous arrivâmes au cap de *Gratia à Dios*, accompagnés d'un Aventurier François qui avoit été avec nous, & qui nous avoit donné la peur devant la riviere de *Chagre.* Lorsque nous fûmes à terre, plusieurs Indiens nous vinrent recevoir, & nous firent mille caresses.

Indiens qui commercent avec les Aventuriers. Origine de ce commerce.

Jamais les Espagnols n'ont pu réduire ces Indiens, non-plus que les Sauvages : cependant les premiers ont toujours traité sans répugnance avec les Aventuriers, tant Anglois que François sans distinction. L'origine de cette alliance vint de ce qu'un Aventurier passant par là, se hazarda d'aller à terre, & d'offrir quelques présents à ces Indiens, qui les reçurent, & lui apporterent en échange des fruits & ce qu'ils avoient de meilleur.

Quand l'Aventurier fut prêt à partir,

il déroba deux de ces Indiens, qu'il ſavoit être admirablement adroits à tirer du poiſſon au harpon ; car il en avoit beſoin pour nourrir ſon équipage. Il traita bien ces Indiens, qui apprirent la langue Françoiſe. Les ayant gardés un ou deux, il leur demanda s'ils vouloient retourner en leur pays. Ils répondirent qu'ils en ſeroient charmés. Il les y remena, & quand ils furent de retour chez eux, ils dirent tant de bien des Aventuriers à leurs compatriotes, qu'ils conçurent de l'amitié pour eux ; mais ce qui l'augmenta encore davantage, c'eſt qu'ils leur firent entendre que les Aventuriers tuoient les Eſpagnols.

Dès-lors cette nation a commencé à careſſer les François, qui de leur côté leur faiſoient amitié, leur donnant des haches, des ſerpes, des cloux, & d'autres ferrements pour faire des armes. Par ce moyen ils ſe rendirent inſenſiblement ſi familiers avec eux, qu'ils apprirent leur langue, & prirent chez eux des femmes, que ceux-ci leur accordoient volontiers, de ſorte que quand les François partoient, il ſe trouvoit toujours des Indiens qui vouloient les accompagner ; ce que les Aventuriers ne refuſoient jamais.

Par la suite des temps les François donnerent quelques uns de ces Indiens aux Anglois, leur apprenant la maniere dont il falloit les traiter, avertissant aussi les Indiens que les Anglois étoient de bonnes gens, qu'ils les traiteroient bien, & qu'ils les remeneroient chez eux. Ils se sont ainsi accommodés avec les Anglois, & ne font aujourd'hui aucune difficulté de s'embarquer sur les vaisseaux de l'une & de l'autre nation.

Quand ils ont servi trois ou quatre ans, & qu'ils savent bien parler la langue Françoise ou Angloise, ils retournent chez eux, sans demander d'autre récompense que quelques instruments de fer, méprisant l'argent, & les autres choses que les peuples de l'Europe recherchent avec tant d'empressement. Ils se contentent de ce qu'ils trouvent dans leur pays, & disent que s'ils ont peu, du moins ils sont en repos, & qu'on ne leur demande rien.

Ils se gouvernent à-peu-près en république ; car ils ne reconnoissent ni roi, ni personne qui ait aucune domination sur eux. Quand ils vont en guerre, ils choisissent pour les commander, le plus apparent & le plus expérimenté, quelqu'un, par exemple, qui

Gouvernements des Indiens. aura vécu avec les Aventuriers; & quand ils reviennent du combat, ce commandant n'a pas plus de pouvoir que les autres. Le pays qu'ils habitent n'a que quarante ou cinquante lieues d'étendue. Ils sont environ quinze cents hommes en tout, séparés en deux bandes, qui forment comme deux colonies. Les uns sont au cap, & les autres à *Moustique*. Ce sont ceux de *Moustique* qui vont ordinairement avec les Aventuriers; car les autres ne sont pas si courageux, & ont moins d'inclination pour la mer. Ils ne font ni alliance ni querelles avec leurs voisins; mais si ceux-ci commencent à les attaquer, ils savent bien se défendre.

Religion des Indiens. Celle de leurs ancêtres. Ils n'ont aucune religion; cependant on tient que leurs ancêtres avoient autrefois leurs Dieux & leurs sacrifices. Je dirai un mot de leurs sacrifices, parce qu'ils avoient quelque chose de singulier. Ils donnoient tous les ans à leurs prêtres, un esclave qui devoit être la représentation de l'idole qu'ils adoroient. Dès que cet esclave entroit en office, après avoir été bien lavé, ils le revêtoient des habits & des ornements de l'idole, l'appellant du même nom, ensorte qu'il étoit toute l'année honoré

& révéré comme leur Dieu. Il avoit toujours avec lui douze hommes de garde, tant pour le servir, que pour empêcher qu'il ne prît la fuite. Avec cette garde on le laissoit aller libremrent où il vouloit ; & si par malheur il s'enfuyoit, celui qui en étoit le chef étoit mis à la place pour représenter l'idole, & ensuite être sacrifié.

Cet esclave occupoit l'appartement le plus honorable de tout le temple ; il y mangeoit, il y buvoit, & les principaux de la Cité venoient l'y servir régulierement avec l'ordre & l'appareil dont on a accoutumé d'user envers les grands. Quand il alloit par les rues il étoit accompagné de seigneurs, & portoit à la main une petite flûte qu'il touchoit par intervalles pour faire entendre qu'il passoit. Aussi-tôt les femmes sortoient avec leurs petits enfants dans les bras, les lui présentoient pour les bénir, & l'adoroient comme leur Dieu. Le reste du peuple en faisoit autant. La nuit ils le mettoient dans une forte prison, de peur qu'il ne s'évadât, & ils continuoient ainsi jusqu'au jour de la fête, qu'ils le sacrifioient.

Ceci fait voir en passant, que l'ancienne coutume des Indiens étoit d'im-

moler des hommes à leurs fêtes solemnelles. Il est vrai que les Espagnols ont aboli cette coutume détestable en exterminant la nation ; mais en sont-ils moins coupables ? Si ces peuples ont sacrifié des hommes à leur superstition, les Espagnols n'ont-ils pas aussi sacrifié des hommes à leur intérêt en massacrant ces malheureux ? Ils semblent même plus inexcusables, car ces Idolâtres croyoient honorer leur Dieu par ce sacrifice, les Espagnols au-contraire n'ont pensé qu'à satisfaire leur avarice par le massacre des Indiens.

Espagnols en quoi aussi coupables que les Indiens Idolatres.

Sentimens qu'ils ont de Dieu & de l'ame.

Pour revenir à ceux qui n'ont point de religion, quand on leur parle de Dieu, & qu'on les exhorte à se convertir, ils répondent que si Dieu est tout-puissant, il n'a que faire d'eux, & que s'il avoit voulu les appeller, il n'auroit pas attendu jusqu'alors. Ils croyent pourtant que nous avons une ame ; mais ils ne sauroient définir ce que c'est. Enfin ils font des cérémonies après la mort, & aux mariages. Lorsqu'un Indien recherche une fille qui ait son pere, il s'adresse à lui. Alors le pere lui demande s'il sait bien tuer du poisson, faire des harpons pour le prendre, & s'il est bon chasseur ? Quand

Cérémonies de leurs mariages.

le jeune homme a répondu à toutes ces questions, le pere prend une grande calebasse qui tient pour le moins deux pintes, il y verse une liqueur faite de miel & de jus d'ananas, & avale ce breuvage d'un seul trait; il remplit ensuite la calebasse, la présente à son gendre futur, qui la boit de même, & reçoit alors la fille pour sa femme, après que le pere a pris le soleil à témoin qu'il ne la tuera point. C'est ainsi qu'ils se marient. Voyons de quelle maniere ils vivent ensemble lorsqu'ils sont mariés.

L'homme fait une habitation, & la femme la plante de toute sorte d'arbres fruitiers dont ils se nourrissent. Lorsque l'habitation est plantée, la femme a soin de l'entretenir, & de préparer ce qui en provient pour boire ou pour manger. Ils vivent la plupart de bananes qu'ils font rôtir étant mûres, & ils les écrasent dans l'eau jusqu'à ce qu'elles soient réduites en bouillie. Ils nomment cette nourriture *Michela*; elle est bonne & fort nourrissante. Il y a une sorte de palmiste, qui produit un fruit qu'ils preparent de la même maniere, si ce n'est qu'ils ne le font pas cuire, & qu'il est de couleur rouge.

La femme vient tous les matins pei-

gner ſon mari, & lui apporte à déjeune. Enſuite il va à la chaſſe, ou à la pêche, & à ſon retour elle apprête ce qu'il a apporté. Les femmes ordinairement s'occupent, outre le travail de leur habitation, à filer du coton, dont les hommes font des hamas & des ceintures pour cacher leur nudité. Ils n'ont que cela pour vêtemens, encore ne portent-ils pas tous des ceintures de coton; mais ſeulement d'une certaine écorce d'arbres, qui battue entre deux pierres devient douce comme de la ſoye, & dure long-temps. Ils font beaucoup de choſes de ces écorces, comme des lits & des langes pour leurs enfans.

Quand ils commencent leurs Loges, les femmes amaſſent ce qui eſt néceſſaire pour les faire, & les hommes les conſtruiſent. Il ſont ſi peu jaloux les uns des autres, que les hómmes & les femmes parmi eux ſe communiquent également. Ces deux tribus de la même nation, ſavoir celle du cap, & celle de Mouſtique, ſe voyent réciproquement. Celui qui rend viſite porte ſes plus belles armes, & ſe noircit autant qu'il peut. Quand il arrive dans le lieu où ſont ceux à qui il va rendre ſes devoirs, (car cette viſite eſt générale) il s'ar-

Ce qui ſe paſſe lorſqu'ils ſe viſitent.

rête à la premiere maison où on le mene. Au premier Indien qu'il apperçoit, il se jette tout de son long la face contre terre. L'autre qui le voit en cette posture, & qui sait que c'est un Indien de l'autre tribu, va avertir ceux de la sienne, que quelques-uns de leurs amis sont arrivés; car ils ne vont jamais seuls en visite, & il y en a toujours un qui précede les autres. Alors trois ou quatre Indiens des principaux se noircissent promptement, prennent leurs armes, & vont recevoir celui qui est couché le ventre à terre. Ils le relevent, & vont ensuite aux autres, qui dès le moment qu'ils les apperçoivent se jettent par terre comme le premier; ils les relevent encore, & les menent tous au lieu où les autres sont assemblés.

Pendant que ces trois ou quatre Indiens sont occupés à recevoir les nouveaux venus, le reste de leurs hommes se noircissent, & les femmes se rougissent avec du rocou, afin de recevoir aussi la visite. Lorsque les étrangers sont arrivés on leur prépare du *Michela*, de *l'Achioco*, & une boisson aussi forte que le vin pour le lendemain; car ils s'enivrent quand ils en boivent. Pendant ce régal, ils se réjouissent, rient,

ſautent & danſent, les hommes témoignent de grandes amitiés aux femmes, & néanmoins ils ne les baiſent jamais au viſage; au moins je ne l'ai point remarqué. Mais comme ils ſont fort laſcifs, ils ne laiſſent pas de faire beaucoup d'actions indécentes. Après toutes ces réjouiſſances, je ne ſais s'ils vont reconduire ceux qui les ſont venus voir; car je ne l'ai jamais vu, ni demandé à gens qui aient pu m'en rendre raiſon.

Comparaiſon de nos manieres, avec celle des Etrangers.

Nous autres François nous ſommes étonnés de voir des manieres ſi différentes des nôtres. Que dirons-nous donc de celles des autres nations qui le ſont bien davantage? Par exemple, nous buvons l'eau froide, & les Japonois la boivent chaude. Nous eſtimons belles les dents blanches, eux les noires; & s'ils ſont d'une autre couleur, ils les teignent auſſi-tôt de quelque drogue qui les noircit. Ils montent à cheval du côté de la main droite, nous de la gauche. Pour ſaluer nous découvrons la tête, eux les pieds, en ſecouant légerement leurs pantoufles. Quand notre ami arrive vers nous, nous nous levons; au contraire ils s'aſſeient. Parmi nous les pierres précieuſes ſont fort eſti-

mées, chez eux ce ſont les communes. Nous donnons aux malades des choſes fort douces & bien cuites, ils leur en préſentent de ſalées & de crues. Nous les nourriſſons de volailles, ils les nourriſſent de poiſſon. Nous uſons de médecines ameres & de mauvaiſe odeur, ils en prennent de douces & qui ſentent bon. Nous ſaignons terriblement le malade, ils ne ſaignent jamais; & ce qui eſt bien remarquable, c'eſt qu'ils donnent de bonnes raiſons de tous leurs uſages. Ils prétendent, par exemple, que s'abaiſſer quand un ami ſe préſente, au lieu de ſe relever, eſt une plus grande marque de reſpect; que les vaſes de quelque uſage doivent être plus eſtimables que les pierres précieuſes qui ne ſont d'aucune utilité; que l'eau que l'on boit froide reſſerre les extrêmités des inteſtins, cauſe la toux & les autres maladies de l'eſtomac; & la chaude au contraire, entretient la chaleur naturelle; qu'aux malades il faut donner des médecines que la nature deſire, & non pas celles qu'elle abhorre. Ils diſent enfin qu'il faut ménager le ſang, qui eſt la ſource de la vie. Pour les dents noires, outre qu'ils les trouvent plus belles de cette ſorte, ils ſoutiennent qu'il

faut leur donner cette couleur, parce que si elles ne sont noires, elles le deviendront, par quelque accident qui les rendra telles. Ils raisonnent du reste à-peu-près de la même maniere. Ainsi les Indiens ont leurs coutumes, différentes des nôtres, & qui pour cela ne doivent pas nous paroître ridicules.

Indiens, ce qu'ils observent à la mort des uns & des autres.

Quand l'un d'entr'eux est sur le point de mourir, tous ses amis viennent le visiter, & lui demandent s'il est fâché contr'eux de vouloir ainsi les abandonner. Lorsqu'il est mort, sa femme va lui faire une fosse de trois ou quatre pieds tant de profondeur, que de largeur, selon qu'il est riche ; & s'il a des esclaves, on les tue pour les enterrer avec lui. On jette aussi dans la fosse ses habits, ses armes, & tout ce qu'il a possedé. Sa femme lui porte pendant un an, qu'ils comptent par quinze lunes, à boire & à manger deux fois par jour ; parce que selon la superstition des Indiens, elle s'imagine qu'il en a besoin après sa mort, & lorsqu'elle ne trouve plus ce qu'elle a apporté, elle tient cela à bon augure, croyant que son mari en a profité, quoique ce soit quelque animal qui l'ait mangé. Si au contraire elle retrouve tout, comme il

arrive

arrive assez souvent, elle va l'enterrer, de peur que les bêtes n'y touchent. J'ai quelquefois fait bonne chere de ce que je trouvois sur ces fosses, car ce sont les meilleurs fruits qu'elles y apportent.

Lorsque les quinze lunes sont passées, la femme va ouvrir la fosse, prend les os de son mari; les lave & les nétoye le mieux qu'il lui est possible; elle les enveloppe, & les lie si bien les uns avec les autres, qu'ils ne peuvent se désunir; enfin elle les porte sur son dos autant de temps qu'ils ont été en terre. Après cela elle les mèt au haut de son habitation, si elle en a une; & si elle n'en a point, chez les plus proches parens qui en ont.

Les veuves ne peuvent prendre d'autres maris, qu'elles ne se soient acquitées de tous ces devoirs. On ne déterre point les os de ceux qui meurent sans avoir été mariés; mais on leur porte à manger. Les maris dont les femmes meurent, ne sont point obligés à ces cérémonies.

Quand leurs veuve peuvent se remarier.

Quand les Aventuriers sont chez cette nation, ils y prennent des filles, & les épousent à la maniere que les Indiens observent entr'eux; & après la mort du mari, la femme Indienne fait

autant de cérémonies que s'il étoit Indien.

Devoirs que les Italiens rendoient aux morts

Autrefois quand un grand Seigneur mouroit parmi eux, ils l'exposoient quelque temps dans une chambre ; alors ses parens & ses amis accouroient de toutes parts, apportoient des présens au mort, & le saluoient comme s'il eût été en vie. Outre les esclaves qu'il avoit, ils lui en offroient encore de nouveaux pour être mis à mort avec lui, afin de l'aller servir en l'autre monde. Ils faisoient aussi mourir son prêtre, ou son chapelain ; car tous les grands Seigneurs avoient un prêtre chez eux pour faire les cérémonies de leur Religion. Ils le tuoient donc dans ce même moment, pour aller faire son office en l'autre monde ; & ce qui est étrange, c'est que tous ces domestiques s'offroient volontiers pour aller servir leur maître défunt ; & cela avec d'autant plus d'empressement, qu'ils en avoient été bien traités durant sa vie. Ils tuoient aussi le sommelier, le Cuisinier, les Nains & les Bossus.

A ce propos on raconte qu'un Portugais étant esclave parmi ces Barbares, avoit perdu un œil d'un coup de fleche qu'il avoit reçu au combat. Comme ils

vouloient le tuer pour accompagner un grand Seigneur qui venoit de mourir, il leur remontra que les habitans de l'autre monde ne pouvoient souffrir ceux qui avoient le moindre défaut, & qu'ils feroient peu d'état du défunt, si on voyoit à sa suite un homme qui n'eût qu'un œil; qu'il seroit bien plus honorable pour le même défunt, d'en avoir un qui eût deux yeux. Les Indiens approuverent ces raisons, & par cette adresse le Portugais sut éviter la mort.

Comment les Esclaves Negres sont venus chez les Indiens.

Ils ont maintenant beaucoup de negres pour esclaves; il y en a aussi beaucoup de libres, à qui leurs maîtres en mourant ont donné la liberté: Ces negres ne sont pas naturels du pays, la race en est venue de Guinée; voici de quelle maniere.

Un navire Portugais qui venoit de traiter en Guinée pour porter des negres au Brésil, s'en trouva si chargé, que les Negres mêmes s'en rendirent les maîtres, & qu'ils jetterent tous les Portugais à l'eau. Alors ne sachant de quel côté tourner, ils allerent où le vent les conduisit, & arriverent au *cap de Gracia à Dios*, sans savoir où ils étoient. Plus de la moitié moururent de faim & de soif, & ceux qui échape-

perent furent faits esclaves par les Indiens : ils sont encore plus de deux cens de cette race. Ils parlent comme les Indiens, & vivent de même, sans avoir aucun souvenir de leur pays, sans pouvoir dire ni comment, ni d'où ils sont venus.

Indiens sujets à de grandes maladies.

Le remede qu'ils y font.

Les Indiens sont sujets à des maladies dangereuses, comme la petite verole, les fiévres chaudes, le flux de sang. Quand ils ont la fiévre chaude, ils se mettent dans l'eau jusqu'au col, & par ce moyen ils se guérissent parfaitement ; mais quand il leur survient quelque maladie d'une autre nature, ils n'y font rien. Aussi en meurt-il un grand nombre, & ne multiplient-ils guéres ; car au rapport des Aventuriers qui ont le plus fréquenté cette nation, il y a plus de soixante ans qu'on les voit toujours dans le même état, quoique l'air du pays soit fort bon, & que la terre en soit fertile. Voilà ce que j'ai pu remarquer dans tout le temps que j'ai séjourné en cet endroit. J'aurois encore beaucoup de choses à dire, si j'écrivois tout ce qu'on m'en a rapporté ; mais je ne veux écrire que ce que j'ai vu, & ce que j'ai appris de personnes dignes de foi.

Pendant notre séjour nous amassâmes

autant de fruits qu'il nous en falloit pour gagner les côtes de *Cuba*, où nous voulions aller, & pour ces fruits nous donnâmes aux Indiens ce qu'on a coutume de donner. Nous en emmenâmes deux, qui s'embarquerent volontairement avec nous, ayant envie de faire autant de progrès que deux de leurs camarades que nous avions ramenés de *Panama*, & qui en avoient rapporté beaucoup d'inſtrumens de fer qu'ils regardent comme de grands tréſors. Je me ſouviens que lorſque les deux premiers dont je parle étoient au pillage de Panama, s'ils trouvoient quelque argent, ils nous l'apportoient, & ne vouloient pas même mettre la main ſur les habits, diſant qu'ils n'en avoient pas beſoin en leur pays, où l'air n'étoit point incommode. Ils ne s'attachent préciſément qu'aux choſes les plus néceſſaires à la vie ; enfin ils boivent & mangent peu.



CHAPITRE VI.

Histoire de l'Aventurier Monbars, surnommé l'Exterminateur.

DEs que nous fumes embarqués, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes voile vers *l'isle de Cuba*, où nous arrivâmes quinze jours après notre départ. En vérité il étoit temps que nous arrivassions ; car nous ne pouvions plus tenir notre navire à l'eau, le fonds étant pourri & mangé de vers. Les deux Indiens que nous avions, & nos chasseurs, allerent dans un canot à terre. Sur le soir les Indiens revinrent avec de la Tortue & du Lamentin, & les chasseurs avec du sanglier & de la vache ; ensorte qu'ils apporterent à manger pour plus de deux cents hommes.

A cette vue notre chagrin se dissipa, nous oubliâmes nos fatigues, & au lieu que durant notre misere nous nous nuisions à dix pas les uns des autres, nous prenions alors plaisir à nous approcher, & à nous faire mille amitiés, ne nous appellant plus que freres. En un mot nous étions tous satisfaits, & résolus de

demeurer long-temps dans ce lieu, afin de nous bien rétablir. Par bonheur nous n'avoins là d'ennemis que les Eſpagnols ; mais nous les cherchions plutôt qu'ils ne nous cherchoient.

Il ſemble que la providence ait ſuſcité les Aventuriers pour châtier les Eſpagnols. En effet, comme les Eſpagnols ont été le fleau des Indiens, on peut dire que les Aventuriers ſont le fleau des Eſpagnols ; mais je n'en ſache point qui leur ait plus fait de mal que le jeune *Monbars*, ſurnommé *l'Exterminateur.*

L'Olonois même, à ce qu'on prétend, ne leur a jamais été ſi redoutable. On trouve ſur ce ſujet une grande différence entre ces deux Aventuriers, l'Olonois a ſouvent fait mourir pluſieurs Eſpagnols qui ne lui réſiſtoient pas, au-lieu que Monbars n'en a jamais tué un ſeul qui ne lui ait réſiſté.

Ceci me fait ſouvenir d'un incident que je rapporte maintenant, de peur qu'il ne m'échappe dans la ſuite ; car les choſes qui regardent Monbars, ſont à l'heure que je parle ſi confuſes dans mon eſprit, que je les réciterai plutôt ſelon l'ordre qu'elles ſe préſenteront à ma mémoire, que ſelon le temps qu'elles ſont arrivées. J'écris celle-ci moins

pour la rareté du fait, que pour la singularité de l'aventure qui y a donné lieu.

Un jour que Monbars étoit en mer, il se vit obligé de descendre à terre pour les besoins de son vaisseau, & fut bien surpris de trouver des Espagnols dans un lieu où l'on n'en devoit point rencontrer. Ils marchoient en bon ordre, & bien armés dans une plaine assez éloignée de l'endroit où étoient les Aventuriers. Monbars craignant qu'ils ne prissent la fuite, s'ils voyoient tout son monde, ne fit paroître que quelques Indiens qui ne l'abandonnoient point, parce qu'ils l'aimoient, & qu'il les aimoit aussi. Les Espagnols ne manquerent pas de se jeter sur ce petit nombre d'Indiens, qui s'étoient avancés exprès pour les faire donner dans l'embuscade. Monbars qui observoit les ennemis, fondit sur eux & ne leur fit point de quartier. A l'heure même il avança dans le pays, où il trouva beaucoux de choses nécessaires à la vie, dont il munit son vaisseau. Après cette expédition les Aventuriers se rembarquerent, & firent voile toujours étonnés d'avoir rencontré des ennemis en cet endroit; & certainement ils avoient raison de l'être, car les Espagnols n'y

étoient venus que par une aventure extraordinaire, comme on le va voir par ce qui suit.

Les Espagnols montoient une barque remplie de Negres, qu'ils alloient commercer à leur ordinaire. Ces Negres étant tous d'intelligence, & dans le dessein de se sauver, trouverent le moyen de percer la barque en plusieurs endroits; ils avoient aussi des tampons faits exprès, qu'ils mettoient & qu'ils ôtoient selon qu'ils vouloient donner ou fermer le passage à l'eau; & ils faisoient cette manœuvre si adroitement qu'on ne pouvoit en appercevoir rien.

Un jour que les Espagnols s'entretenoient assez tranquillement, comme ils ont coutume de faire à cause de leur humeur flegmatique, l'eau survenant tout-à-coup, les obligea d'interrompre leur entretien, & de courir par-tout pour retirer des hardes que l'eau gâtoit considérablement. Les Negres qui avoient causé le désordre, s'empresserent comme à l'envi pour l'arrêter, & y réussirent si bien, que les Espagnols admirerent leur promptitude & leur adresse. Ce fut-là le premier essai de leur ruse, & ils résolurent de la mettre en pratique jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un

temps favorable pour en profiter au gré de leurs désirs. Ainsi ils prenoient occasion du moindre vent & de la moindre tempête pour faire entrer l'eau, & ils la faisoient entrer autant de fois qu'ils le jugeoient à propos, pour faire croire que la barque étoit mauvaise.

Les Espagnols commençoient à en être persuadés, parce que le plus souvent au milieu de leur repas, & de leur sommeil même, ils étoient surpris par des inondations d'autant plus incommodes, qu'elles étoient toujours imprévues. Un jour que la barque étoit proche d'un recif où les Negres l'avoient conduite à dessein, ils déboucherent toutes les ouvertures, de maniere que les Espagnols se voyant prêts d'être submergés, abandonnerent la barque & les Negres, & se jetterent sur le recif, d'où ils gagnerent une langue de terre voisine, & enfin l'endroit où Monbars les tailla en pieces.

Cependant un Negre étonné de ce que l'eau entroit de toutes parts, & avec une impétuosité qu'il n'avoit point encore vue, jugea qu'il falloit promptement boucher les ouvertures, ou se résoudre à périr. Mais il n'en put trouver aucune, & il crut ses camarades dans

la même peine, ne pouvant s'imaginer qu'ils eussent laissé inonder la barque de cette sorte, s'ils avoient pu l'empêcher. Alors effrayé d'un péril si évident, il fut assez malheureux pour se sauver avec les Espagnols. Il regarda ce qu'étoient devenus ses compagnons, & les apperçut en pleine mer qui avoient arrêté l'eau, & qui jouissoient de la barque. A cette vue le Negre parut au désespoir, ce qu'il ne fit que trop connoître en trépignant & en s'arrachant les cheveux. Les Espagnols s'en étonnerent, parce qu'ils croyoient sa destinée meilleure que celle de ses camarades, qu'ils regardoient comme des gens perdus, ou prêts à se perdre : prévenus qu'ils étoient du mauvais état de la barque.

Mais comme de leur naturel ils sont méfians, ils soupçonnerent quelque chose de l'emportement du Negre, ils lui firent plusieurs questions qui l'embarrassèrent, & qui redoublerent leurs soupçons. Enfin ils le menacerent des plus cruels tourmens, s'il ne leur disoit la vérité ; & comme il ne les contentoit pas, des menaces ils en vinrent aux effets, le tourmenterent cruellement, & le forcerent d'avouer la chose

C'eſt de lui qu'on a ſu tout ce que l'on vient de raconter.

Cependant Monbars continuoit ſon voyage pour une grande expédition, dont je ne dis rien à préſent, parce qu'avant que de paſſer outre, il eſt néceſſaire pour l'intelligence de ce qui va ſuivre, de reprendre de plus haut l'hiſtoire de cet Aventurier.

L'Olonois qui le connoiſſoit particuliérement, m'a aſſuré qu'il étoit d'une des bonnes familles du Languedoc, qu'il a été très-bien élevé, & qu'il s'eſt appliqué ſur-tout à tous les exercices qui peuvent former un Gentilhomme.

On prétend que dans ſa jeuneſſe il avoit lu pluſieurs relations de la conquête que les Eſpagnols ont fait des Indes, & par conſéquent des cruautés inouies qu'ils y ont exercées. Cette lecture fit naître dans ſon ame la haine pour les vainqueurs, & la compaſſion pour les vaincus. Il témoigna toujours dans la ſuite un grand déſir de venger ceux-ci, & il ſentoit une joye exceſſive, lorſqu'il apprenoit que les Indiens avoient battu les Eſpagnols.

On avoit fait une comédie qui devoit être jouée par les écoliers du col-

lége où il étudioit. Parmi les acteurs on introduiſoit ſur la ſcene un François & un Eſpagnol. Monbars repréſentoit le François, & un de ſes camarades l'Eſpagnol. Celui-ci déclama une longue tirades d'invectives contre la France, mêlées de rodomontades offenſantes. Monbars ſentit auſſi-tôt émouvoir ſa bile, & réveiller l'averſion qu'il avoit contre les Eſpagnols; averſion qui étoit née, & qui croiſſoit tous les jours avec lui. Impatient & furieux tout enſemble, il interrompit ſon camarade au milieu de ſon diſcours, des paroles il en vint aux coups, & ſi on n'étoit venu lui ôter des mains le prétendu Eſpagnol, il l'auroit tué infailliblement.

Cependant Monbars ſe formoit de jour en jour, & ſon pere ſongeoit à l'établir, lorſqu'il ſe déroba de ſa maiſon, & alla trouver au Havre-de-Grace un de ſes oncles qui commandoit un vaiſſeau pour le roi, avec ordre de croiſer ſur les Eſpagnols, contre leſquels nous étions alors en guerre. Il fit part de ſon intention à ſon oncle, qui le voyant bien fait & né pour les armes, en écrivit à ſon pere, & peu de jours après Monbars fit voile pour

joindre la flotte que l'on équipoit.

Pendant le voyage, au moindre vaiſſeau que l'on découvroit, il demandoit s'il étoit Eſpagnol. Il en parut un de cette nation ; ſon oncle lui fit donner la chaſſe, & en approcha d'aſſez près pour s'appercevoir qu'on ſe diſpoſoit à mettre le feu au canon. Comme il craignit que ſon neveu ne s'exposât inconſidérément, il le fit enfermer, & eſſuya le canon des ennemis, qui par bonheur ne lui fit pas grand mal. Il joignit enſuite le vaiſſeau Eſpagnol, & on en vint à l'abordage. Alors on lâcha le jeune Monbars, qui fondit le ſabre à la main ſur les ennemis, ſe fit jour au milieu d'eux, & ſuivi de quelques-uns, que ſa valeur animoit, paſſa deux fois d'un bout à l'autre du vaiſſeau, renverſa tout ce qui ſe trouva ſur ſon paſſage, & ne ceſſa de combattre que lorſqu'on fût maître du vaiſſeau. Ce bâtiment étoit richement chargé. On y trouva trente mille balles de toile de coton, des tapis velus, & d'autres ouvrages des Indes de grande valeur ; deux mille balles de ſoye reprise ; deux mille petites barriques d'encens, mille de cloux de gerofle ; enfin une caſſette remplie de diamans bruts,

dont quelques-uns paroiſſoient de la groſſeur d'un bouton commun. Elle étoit garnie de pluſieurs barres de fer ; & fermée à quatre ſerrures.

Pendant que les autres conſidéroient avec plaiſir les richeſſes qui leur tomboient entre les mains, Monbars ſe réjouiſſoit à la vue du grand nombre d'Eſpagnols qu'il voyoit ſans vie ; car il ne reſſembloit pas à ceux qui ne combattent que pour le butin, il ne hazardoit ſa vie que pour la gloire, & pour punir les Eſpagnols de leur cruauté.

Je me ſouviens de l'avoir vu en paſſant aux *Honduras*. Il étoit vif, alerte, & plein de feu, comme ſont tous les Gaſcons. Il avoit la taille haute, droite & ferme, l'air grand, noble & martial, le teint baſané. Pour ſes yeux, on n'en ſauroit dire ni la forme, ni la couleur, ſes ſourcils noirs & épais ſe joignoient en arcade au-deſſus, & les couvroient preſque entiérement ; enſorte qn'ils paroiſſoient cachés comme ſous une voute obſcure. On voit bien qu'un homme fait de cette ſorte ne peur être que terrible. Auſſi dit on que dans le combat il commençoit à vaincre par la terreur de ſes regards, & qu'il achevoit par la force de ſon bras.

Malgré la fureur du carnage, on épargna les Matelots dont on avoit besoin, & quelques officiers, parce qu'ils n'étoient pas Espagnols. Ils donnerent avis que le vaisseau qu'on venoit de prendre étoit suivi de deux autres encore plus richement chargés, que la tempête avoit écartés, qui arriveroient infailliblement dans peu de jours, parce que le rendez-vous étoit au *Port Margot*. J'avois oublié de dire que ce combat s'étoit donné vers *Saint Domingue*, dont ce port n'est pas éloigné.

L'oncle de Monbars profita de l'avis qu'on lui donnoit, & crut que les vaisseaux dont on parloit valoit bien la peine d'attendre dans le port, sept ou huit jours, & plus même s'il le falloit. Il ne douta nullement que la prise n'en fût certaine, ne laissant paroître au port que le vaisseau Espagnol dont il venoit de s'emparer, persuadé que les vaisseaux de cette nation le voyant au rendez-vous, ne manqueroient pas de le joindre, & d'être pris.

Là-dessus Monbars apperçut plusieurs canots qui tiroient vers les vaisseau. Il demanda ce que c'étoit; on lui répondit que c'étoit des Boucaniers qui venoient, attirez par le bruit du com-

bat. Ils préſenterent quelques paquets de chair de Sanglier, qu'ils ſavent ſi bien apprêter, qui eſt, comme je l'ai dit ailleurs, d'une odeur admirable, vermeille comme la roſe, & dont on auroit envie de manger en la voyant ſeulement. On reçut très-bien leur préſent, & on leur donna de l'eau de vie. Ils s'excuſerent ſur ce qu'ils préſentoient ſi peu de cette viande, & dirent pour raiſon, que depuis peu la cinquantaine Eſpagnole avoit battu le pays, ravagé leurs Boucans, & tout emporté. *Comment ſouffrez-vous cela*, dit bruſquement Monbars ? *Nous ne le ſouffrons pas non-plus*, repliquerent-ils avec la même bruſquerie, *& les Eſpagnols ſavent bien qui nous ſommes ; auſſi ont-ils pris le temps que nous étions à la chaſſe: mais nous allons joindre pluſieurs de nos camarades qu'ils ont encore plus maltraités que nous ; & leur cinquantaine, fût-elle devenue centaine, & même millieme, nous en viendrons bien à bout. Si vous voulez*, dit Monbars, qui ne demandoit que l'occaſion de ſe ſignaler, *je marcherai à votre tête, non pour vous commander ; mais pòur m'expoſer tout le premier.*

Les Boucaniers voyant à ſon air &

à ſon port, qu'il étoit homme d'expédition, l'accepterent volontiers; & Monbars en demanda la permiſſion que ſon oncle ne put lui refuſer, conſidérant qu'il avoit encore long-temps à demeurer-là, & que cependant il ne pourroit jamais retenir ſon neveu de la vivacité dont il étoit. Il lui donna quelques gens de ſon âge, & de ſa valeur, pour l'accompagner; mais il lui en donna peu, parce qu'il ne vouloit pas dégarnir ſon vaiſſeau, ayant peur d'être attaqué lui-même. Sur le champ le neveu quitta l'oncle, en lui promettant néanmoins qu'il feroit bien-tôt de retour auprès de lui. *Vous ferez bien*, lui dit-il, *car je vous aſſure que les vaiſſeaux que j'attens, pris ou manqués, je partirai à l'heure même.* Il lui parloit de la ſorte, non pas qu'il eût deſſein d'en uſer ainſi, il l'aimoit trop tendrement; mais pour précipiter ſon retour.

Monbars ſuivi des ſiens, paſſa avec joie dans un des canots des Boucaniers. Cependant un chagrin ſecret ſe mêloit à cette joie, & ſon cœur ſouffroit un rude combat. D'un côté il appréhendoit que les vaiſſeaux qu'on attendoit n'arrivaſſent, qu'on ne ſe battît en ſon abſence, & qu'il ne pût par-

tager le péril ou la gloire de l'action. De l'autre les Boucaniers l'assuroient qu'ils ne seroient pas long-temps sans rencontrer les Espagnols ; ce qui le détermina enfin, dans l'espérance que s'il trouvoit dans peu l'occasion de battre les Espagnols sur terre, il seroit assez tôt revenu pour les battre encore sur mer.

Il pensoit juste ; car à peine fut-il descendu dans une prairie environnée de bois & de collines, qu'on découvrit quantité de cavalerie Espagnole leste & bien montée, qui s'étoit ainsi assemblée sur la nouvelle que les Boucaniers s'assembloient aussi. Monbars alloit donner sur eux tête baissée, sans considérer leur multitude & le petit nombre des siens, lorsqu'un Boucanier qui étoit auprès de lui, homme de cœur & d'expérience, lui dit : *Attendez, nous allons avoir ces gens-là sans qu'il en échappe un seul.* Ces mots, *sans qu'il en échappe un seul*, arrêterent Monbars. En même temps le Boucanier fit faire alte à ses camarades, & tourner le dos aux Espagnols, comme s'ils ne les avoient point vus. Il déroula une tente de toile, qu'il portoit en bandouliere ; (c'est de cette sorte que les Boucaniers ont coutume de porter leurs tentes lorf-

qu'ils vont en campagne) & l'ayant dreſſée , ſes camarades aidés de leurs engagés , qui les avoient joints dans la prairie , dreſſerent pareillement les leurs , ſans trop pénétrer ſon intention : ils ſe confioient ſur ſon adreſſe , qui les avoit déja plusieurs fois tirés d'affaire.

Dans ce moment on fit paroître des flacons d'eau-de-vie , & d'autres choſes propres à ſe bien réjouir. Les Eſpagnols qui obſervoient la contenance des Boucaniers , crurent qu'ils les tenoient déja , s'imaginant qu'ils ne campoient de cette ſorte que pour ſe régaler. Ils jugerent à propos de leur donner tout le temps de s'accabler d'eau-de-vie , comme les Boucaniers ont coutume de faire quand ils en ont à ſouhait ; & cela à deſſein de les ſurprendre dans cet accablement , & de les vaincre ſans peine. Dans le deſſein de même de mieux tromper les Boucaniers , ils ſe déroberent à leurs yeux , & quitterent le haut de la colline pour deſcendre dans le vallon.

Cependant le Boucanier qui étoit l'auteur du ſtratagême , le fit ſavoir de main en main à ſes camarades , envoya ſecrettement avertir les autres Boucaniers de l'état où étoient les ſiens , &

les pria de les venir ſecourir ; mais ſurtout de ſe cacher dans les bois, & cependant, de peur de ſurpriſe, il fit obſerver les Eſpagnols.

Sur la brune les Boucaniers quitterent ſecrettement leurs tentes, & paſſerent ſans bruit dans les bois, où ils trourent ceux qu'ils avoient mandés, bien armés, & prêts à combattre ; auſſi-bien que leurs engagés qu'ils avoient amenés avec eux. Monbars mouroit d'impatience de voir les Eſpagnols, & s'imaginoit qu'ils ne viendroient jamais. Ceux-ci cependant attendoient le plus qu'il leur étoit poſſible, ſe figurant que plus ils attendroient, plus ils trouveroient les boucaniers plongés dans la débauche, & que les trouvant yvres morts, ils n'auroient plus qu'à les enſevelir ſous leurs tentes.

A la pointe du jour on apperçut qu'ils faiſoient quelque mouvement. Peu de temps après on les vit deſcendre en bon ordre de la même colline où ils avoient paru la premiere fois, quelques Indiens à la tête, en maniere d'enfans perdus. Les Boucaniers les attendoient de pied ferme, & bien poſtés ; enſorte pourtant qu'ils ne pouvoient être vus, & qu'ils avoient l'œil attentif à tous les mouve-

mens de leurs ennemis. Comme ils avoient eu la précaution de dresser leurs tentes fort éloignées les unes des autres, cette ruse obligea les Espagnols de diviser leur cavalerie par petits escadrons, & de fondre séparément sur chacune des tentes, où ils croyoient trouver les Boucaniers, qui les surprirent étrangement en sortant de toutes parts, chargeant à propos & sans relâche ces pelotons de cavalerie ainsi dispersée, abattant tantôt les hommes, tantôt les chevaux, & le plus souvent tous les deux ensemble.

Monbars monté sur un cheval Espagnol, dont il avoit tué le maître, couroit partout où l'on faisoit résistance. Il alla presque seul charger inconsidérément un escadron de cavalerie, & plus inconsidérément encore s'en laissa environner. Il auroit sans doute cédé au nombre, s'il n'avoit été promptement secouru & dégagé par les Boucaniers; enfin voyant que les ennemis écartés fuyoient à droite & à gauche, il les poursuivoit à outrance.

Un Boucanier s'apperçevant que les fleches des Indiens les incommodoient beaucoup: *Quoi*, leur cria-t'il en Espagnol, & en leur montrant Monbars, *ne voyez-vous pas que Dieu vous envoie*

un libérateur, qui combat pour vous délivrer de la tyrannie des Espagnols; A ces mots les Indiens s'arrêterent, crurent ce que le Boucanier leur disoit, en voyant ce que Monbars faisoit, ils se joignirent à ses côtés, & tournerent leurs fleches contre les Espagnols. Aussitôt les fleches, la mousqueterie & les autres armes assaillirent les Espagnols de toutes parts, & fondirent sur eux comme la grêle.

Monbars regardoit ce jour comme le plus beau de sa vie, voyant les Indiens à ses côtés, qui le secondoient. Il prenoit plaisir à les vanger des cruautés que les Espagnols avoient exercées contre eux, & se sentoit transporté de joie, en voyant ceux qu'il haïssoit nager dans leur sang. Jamais peut-être, à ce que l'on m'a rapporté, n'a-t'on vu un carnage si horrible, & la déroute fut si grande, que les chevaux & les hommes ne parurent plus avoir de force que pour fuir devant le vainqueur.

Les Boucaniers qui étoient en train de vaincre, & les Indiens qui ne respiroient que la liberté, prierent Monbars de vouloir profiter de sa victoire, & d'aller ravager les habitations des Espagnols, qu'on ne manqueroit pas de trouver

conſternés de la défaite des leurs. Monbars y conſentit, & marchoit à leur tête, lorſqu'il entendit un coup de canon qui venoit du port où étoient les vaiſſeaux de ſon oncle. Il partit en diligence, croyant que les vaiſſeaux Eſpagnols étoient arrivés, & qu'on en étoit aux mains, mais il trouva tout tranquille, le coup qu'il avoit ouï étoit le coup de partance, que ſon oncle avoit fait tirer pour l'avertir, jugeant au bruit de la mouſqueterie qu'il entendoit, que le lieu où ſe donnoit le combat n'étoit pas éloigné. En effet ſon oncle ne vouloit pas attendre davantage, étant preſſé d'aller où le ſervice du roi de France ſon maître l'appelloit. Il fut ravi de voir ſon neveu de retour, victorieux, & ſans bleſſures, & d'entendre les éloges qu'on donnoit à ſa valeur.

Les Boucaniers qui ne pouvoient plus quitter Monbars, & qui n'ont point d'autre pays que celui où ils trouvent bonne chaſſe, s'embarquerent avec lui. Les Indiens qui prévoyoient le danger qu'ils riſquoient, s'il leur falloit retourner dans leur pays après avoir abandonné les Eſpagnols, firent la même choſe; enſorte que le vaiſſeau qu'on avoit pris ſur les Eſpagnols, ſe trouva rempli

rempli de braves gens. On arma les Indiens de fusils & de sabres, dont ils se servoient aussi adroitement que de l'arc & des fléches. L'oncle donna le commandement du Vaisseau à son neveu, & nomma pour Lieutenant un Officier habile, afin qu'il pût l'aider dans le besoin, de son conseil & de son expérience; après quoi il fit mettre à la voile.

Je n'ai point sçu quelle route il tint; mais je sçais bien qu'après avoir vogué huit jours, il fut attaqué au sortir d'une grande Baye, par quatre Vaisseaux de guerre Espagnols, qui coururent sur lui avant qu'il pût les éviter. Ils alloient, dit-on, au-devant de la grande Flotte chargée de l'argent des indiens.

L'oncle de Monbars fut donc insulté par deux de ces grands navires. Il se défendit vaillamment, & fit reculer bien loin ceux qui penserent l'aborder. Ayant combattu plus de trois heures, & ne voyant aucun secours, parce que son neveu étoit extrêmement pressé par les deux autres, il se résolut à un dernier effort, & le fit avec tant de furie, que les deux navires Espagnols allerent à fonds les premiers, & qu'il les suivit de près, avec là satisfaction néanmoins d'avoir vû périr ses ennemis.

Ainsi périt l'oncle de Monbars, grand homme de mer & de guerre, après s'être défendu fort long-temps avec autant de bonheur que d'adresse; ses ennemis n'auroient pu triompher de lui, tout goutteux qu'il étoit, pour peu qu'il eût été secouru.

Monbars, outré de la perte de son oncle, & impatient de le venger, soutenoit les efforts des deux autres Vaisseaux avec tant de valeur & de fortune, qu'après en avoir coulé un à fond, il aborda l'autre. Les indiens qui le virent entrer par un côté, se jetterent promptement à la nage pour le joindre de l'autre côté; ils entrerent à l'improviste, & surprenant les Espagnols par derriere, ils en enleverent un grand nombre à brasse-corps qu'ils jetterent dans la mer, & en expédierent aussi beaucoup d'autres à coup de sabre dans le navire même; tandis que Monbars, secondé des siens, passoit au fil de l'épée ceux qu'il trouvoit à sa rencontre; de maniere qu'il se vit maître en peu de temps d'un navire plus grand & mieux équipé que ceux qui avoient péri.

Si Monbars avoit conçu tant de haine contre les Espagnols, pour avoir massacré les indiens, on peut bien s'i-

maginer que cette haine redoubla lorſqu'ils eurent cauſé la mort de ſon oncle. Il cherchoit tous les moyens de la venger, & ſe trouvoit même aſſez fort pour l'entreprendre ; car il ſe voyoit monté de deux Vaiſſeaux des plus beaux & des meilleurs voiliers qui fuſſent peut-être alors ſur la mer ; & quoique celui de ſon oncle fût coulé à fond, il s'en étoit ſauvé les plus braves gens, & il avoit perdu peu des ſiens. Les Boucaniers lui propoſerent donc de faire une deſcente dans un lieu qui ſe rencontroit ſur leur route, & qui étoit tout propre à exercer ſa vengeance, à cauſe de la multitude des Eſpagnols qui l'habitoient.

Il n'en fallut pas davantage pour l'y réſoudre ; mais il ne put executer ſon deſſein avec tant de promptitude, ni de ſecret, que le Gouverneur du pays n'en fût averti, & qu'il ne donnât bon ordre à tout : Car il mit en embuſcade dans les bois & dans les crevaſſes des montagnes, quelques negres qu'il avoit, & d'autres Soldats de la milice du Roi d'Eſpagne. Outre cela il prit avec lui cent hommes de pied, qu'il diſpoſa en trois bataillons, & quelques cent à ſix-vingt chevaux, à la tête deſquels il ſe mit, avec

quatre pieces de canon, lesquelles commencerent à tirer pour incommoder la descente de Monbars, qui leur fit rendre la pareille avec tout le canón de ses Vaisseaux.

Les canonades des ennemis, loin de faire peur aux Boucaniers & aux Indiens, ne firent qu'allumer leur ardeur; car suivant l'exemple de Monbars, qui tout le premier s'étoit jetté à terre, ils le suivirent de si près, que celui qui se trouva le dernier à s'y jetter s'estima le plus malheureux. Ils furent tous en un moment en bataille & aux mains avec les ennemis, qui croyant les surprendre à demi-débarqués, avoient fait avancer un de leurs bataillons, soutenus des deux autres, pour les charger avant qu'ils fussent en ordre. Mais les Espagnols furent eux-mêmes si brusquement chargés par les boucaniers, qu'à peine la salve des mousquetades fut achevée, qu'ils eurent à leur flanc Monbars avec les indiens, qui les enfonça. Ainsi le premier bataillon des ennemis étant renversé sur les deux autres, & poursuivi chaudement, ils regagnerent la côte plus vîte qu'ils n'en étoient descendus; & Monbars les ayant joints, en fit un prodigieux carnage, pénétra bien avant dans le

pays, le parcourant en victorieux, & eut la ſatisfaction de venger pleinement ſur cette Nation la mort de ſon oncle, & le maſſacre des indiens.

CHAPITRE VII.

Combat d'un Aventurier Portugais dans l'Iſle de Cuba.

IL eſt bon de ſe reſſouvenir que lorſque j'ai commencé cette Hiſtoire, nous étions à l'iſle de Cuba. Comme cette iſle étoit pleine de crocodiles, nous nous divertiſſions à les prendre & à les aſſommer. Une partie de nos gens continuoient toujours à chaſſer & à pêcher, pendant que l'autre s'occupoit à raccommoder notre vaiſſeau, afin qu'il pût nous porter juſqu'à la Jamaïque.

Crocodiles dangereux. Moyen de s'en garantir.

Nos chaſſeurs alloient ordinairement dix ou douze enſemble, afin de ſe garantir des crocodiles; car cette iſle eſt la ſeule de toute l'Amerique où il y en ait qui courent après les hommes. Voici le moyen d'empêcher qu'ils ne vous atteignent. Il faut aller tantôt à droite tantôt à gauche. Si vous allez tout droit, fuſſiez-vous montés ſur les meilleurs

chevaux du monde, ils vous joignent en un moment : ce qu'ils ne peuvent faire lorsque vous biaisez ; car la nature de ces animaux est telle, que la grandeur de leur corps ne les empêche point de courir ; mais seulement de se retourner ; & comme les élephans ont de la peine à se relever quand ils sont tombés, de même ces monstres, qui sont pesans & roides, ont de la peine à manier leurs corps, & se trouvent embarrassés lorsqu'il faut faire tant de détours. Pendant qu'ils sont dans cet embarras, on a le temps de prendre avantage sur eux, jusqu'à ce qu'enfin on les fatigue si fort, qu'on les laisse bien loin derriere ; autrement on n'échapperoit jamais de leurs poursuites.

Quelques vieux Avanturiers nous ont appris la raison pourquoi ces crocodiles sont si âpres sur les hommes. Ils disent qu'un navire Portugais étant venu en cette isle chargé de negres, la plûpart devinrent malades, & moururent en si grand nombre, que les Portugais ne faisoient que les jeter à l'eau, & que ces corps étant poussés par la vague le long de la côte, les crocodiles les dévoroient, ensorte que depuis ce temps ils sont devenus fort carnassiers. Ils dé-

truisent même tout le betail que les Espagnols ont mis sur cette isle, qui est très-propre pour le nourrir, à cause de l'abondance des pâturages. Ces crocodiles surprennent ces animaux lorsqu'ils vont boire, & mangent les petits lorsque leurs meres les mettent bas.

Nos gens n'alloient point de jour à la chasse, qu'ils n'en rencontrassent quelques-uns prodigieusement gros, & ils les tuoient quoiqu'ils y courussent d'assez grands dangers.

Un des nôtres, Portugais denation, qui dès sa plus tendre jeunesse avoit vécu avec les François, s'étant fait Boucanier, & enfin Avanturier, voulut aller à la chasse, accompagné seulement d'un Esclave nouveau venu de Guinée, & encore demi-sauvage. Il avança dans le Bois pour chercher de quoi tirer, & en passant un ruisseau, un crocodile, qui comme il nous l'a dit, avoit plus de cinq pieds de long, le prit tout d'un coup par une jambe, l'abbatit par terre & se jeta sur lui. L'Avanturier qui étoit vigoureux, se défendit & appella son esclave; mais celui-ci à la vue de ce terrible animal, prit la fuite, & alla se tapir dans un buisson.

Le crocodile avoit déjà presque em-

porté une jambe à l'Aventurier qui perdoit beaucoup de ſang, & qui ne laiſſa pas malgré cela, de donner tant de coups de coûteau à cette furieuſe bête, qu'il la mit hors d'état de lui faire plus de mal. Enfin ſe relevant le mieux qu'il lui fut poſſible, il acheva de la tuer. Mais comme il ne pouvoit plus marcher, il appella encore ſon eſclave à ſon ſecours.

Plaiſant aveu d'un Eſclave.

Ce pauvre garçon nous a avoué depuis, que dans ſa frayeur il n'avoit pas pris garde au lieu où il s'étoit jetté, & que quoiqu'il fût alors preſque nud dans ce buiſſon, & percé de mille pointes d'épines, il les ſouffroit plutôt que de ſe réſoudre à ſortir parce qu'il craignoit encore plus les morſures du crocodile. Ainſi ſon maître avoit beau lui crier que le crocodile étoit mort, il ne ſe hâtoit pas davantage. Notre Aventurier fut donc obligé de ſe traîner juſqu'au lieu où étoit ſon Eſclave, qui le chargea ſur ſes épaules, & le porta deux grandes lieues dans le pays le plus incommode du monde, par de ſi mauvais chemins, qu'ils étoient tous deux extrêmement fatigués; le maître de la douleur de ſes bleſſures, & l'Eſclave de la peſanteur de ſon fardeau.

Le soleil commençoit à baisser, de sorte qu'ils se voyoient réduits à demeurer tous deux dans le bois, à la merci de ces bêtes carnassieres, & d'y passer la nuit. L'Aventurier qui avoit de la vigueur, & de la présence d'esprit, se fit porter sur une petite montagne, d'où il découvrit le bord de la mer qu'il montra à son esclave, & le chemin qu'il devoit tenir pour y aller, afin de nous avertir de le venir prendre. Avant que de le quitter, il lui fit bander ses plaies avec sa chemise qu'il déchira, & mit son fusil avec ses couteaux auprès de lui pour se défendre, en cas qu'il fût encore attaqué par quelque crocodile. L'esclave vint nous avertir de l'état où étoit son maître que nous fûmes aussi-tôt chercher; nous l'apportâmes dans le vaisseau, où après l'avoir visité, je trouvai que d'une jambe il ne lui étoit resté que les muscles & les nerfs qui pendoient tous déchirés; il avoit encore plusieurs blessures à la cuisse, & les parties génitales entierement emportées.

Destinée du Portugais.

Je le pansai, & la fievre qui depuis peu l'avoit quitté, le reprit. Deux jours après la cangrene se mit à sa jambe, ensorte que je fus obligé de la lui couper. Après cette opération ses plaies al-

lerent fort bien, & nous parlions déjà de lui faire une jambe de bois, lorsqu'en une nuit il lui vint une éréſipelle à la jambe ſaine, depuis la hanche juſqu'au talon. Je le ſaignai, le purgeai doucement, & tâchai d'appaiſer l'inflammation avec des remedes convenables; cependant ſa jambe tomba en pourriture, & quelques ſoins que je puſſe y apporter, il mourut. Je fus curieux d'ouvrir toute la jambe depuis la hanche, d'où il diſoit que ſon mal provenoit ; je trouvai que le perioſte, qui eſt une petite peau qui couvre l'os, étoit mangé par une matiere ſéreuſe & noire, d'une puanteur inconcevable.

Je ne puis pourtant attribuer ſa mort au venin du crocodile ; car j'en ai vu pluſieurs qui en ont été mordus, & dont la guériſon n'a été ſuivie d'aucune mauvaiſe ſuite. Je crois donc que celui-ci n'eſt mort que parce qu'il étoit malſain, & d'une humeur ſombre & mélancolique.

Telle fut la malheureuſe deſtinée de ce Portugais, pour n'avoir pas voulu croire ceux qui l'avertiſſoient de n'aller point ſeul dans ce bois : mais, comme je l'ai déjà dit, il étoit d'une humeur chagrine, & ſi opiniâtre, qu'il ne déféroit à rien.

Enfin notre vaisseau étant en état, nous partîmes gros & gras, il ne paroissoit pas que nous eussions fait un voyage si pénible. Nous ne songions plus qu'à retourner à la Jamaïque, pour trouver un autre vaisseau afin d'aller en course; car le nôtre ne valoit plus rien. Nous prîmes notre route le long de la côte de *Cuba*, au travers des petites îles où nous fumes pris d'un calme qui dura près de quinze jours, & qui nous réduisit à une telle nécessité d'eau, que nous fumes obligés de nous contenter d'un demi-setier par jour; parce que nous ne pouvions aborder en aucun lieu pour en prendre.

Départ & bonne disposition des Aventuriers.

Après avoir passé quelques jours dans cette disette, & même sans boire, nous arrivâmes enfin dans le golfe de *Xagua*, que les Aventuriers nomment *Grand Port*, où nous trouvâmes deux navires Hollandois, qui étoient ceux que notre flotte avoit vu quand elle partit de l'île Espagnole, pour aller à *Panama*.

Ces navires avoient été obligés de relâcher en ce lieu là pour se raccommoder; car l'un des deux avoit été démâté de son grand mât par un coup de tonnerre, qui avoit même tué beaucoup de ses gens. Je m'embarquai sur ces vaif-

Occasion que trouve l'Auteur de quitter les Aventuriers.

seaux pour repasser en Europe, remerciant Dieu de m'avoir retiré de ce misérable genre de vie ; car ce fut là la premiere occasion que j'en trouvai depuis cinq années que j'en faisois le metier.

J'ai fait trois autres voyages dans l'Amérique, tant avec les Hollandois qu'avec les Espagnols, & j'ai eu le temps d'y perfectionner la connoissance de toutes les choses que j'y avois remarquées la premiere fois. Je reviens à mon histoire, & je compte sur l'indulgence de mon lecteur, qui voudra bien me pardonner cette petite discression.

Les Aventuriers avoient toujours sur le cœur le tort que Morgan leur avoit fait, & ils ne perdoient point l'envie de s'en venger. Ayant appris qu'il se préparoit à aller prendre possession de l'île de *Sainte Catherine*, soit qu'il ne se crût pas en assurance à la Jamaïque, soit qu'il se défiât du gouverneur, ils avoient résolu de l'attendre sur son passage, de l'enlever lui, sa femme & les siens, & de le mettre en lieu de sûreté, jusqu'à ce qu'il leur eût fait raison de son vol, lorsqu'ils en furent empêchés par un incident qui rompit leurs mesures. Un navire du roi de la Grande Bretagne arriva à la Jamaïque avec un

nouveau gouverneur, & un ordre exprès à Morgan de repasser en Angleterre, pour y répondre sur les plaintes du roi d'Espagne & de ses sujets.

Ordre à Morgan d'aller en Angleterre.

Si en même temps on avoit écouté celles des Aventuriers, on auroit pu voir par ce qui s'est passé, qu'ils auroient eu sujet d'en faire de grandes contre lui. Morgan fut donc obligé d'aller en Angleterre, & j'ai fait tout mon possible pour savoir l'évenement de cette affaire; mais je n'en ai pu rien apprendre.

Nouveau gouverneur de la Jamaïque.

Le nouveau gouverneur étant établi à la Jamaïque, ménagea mieux les Espagnols que n'avoit fait son prédécesseur. Il envoya le vaisseau qui l'avoit apporté, & qui étoit parfaitement bien équipé en guerre, dans tous les principaux ports du roi d'Espagne, sous prétexte de renouveller la paix avec eux, & de tenir la mer de la part du roi son maître, pour détruire les Aventuriers qui commettroient des hostilités sans son aveu. Cependant les Aventuriers ne laisserent pas de piller presque à sa vue, une ville qui appartenoit aux Espagnols.

Hardiesse des Aventuriers.

Il sera mal-aisé, pour ne pas dire impossible, de s'opposer aux desseins de

ces gens là, qui animés par le seul espoir du gain, sont capables des plus grandes entreprises. Il est vrai qu'ils succomberoient souvent dans ces entreprises, s'ils n'avoient ni bâtiments, ni vivres, ni munitions de guerre, ni ports.

Mais premiérement pour ce qui est des bâtimens ils n'en manquent pas, & on les voit souvent s'embarquer sur la mer avec les moindres vaisseaux, & prendre les plus grands, qu'ils rencontrent presque toujours remplis de vivres & de munitions de guerre.

A l'égard des ports, ils n'en sauroient non plus manquer; comme les Espagnols fuient devant eux, ils y entrent avec facilité, & s'en rendent les maîtres aussi-bien que des autres lieux, qu'ils parcourent en victorieux, & où l'on voit qu'ils agissent aussi tranquillement que s'ils en étoient les possesseurs légitimes: de sorte que l'on ne voit rien qui puisse arrêter leurs courses & leurs progrès, qu'une vigoureuse résistance.

Nouvelles de Carthagene.

Par exemple, si l'on en croit les nouvelles apportées depuis peu à la Jamaïque par des vaisseaux venus de Carthagene, on a su que les Aventuriers étant entrés dans la mer du sud, n'ont

pu exécuter le dessein qu'ils avoient de se saisir de quelques postes avantageux, pour troubler la navigation de *Lima* à *Panama*; parce que les Indiens s'étant mis en armes en plusieurs endroits de la côte, les ont empêchés de débarquer, & même de se pourvoir d'eau & de vivres. De plus, que l'escadre du viceroi du *Perou*, qui croisoit entre, *Lima* & *Panama*, leur donnoit la chasse, & avoit ouvert par ce moyen le commerce entre ces deux places. Enfin, que quelques Aventuriers qui avoient débarqué dans la mer du sud, avoient été défaits, & contraints de se retirer.

De pareils efforts, & souvent réïtérés par les Espagnols, pourroient peut-être à l'avenir faire perdre aux Aventuriers la coutume & l'envie de les attaquer. Je dis peut-être; car dans le fond les Aventuriers sont de terribles gens.

Ces efforts pourroient même leur être plus utiles, que les soins qu'ils prennent pour empêcher que le nombre de leurs esclaves ne diminue. C'est pour ce sujet que dans l'Amérique les Espagnols sont si inexorables & qu'ils punissent très-rigoureusement les Negresses qui s'abandonnent à des hommes blancs; c'est-à-dire, à des hommes

de l'Europe. Ils n'en usent pas de même lorsqu'elles s'abandonnent à des Negres qui sont esclaves comme elles.

Comme ces Negresses pourroient nier qu'elles aient eu habitude avec un homme blanc, & soutenir le contraire, on ne baptise leurs enfants, que neuf jours après leurs couches; au bout de ce temps la nature de l'enfant mâle ou femelle devient blanche, & ainsi on est convaincu de la vérité.

On ne prend pas tant de précaution sans intérêt; c'est que l'enfant qui vient d'un Negre est toujous esclave, au lieu que celui qui vient d'un homme blanc est né libre. Il n'est donc pas surprenant qu'on observe les Negresses avec tant de soin.





HISTOIRE DES AVENTURIERS *FLIBUSTIERS*

Qui ſe ſont ſignalés dans les Indes.

QUATRIEME PARTIE,

Contenant diverſes courſes que les Flibuſtiers ont faites, depuis l'année 1686 juſqu'à préſent; avec un état des revenus que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amérique.



CHAPITRE PREMIER.

Diverſes courſes des Flibuſtiers qui ont précédé la priſe de la ville de Campêche.

LE 16 août 1683 quarante-ſix Aventuriers-Flibuſtiers partirent dans un bateau de 40 tonneaux avec 4 pieces de canon, pour

joindre la flotte du général Grammont à l'île de la Tortille. Ils y trouverent quatre bâtiments François , venant d'une expédition ſur la riviere d'Ynocq ; & pendant ſix ſemaines qu'ils y demeurerent , les capitaines Laurent & Michel , qui commandoient chacun un vaiſſeau de 36 pieces de canon & de 300 hommes y vinrent auſſi , & furent ſuivis du capitaine Pednau , monté ſur un vaiſſeau de 14 pieces de canon & de 130 hommes. Tout cela joint enſemble faiſoit environ 900 hommes propres à une deſcente.

On détacha les capitaines Vigneron & la Garde , pour faire quelques priſonniers ſur la côte de Sainte Marguerite & de Cumana , & ſavoir d'eux quelque endroit où il y eût de l'argent ; mais ceux qui furent pris aſſurerent qu'il n'y en avoit point.

Les Flibuſtiers ſur cette réponſe ſe ſéparerent. Le capitaine Pednau alla à la côte de Carac ſe carener ; les autres allerent à l'île d'Or : Et comme il eſt libre à chaque Flibuſtier de choiſir & de changer de vaiſſeau en payant les vivres , ils emmenerent avec eux ceux qui voulurent être de leur partie , & firent de cette maniere près de 400

hommes. L'île d'Or est voisine du golfe d'Arien, côte de Carthagene. Ils prétendoient en traversant cet espace de terre, qui n'est que de 14 lieues, passer dans la mer du sud.

A l'égard du capitaine Michel avec qui j'étois, il alla au cap Cordiere pour faire de l'eau, & pour surprendre le vaisseau qui vient tous les trois ans recevoir les épingles de la reine d'Espagne, qui montent à trois millions de piastres, la plus grande partie en perles que l'on tire de la Marguerite & de la riviere de la Hache. Il manqua cette prise, parce que les Flibustiers s'étoient tellement attachés à boire en célébrant la fête des Rois, qu'ils ne purent équiper assez promptement des canots pour envoyer après une pirogue Espagnole qui les avoit découverts, & qui revira dans le moment pour en donner avis.

Cet événement obligea le capitaine Michel à sortir du cap Cordiere. Comme il tournoit vers Corrosol, il rencontra le capitaine Laurent avec un bâtiment chargé de quinquina & de 50000 liv. en especes. La nuit les empêcha de se reconnoître; le capitaine Laurent, dans la crainte que ce ne fus-

sent des Espagnols, avoit résolu de se brûler plutôt que de se rendre. C'est sa maniere, il la garde encore aujourd'hui, & lorsqu'il reçoit quelques Aventuriers dans son bord, il leur dit qu'ils peuvent s'assurer de n'être jamais pris des Espagnols avec lui.

Il fut agréablement surpris d'avoir rencontré ses amis; mais cette joie fut traversée par la fâcheuse nouvelle des épingles de la reine d'Espagne qu'ils lui apprirent. Ce coup lui donna du chagrin; il lui tenoit trop au cœur pour ne pas tenter une seconde fois la fortune. On leva l'ancre, & on alla au cap de la Vêle à 14 lieues de la riviere de la Hache, où les Flibustiers ayant appris qu'on avoit déchargé le vaisseau de ce qu'ils cherchoient, & qu'on avoit trop bien pourvû à sa sûreté, cent d'entr'eux descendirent à l'ile d'Or, & allerent dans la mer du sud joindre ceux qui y étoient déjà passés; d'où ils ont écrit qu'il ne leur manquoit que du monde, & que ceux qui voudroient les venir trouver se donnassent de garde des eaux croupies qui avoient fait périr plusieurs des leurs, avant que de s'appercevoir qu'elles étoient empoisonnées.

Les cent Flibustiers qui avoient quit-

té le capitaine Laurent, l'affoiblirent auſſi conſidérablement. Il ne put faire autre choſe avec le capitaine Michel, que de croiſer le long de la côte de Carthagene, en attendant le retour de leurs deux meilleurs voiliers, qu'ils avoient envoyés pour s'informer s'il n'y auroit point quelques Aventuriers dans ces mers : mais ils ne rencontrerent que deux vaiſſeaux ennemis qui leur donnerent la chaſſe, & peu de temps après parut la flotte Eſpagnole, forte de cinq à ſix mille hommes, qui contraignit les Flibuſtiers d'abandonner leur deſſein ſur Carthagene. C'eſt ce qui donna lieu à l'entrepriſe de Campêche, dont le ſuccès paroiſſoit comme aſſuré, à cauſe que cette ville n'ayant point d'armée pour la défendre, demandoit auſſi moins de monde pour la forcer.

Deſſein ſur Carthagene.

CHAPITRE II.

La priſe de la ville de Campêche, faite en l'année 1686.

QUOIQUE l'entrepriſe des Flibuſtiers ſur Campêche ne leur ait pas été auſſi avantageuſe que celle de la *Vera*

Cruz, elle n'a pas laissé de leur être glorieuse, l'on ne sera pas moins satisfait d'en apprendre le récit.

Le rendez-vous des Flibustiers étoit à l'ile à Vaches, ils s'y trouverent au nombre d'environ douze cents hommes. Après avoir fait la revue de toutes leurs forces, on proposa la prise de Carthagene dans l'espérance de se joindre encore à 700 hommes que l'on croyoit être à l'île d'Or, & que l'on ne trouva point. On s'arrêta à l'expédition de Campêche, quoique l'on vît bien qu'elle ne devoit pas être si profitable que celle de la *Vera-Cruz*; mais on crut qu'elle étoit nécessaire aux Aventuriers, parce qu'ils manquoient de vivres, & que par ce moyen ils seroient en état de faire de plus grandes entreprises.

Nouveau dessein sur Carthagene.

Cette expédition ayant été approuvée dans le conseil, on recommanda le secret, on prit garde que personne ne s'échappât de la flotte, on ne dit aucunes nouvelles aux barques d'avis qu'ils alloient à la Jamaïque & ailleurs, & on dépêcha vers monsieur de Cussy, gouverneur de la Tortue, pour avoir une commission d'aller en course contre les Espagnols, sans spécifier l'entreprise.

Mais il prévint les Aventuriers; il avoit eu avis depuis peu de jours, qu'on lui envoyoit des ordres avec quelques frégates pour aller contr'eux, & pour les réduire à se soumettre aux ordres du roi, qui n'approuve point ces sortes de courses.

Monsieur de Cussy se transporta donc à l'île à Vache, où les Aventuriers étoient en attendant sa commission. Ils furent bien surpris de le voir en personne, & encore plus de lui entendre dire que leur dessein étoit contraire à la volonté du roi.

Le capitaine Grammont qui a beaucoup de vivacité d'esprit, lui répondit : Hé, monsieur, comment le roi sau- ,, roit-il notre dessein, pendant que la ,, plus grande partie de la flotte ne le ,, sait pas encore ? Il est impossible que ,, Sa Majesté vous ait fait savoir son in- ,, tention là-dessus : mais ce que je puis ,, conjecturer de tout ceci, c'est que votre ,, bonté ordinaire ne peut souffrir que l'on ,, exerce des cruautés contre les Espa- ,, gnols : je vous promets, foi de capitai- ,, ne, qu'il n'en sera fait aucune, & que ,, nous garderons si bien le secret, que ,, nous espérons de surprendre la ville où ,, nous allons, de nous en rendre maittes ,,

„ sans coup férir, & même de la piller „ sans que les habitants aient le temps de „ s'en appercevoir ni de s'en plaindre.

Raillerie à part, *repartit monsieur* „ *de Cussy*, capitaine Grammont, le „ roi n'approuve point cela, il m'a fait „ savoir depuis peu ses ordres là-dessus, „ & il m'envoie quelques frégates pour „ réduire ceux qui y seront rebelles. C'est „ pourquoi je vous exhorte tous d'aban- „ donner ces sortes d'entreprises, & je „ vous promets de vous rendre en cour „ tous les bons offices imaginables, & de „ procurer à chacun de vous des emplois „ selon son mérite & sa qualité : Vous „ savez que S. M. se fait un plaisir de „ contenter tout le monde.

Je n'en doute point, *poursuivit* „ *Grammont*, & si nos freres, qui sont ici „ présents, veulent renoncer au dessein „ que nous avions pris, j'y consens. Tous se recrierent à l'instant que l'affaire étoit trop avancée pour la quitter, & que si Mr. de Cussy ne vouloit pas leur accorder une commission pour aller contre les Espagnols, ils se serviroient de celle qu'il leur avoit donnée pour la chasse & pour la pêche; faisant entendre par là que s'ils rencontroient des hommes qui voulussent leur résister, ils leur donneroient

toient indifféremment la chaſſe comme aux bêtes. Monſieur de Cuſſy les voyant dans cette réſolution, les quitta bruſquement, après les avoir exhortés à rentrer d'eux-mêmes dans leur devoir, pour ne pas le forcer de les y réduire.

Ce diſcours ne fut pas capable de les détourner du deſſein qu'ils avoient formé. Monſieur de Cuſſy ne fut plutôt parti qu'ils profiterent du vent qui leur étoit favorable, firent voile, & arriverent en un endroit nommé *Champeton*, à quatorze lieues de *Campêche*. Sans perdre temps ils débarquerent en des canots neuf cents hommes & nagerent doucement avec des Avirons, depuis deux heures du matin juſqu'à cinq heures du ſoir. Leur flotte étoit compoſée de vingt-deux Canots, avec chacun leurs étendards : ce qui formoit un ſpectacle aſſez agréable. Ils camperent le ſoir devant la ville à la portée du canon, & paſſerent la nuit dans leurs canots. La néceſſité d'avoir des vivres qui leur manquoient, les animoit bien plus à pourſuivre cette entrepriſe, que l'eſpérance du gain, à quoi ils ne s'attendoient pas.

Dès le lendemain ſur les neuf heures du matin, Monſieur de Grammont don-

na les ordres nécessaires pour la descente. C'étoit un coup bien hardi, & néanmoins assez ordinaire aux Aventuriers, que d'aller ainsi attaquer en plein jour & à découvert une Place de cette force. On fit donc mettre à terre toutes les Troupes qui étoient dans les vingt-deux canots, & celles qui étoient en trois bateaux & dans notre grand vaisseau que l'on avoit fait avancer, & elles parurent aussi-tôt en bataille à la vue des ennemis qui ne savoient que penser, pouvant croire aussi facilement que c'étoit une armée Royale, qu'un amas de Flibustiers.

Ils ne trouvoient aucune résistance pendant leur marche; & ce qui les favorisa encore, c'est qu'il y avoit sous la Forteresse un vaisseau du Roi d'Espagne de vingt-quatre pieces, qui périt en tirant plusieurs coups de la Sainte Barbe.

Chacun le regardoit comme un obstacle capable de retarder l'entreprise, & de donner aux Espagnols le temps de se préparer à bien recevoir les Aventuriers.

Mais le feu prit aux poudres & fit sauter ce vaisseau avec tout ce qui étoit dedans. Ce fut grand dommage; car il étoit fort bien fait, & ne tiroit que

quatre pieds d'eau, quoiqu'il portât vingt-quatre pieces, ce qui n'est pas commun. Aussi les Espagnols firent-ils courir le bruit qu'ils y avoient mis le feu exprès, de crainte qu'il ne tombât entre nos mains, & cela paroît assez vraisemblable; cependant si on fait la moindre attention à ce qui suit, il sera bien difficile de ne se pas persuader que ce fût un pur accident. En effet, le vaisseau sauta avec son pavillon Royal au derriere, & au grand mât; ce qui ne seroit pas arrivé de la sorte, si on l'avoit fait exprès. Mais c'est la coutume des Espagnols de se prévaloir de leurs prospérités, & de tirer avantage de leurs malheurs mêmes.

On marcha plus d'un quart de lieue sans trouver qui que ce fût qui résistât. Les Aventuriers toujours attentifs & sur leurs gardes tomberent à la fin dans une embuscade de 800. hommes, qui firent sur eux une furieuse décharge avec si peu de succès, qu'il n'y eut que deux hommes de tués & cinq ou six de blessés. Les Aventuriers donnerent sur les Espagnols en gens déterminés, & les obligerent à décamper au plus vîte. Ils entrerent nsuite dans la ville de Campêche, qu'ils trouverent fortifiée à chaque

Carrefour de quatre pieces de canon.

Tout autre que le Capitaine Grammont eût peut-être reculé ; mais en homme d'esprit & d'expérience, il s'avisa sur le champ de faire monter du monde sur les maisons qui sont bâties comme celles des Turcs en platte-forme. Ensorte que voyant les ennemis du haut en bas, & à découvert, principalement ceux qui gardoient le canon, on faisoit feu sur eux avec tout l'avantage possible. Les Aventuriers qui étoient dans les rues, profitant de l'occasion, fondirent en même temps sur leurs ennemis, les forcerent d'abandonner leur canon, & s'en emparerent au nombre de quarante pieces toutes en batterie.

Cette entreprise, qui auroit demandé un Siege dans les formes, & occupé plusieurs jours d'autres gens qui prennent plus de précaution, & qui gardent plus de mesures que les Aventuriers, fut exécutée par eux en une demi-journée, sans avoir perdu plus de quatre hommes.

Après la prise de cette Ville, il ne restoit plus qu'à se rendre maître de la Forteresse. Elle étoit défendue de dix-huit pieces de canon de 24. livres de balle & de six pieces plus petites, avec

400 hommes de Garniſon. On ſe repoſa durant trois jours, ſi c'eſt repoſer que d'être jour & nuit ſur ſes gardes & ſous les armes : On ne laiſſa pas de prendre quelques rafraîchiſſements.

Cependant le Capitaine Grammont qui ne vouloit pas en demeurer là, donna ordre de faire venir de ſon bord cent boulets de canon, cent gargouges pleines de poudre, & dix affuts, ſur leſquels il fit auſſi-tôt monter dix pieces de canon de celles que l'on avoit priſes dans la ville. Il commanda de faire une embraſure dans une maiſon voiſine de la Fortereſſe, qui ſervoit de priſon, & d'y placer les dix pieces de canon. On commença dès-lors à canonner la Fortereſſe, ſans diſcontinuer pendant huit heures, à deſſein d'y faire breche, d'y monter, & de donner un aſſaut général.

Pendant que l'on canonnoit ainſi, les Flibuſtiers au nombre de 600 hommes avec leurs armes, étoient poſtés dans des maiſons prochaines, & faiſoient un feu continuel ſur le Fort, tirant néanmoins à coup perdu, parce qu'ils ne voyoient perſonne. Ils eurent ſeulement le plaiſir de hacher en pieces trois Drapeaux plantés ſur la Fortereſſe, ſans que l'on osât en arborer de nouveaux ; les

balles, qui tomboient alors comme la grêle, en ôtoient l'envie & le moyen.

On tira ſur la Forteresſe plus de quatre-vingt coups de canon ſans aucun effet ; ce qui en fit differer la priſe jusqu'au lendemain, que l'on eſpéroit trouver quelque ſtratagême pour s'en rendre maître. Mais les Eſpagnols tirerent les Flibuſtiers de peine en l'abandonnant la même nuit, n'y laiſſant que le canonier, un Anglois & l'enſeigne de la Forteresſe, homme de cœur & de naiſſance, puiſqu'il aima mieux ſe défendre juſqu'à l'extrêmité, & être fait priſonnier de guerre, que de ſe ſauver lâchement comme les autres. Auſſi fut-il traité du Capitaine Grammont ſelon le mérite de ſa perſonne, & ſa fidélité envers ſon Prince : il renvoya généreuſement, après lui avoir fait rendre toute ſorte d'honneurs, avec les biens qu'il poſſédoit dans le pays Il y joignit même beaucoup de préſens de ſa part.

On apprit l'évacuation de la Forteresſe par l'Anglois dont je viens de parler, qui cria au Corps de garde avancé des Enfans perdus, que les Flibuſtiers pouvoient entrer. On le fit ſavoir au Général, qui ne ſe fia à cet avis que de bonne ſorte : car pour en voir une en-

tiere assurance, il fit dire à cet Anglois de tirer tous les canons à la volée; il obéit, & l'on connut qu'il étoient chargés de mitrailles. Le Général jugea à propos de remettre au lendemain à en prendre possession, parce qu'il étoit nuit, & qu'il se méfioit des Espagnols, dont il est plus difficile de prévenir la trahison, que d'arrêter la bravoure.

Le Capitaine Laurent, qui fut choisi pour en être le Gouverneur, prit avec lui 80. hommes dont on composa la garnison. On songea ensuite à loger les Flibustiers dans les maisons qui étoient autour de la place-d'armes; & à s'y fortifier; parce que tous de jours on pouvoit y être attaqué par plus de 1500 hommes que les Espagnols auroient assemblés facilement s'ils l'eussent voulu; mais ils n'en firent rien.

On demeura plus de deux mois dans la ville, allant tous les jours en parti à dix ou douze lieues à la ronde, sans rencontrer d'autres gens que quelques Sauvages, ou quelque butin qui consistoit en peu de chose.

Un jour les Flibustiers firent un parti de 1300. Cavaliers montés sur des chevaux & sur des Mulets; ils tomberent dans une embuscade d'Espagnols, qui

firent si à propos une décharge sur eux, qu'ils leur tuerent plus de vingt hommes, & en blesserent beaucoup davantage. Leur plus grande perte fut le Capitaine Garderies, brave s'il en fut jamais. Cet échec leur apprit à ne plus aller à cheval, & en effet ce n'est pas-là leur métier.

Il y avoit dans cette embuscade plus de 900 hommes, & le Gouverneur de Mérida y étoit en personne. Il est étonnant qu'il ne les ait pas tous taillés en pieces.

Pendant ces deux mois on prit plus de 600 Prisonniers, la plupart sauvages. Le Capitaine Grammont, qui aimoit les siens autant qu'il en étoit aimé, envoya vers le Gouverneur de Merida demander deux Flibustiers que ses gens avoient fait prisonniers ; à condition de lui rendre tous les siens, sans en excepter le commandant, le Major, & le Castillan qu'il avoit entre ses mains ; sinon qu'il mettroit tout à feu & à sang dans la ville. Le Gouverneur de Merida lui fit réponse qu'il pouvoit brûler & massacrer tout ce que bon lui sembleroit, qu'il avoit de l'argent pour rétablir la Ville, & des hommes pour le combattre; qu'il s'approchoit à cette fin.

Le Capitaine Grammont outré de cette rodomontade, prit l'Envoyé par la main, & le promenant par la Ville il y fit mettre le feu en sa présence, & couper la tête à cinq Espagnols. Cela fait il dit à cet Envoyé : *Allez, & assurez votre maître de ma part que j'ai ponctuellement exécuté ses ordres.* Il le chargea en même temps, de lui témoigner qu'il en feroit autant à ceux qui étoient encore entre ses mains ; sur quoi peu de jours après il ne reçut pas d'autre réponse que la premiere.

Malgré tout cela Mr. de Grammont fut aussi humain que le Gouverneur Espagnol étoit cruel, il donna la liberté à tout le monde; mais il fit sauter la Forteresse, & brûla généralement toute la Ville.

Ce furent les fruits de l'indiscrétion & de la rodomontade Espagnole ; car si le Gouverneur de Merida avoit écrit & fait parler plus honnêtement au Capitaine Grammont, on ne se feroit pas apperçu que les Flibustiers eussent été à Campêche. Ils y arriverent le 7. Juillet 1686. & n'en partirent que le 29. Août au soir, qu'ils s'embarquerent après y avoir célébré la Fête du Roi, qui est le jour de Saint Louis, à grands coups de

canon & de mousqueterie. On brûla dans le feu de joye pour plus de deux cents mille écus de bois de Campêche.

Cette expédition eut tout le succès que l'on pouvoit en espérer, à l'argent près que les Flibustiers cherchent toujours, & qu'ils ne trouverent pas. Le sieur de Grammont y fit voir toute la conduite, l'expérience & la valeur que l'on pouvoit attendre d'un grand capitaine.

On dit qu'il est de Paris, & qu'il étoit fort jeune lorsque son pere mourut. Le mari que la veuve épousa dans la suite, donna entrée dans sa maison à un Officier de ses amis, qui devint amoureux de la sœur de Grammont. Sa grande jeunesse sembloit le mettre hors d'état de se mesurer avec un homme de valeur. Cependant un jour son beau-pere étoit absent, il voulut écarter l'amant de sa sœur, & l'ayant prié de régler ses visites, il lui refusa sa porte. Mais la mere étant survenue avec sa fille, l'une & l'autre le traiterent d'enfant, & firent monter le cavalier.

Grammont indigné de ce procédé, fit quelques menaces dont le galant se sentit piqué : le lendemain il rencontra Grammont, il le traita de petit mutin

qui faisoit le brave. Grammont repliqua que s'il étoit dans un âge plus avancé, il lui feroit l'honneur de tirer l'épée contre lui. La fierté du jeune homme irrita l'officier, qui mit aussi-tôt l'épée à la main; Grammont en fit autant, & blessa son ennemi de trois coups dont il mourut, laissant dix mille livres à la sœur de Grammont, & à lui-même de quoi se sauver. Il lui procura encore sa grace par le moyen de Monsieur de Castelan, major des gardes, que le Roi avoit envoyé pour s'informer du fait. Il lui fit entendre que c'étoit lui-même qui s'étoit attiré ce malheur, & que bien-loin que l'on eût commis un assassinat en sa personne, les choses s'étoient passées avec honneur.

Peu de temps après Grammont fit quelques campagnes en qualité de Cadet, au Régiment Royal des vaisseaux, dans la compagnie de la Leuretiere. Il y acquit de la réputation, & fit très-bien son devoir quelques années sur mer: ensorte qu'ayant eu le commandement d'une fregate armée en course, avec un cinquiéme du profit qu'il feroit, il passa à la Martinique, & prit une Flotte Hollandoise appellée *les Bourses d'Amsterdam*, de la valeur de plus de quatre cents mille livres.

Grammont amena cette prise à Saint Domingue, sans se mettre en peine s'il ne lui en appartenoit qu'un cinquieme, parce que les intéressés étoient bien éloignés de là ; & ayant presque tout consommé au jeu & à la débauche, il fallut retourner en course. Le malheur voulut qu'il perdit la fregate dont il sauva néanmoins le canon, les armes & tous les agrés : il se trouva encore assez à son aise pour acheter un autre Bâtiment de 50 pieces, & il s'acquit une grande réputation à Saint Domingue ; les Flibustiers l'aimoient & l'estimoient, d'autant plus qu'il étoit libéral & bienfaisant. Il a été fort long-temps leur Commandant ; il s'est signalé en plusieurs rencontres, & se signale encore tous les jours; quoiqu'il soit âgé de plus de cinquante années, & que la goutte ne le quitte presque point, la maladie ne l'empêche pas d'être toujours actif & entreprenant. C'est un des plus braves Capitaines qui se soit encore trouvé parmi les Aventuriers, qui le suivent volontiers & s'attachent à lui. Il a un secret tout particulier pour gagner leurs cœurs, & s'insinuer dans leurs esprits. Il est bien fait dans sa taille, quoiqu'elle soit médiocre. Il a le teint brun, les cheveux

noirs, la mine guerriere, & agréable. La débauche du vin & des femmes l'a rendu perclus de tous ses membres. Il est impie, sans Religion, & exécrable dans ses juremens. En un mot, il est fort attaché aux choses terrestres, & ne croit point aux célestes. C'est-là son grand défaut.

CHAPITRE III.

La prise de la Ville de Carthagene, faite en l'année 1697. Et la Relation de ce qui regarde les Flibustiers, à ce sujet.

APRÈS l'expédition de Panama, célebre par la conduite que Morgan y a tenue, & par une marche qu'il a faite dans un Pays, désolé par deux Camps-volans qu'il avoit sans cesse sur les, bras tout entre-coupé de rivieres & de rochers ; on peut dire que rien n'est impossible aux Flibustiers bien commandés.

C'est ce que l'on a déjà vu dans les entreprises de Marécaye, de Gibraltar, de Porto-Rico, de Campêche & de l'isle Sainte Catherine ; on le verra encore

dans le récit que je vais faire de ce qui s'est passé à Carthagene.

En effet toutes ces entreprises sont remarquables ; les unes par la valeur des Combattans, les autres par les grandes difficultés qu'il a fallu surmonter, & par la vigoureuse résistance que l'on y a trouvée ; les autres enfin, comme la *Vera Cruz*, par les immenses richesses que l'on en a remportées. Mais l'expédition de Carthagene est considérable par toutes ces choses ensemble.

Cette expédition est distinguée des autres, en ce qu'elle a été exécutée dans un temps de guerre ouverte, par des troupes réglées, & si bien accoutumées à vaincre, que par les choses qu'elles ont déjà faites, elle sont presque sûres de celles qu'il leur reste à faire.

On me dira peut-être que je devrois ne parler ici que de ce qui regarde les Flibustiers ; je l'avoue, c'étoit aussi mon dessein ; mais je n'ai pû me dispenser de rendre justice à la valeur des Officiers & des Troupes, que j'ai vu moi-même tant de fois s'exposer pendant le Siége de Carthagene.

Si cette entreprise a eu des suites qui ont tant fait de bruit dans le monde, il est à présumer qu'avant que de rien

entreprendre, on avoit mûrement refléchi, & pourvu à tout ce qu'il falloit pour porter avec succès dans les Indes, aussi-bien que dans l'Europe, la gloire des armes de France.

Ainsi donc, comme méditer une entreprise & l'exécuter est pour les François la même chose, à peine eut-on arrêté ce dessein qu'on agissoit déjà sur les lieux. Le Baron de Pointis, homme de tête & d'expédition, avoit détaché deux mois auparavant la Fregate le Marin, sous le Commandement du Sieur de Saint Vandrille ; avec des ordres adressés au Sieur du Casse, Gouverneur sur l'isle de Saint Domingue, pour assembler le plus de Flibustiers, d'Habitants, de Boucaniers ou de Chasseurs, & de Negres qu'il pourroit trouver sur la côte.

Toutes ces sortes de gens sont braves & propres au coup de main : Ils joignent à leur adresse une intrépidité insurmontable, & rien ne peut les faire reculer. Il falloit cela, c'est pourquoi Monsieur de Pointis avoit donné ses ordres pour les trouver prêts à son arrivée, afin de les joindre aussi-tôt à l'Escadre dont il avoit le Commandement.

Cette Escadre armée en course au

profit des Particuliers, partit de Breſt le 9. Janvier 1696 pour l'iſle de Saint Domingue. Elle faiſoit plaiſir à voir, tout y étoit dans un ordre charmant. On pouvoit bien l'appeller une Armée; je ne craindrai pas même de la nommer ainſi dans la ſuite de cette Relation.

Elle étoit compoſée de dix-ſept Voiles, ſavoir.

Le Sceptre, commandé par Mr. de Pointis.

Le Saint Louis, par Mr. de Lévy.

Le Fort, par Mr. le Vicomte de Coëtlogon.

Le Vermandois, par Mr. du Buiſſon.

Le Furieux, par M. la Mothe Michel.

L'Apollon, par Mr. Gombaud.

La Mutine, par Mr. Maſſiat.

Le Saint Michel, par Mr. Marolles.

L'Avenant, par Mr. Francine.

La Galliote, par Mr. de Monts.

La Providence, Corvette, par Mr. du Bouchel.

La Diépoiſe, Flûte, par Mr. Tanberleau.

La Ville d'Amſterdam, par Mr. Monier.

Quatre Traverſiers, par quatre Officiers Matelots.

En cet état le baron de Pointis paſſa par le Raz deFontenay, à deſſein d'éviter une eſcadre Angloiſe beaucoup plus forte que la ſienne, qui l'attendoit à l'embouchure de Siroiſe.

Le 25 février il fit route ſur Finiſterre, & aterra ſur l'ile de Saint Domingue, ſans qu'il ſe ſoit rien paſſé dans cette traverſée de douze cents lieües, qui mérite d'être écrit.

Le premier mars il envoya la Providence au *Port Real* ou *Cap François*, qui eſt le quartier le plus au vent de ceux que nous habitons dans cette île.

Le ſieur de Galiffet qui y commandoit, ayant exactement pourvu de ſa part à tout ce que le ſieur du Caſſe lui avoit ordonné de tenir prêt, s'embarqua ſur la Providence avec le ſieur de Saint Vandrille, pour aller à bord du Sceptre recevoir les ordres de Mr. de Pointis qui étoit demeuré au large avec l'Eſcadre, & lui rendre compte des vivres qu'il avoit amaſſés, & des autres ſecours qu'il pouvoit attendre du pays, pour l'exécution de ſes projets. Il avertit Mr. de Pointis que la frégate du roi, le Favori, de l'eſcadre que commandoit le chevalier des Augers, étoit en rade; que le vaiſſeau le Chriſt, vice-

amiral de l'Armadille de Varloviente, avoit été pris par le ſieur des Augers, & qu'il en avoit donné le commandement au ſieur de la Motte d'Airan, pour le mener en France par le plus court chemin.

Mr. de Pointis profitant de cet avis dépêcha vers le ſieur de la Motte, & lui fit dire de joindre inceſſamment au petit Goave, pour le ſuivre dans ſes expéditions.

Le 14 mars tous les officiers monterent ſur l'amiral, & y demeurerent la journée à tenir conſeil ſur ce que l'on avoit à faire, pendant que l'armée reſta en pane, c'eſt-à-dire ſous voile, ſans changer de place, à cauſe de la maniere dont les voiles ſont orientées. Et ſur les cinq heures du ſoir les vaiſſeaux la Mutine & l'Avenant eurent ordre d'aller mouiller au port François à 14 lieues ſous le vent, pour y prendre les Flibuſtiers & nos rafraîchiſſements; parce que les vaiſſeaux qui étoient dans cette rade ne ſuffiſoient pas pour contenir les troupes & les munitions qu'on avoit pris ſoin d'y amaſſer.

On fit route à ſix heures du même ſoir, ayant le cap à l'oueſt; & le matin on ſe trouva à deux lieues du cap St. Nicolas au ſud-oueſt.

Le lendemain l'armée appareilla à cinq heures du matin, & fit route pour le petit Goave, où elle mouilla, & fit de l'eau & du bois pour trois mois.

Le petit Goave est un quartier situé à trente lieues sous le vent du cap François, & à sept lieues de Leogane. C'est l'endroit que les Flibustiers choisissent ordinairement pour s'assembler; & Leogane le lieu où Mr. Ducasse, Gouverneur de l'isle Saint Domingue, fait son séjour. Il vint à bord de l'Amiral, & ils eurent conférence ensemble. On trouva dans cette rade environ mille hommes Flibustiers dans plusieurs petits navires, avec lesquels ils ont coutume de faire leurs courses.

Les vaisseaux partis le 13 mouillerent le 17. Le 18 on mit à la Côte la fregate le Favori, qui n'étoit armée qu'en flute. Son équipage avoit passé dans le Christ, & on embarqua dans chaque vaisseau les troupes qui devoient composer un même bataillon pour la facilité du débarquement.

Sur ces entrefaites il arriva une affaire assez particuliere. On arrêta au corps-de-garde de la marine un Flibustier qui avoit fait quelque désordre. Ses camarades se trouverent choqués de sa

détention ; ils le demanderent avec assez d'arrogance, & sur le refus qu'on leur fit de le rendre, ils résolurent de l'enlever de force.

Un garde de la marine qui commandoit, les voyant approcher, leur cria de se retirer, ou qu'il feroit tirer sur eux. Cette menace ne les étonna point, ils continuerent ; on fit sur eux une décharge de laquelle il en resta trois sur le carreau, l'Officier se renferma dans son fort, les Flibustiers coururent tous aux armes, & s'assemblerent, se proposant de sauver la vie à quelque prix que ce fût à leur camarade.

On fit tout ce que l'on put pour empêcher cette sédition ; & comme on avoit affaire de ces sortes de gens, il étoit de l'intérêt de détourner cette espece de guerre civile. Mais leurs oreilles n'entendoient aucune raison, & ils méprisoient tout ce qui pourroit leur en arriver. Ils avoient résolu de se retirer dans les bois, & d'y faire des cabales, ou de passer au pays ennemi.

Ce qu'on pouvoit leur dire, loin de les détourner de leurs desseins, en hâtoit l'exécution. On avertit Monsieur de Pointis, du désordre qui alloit arriver, Mr. Ducasse malheureusement étoit absent.

On fut surpris de les voir arriver deux cents en très-bon ordre, marchant quatre à quatre, leurs fusils sur l'épaule, leur drapeau déployé. Ils entourerent le fort, & se mirent en devoir d'exécuter les projets qu'ils avoient formés. Révolte des Flibustiers.

On leur représenta de nouveau, qu'ils couroient à leur perte ; qu'ils s'alloient faire une affaire dont ils seroient fâchés dans la suite. Ils répondirent qu'ils vouloient avoir l'officier qui avoit fait tirer sur eux, mort ou vif. Sans les contredire on tâcha de les ramener à la raison. Leur mauvais procédé usa la patience des troupes, & les choses commençoient à s'aigrir, quand Monsieur de Pointis qui arriva heureusement, calma l'orage par sa prudence ordinaire. Il se rendit au fort ; quoique l'officier eût fait son devoir, on l'envoya à bord du Pontchartrain dont il étoit.

Monsieur Ducasse arriva le lendemain de cette révolte, il réprimanda les Flibustiers, & leur dit que l'intention du roi étoit qu'on gardât une exacte discipline dans l'armée. Les Flibustiers marquerent par leur soumission, le profond respect qu'ils avoient pour Sa Majesté. On se reconcilia avec eux, & l'on fit ensorte que la férocité de leur esprit

s'accommodât avec la douceur de celui des troupes réglées ; ce qui a continué pendant toute l'entrepriſe.

Pour rapporter ici avec autant de vérité que d'exactitude , ce qui a pu contribuer au ſuccès de cette expédition , voici en quoi conſiſtoient toutes les forces de cette armée. On a déja vu celles des navires. L'équipage étoit compoſé d'environ 2638. Officiers , d'un aſſez grand nombre de mariniers ou de matelots , de 1700 ſoldats , de 190 autres ſoldats d'augmentation pris à Saint Domingue , & d'environ 130 Officiers ou gardes de la marine.

Quoique le vaiſſeau le Pontchartrain, commandé par le ſieur Monjay, ſût deſtiné pour d'autres Armateurs , il ne laiſſa pas comme Flibuſtier de ſe joindre à cet armement ; ce fut celui que Mr. Ducaſſe, Gouverneur de St. Domingue , choiſit pour s'embarquer ; & la Ville-au-Glamma , Armateur de Saint Mâlo , en fit de même.

Il eſt à propos de marquer ici le nom & le nombre des navires Flibuſtiers qui ſe ſont trouvés à cette expédition : j'en ſépare les Habitans & les Negres pour éviter la confuſion.

Vaiſſeaux Flibuſtiers.

La Serpente commandée par Godefroy.
La Gracieuſe, par Blouc.
La Pembrock, par Galet.
Le Cerf-volant, par Pierre.
La Mutine, par Pays.
Le Brigantin, par Sales.
Le Jerſé, par Macary.
L'Anglois, par Colong.

Compagnies d'Habitants.

Le Cap Bourg, par Leſſan.
Le Cap Limonade, par Grenier.
Le Port de Paix, par Pin.

Compagnies des Negres.

Léaugane, par Janot.
Le Cap, par Guimba.

Tout cela faiſoit environ ſeize cents hommes, tous gens de bonne volonté, & qui n'avoient d'autre deſir que d'arriver promptement au lieu où on devoit les employer, pour donner des marques de leur zele & de leur valeur. Ainſi l'armée partant du petit Goave étoit compoſée de vingt-neuf voiles &

d'environ 6500 hommes, tant pour la garde des navires que pour l'entrepriſe du ſiege. A l'égard des Negres, comme ils étoient deſtinés à un emploi particulier, on les mit ſous les ordres du ſieur Paty, capitaine d'Infanterie à Saint Domingue. Les habitants & les Flibuſtiers faiſoient un corps ſéparé ſous le commandement du ſieur Ducaſſe.

Enfin tous les matelots furent armés d'eſpontons & de faux, & paſſerent ſous les ordres de pluſieurs capitaines de vaiſſeau.

Après avoir réduit toutes les compagnies à cinquante hommes, on augmenta le nombre des officiers, faiſant ſervir en cette qualité tous les gardes de la marine. On forma enſuite un bataillon de cinq compagnies de grenadiers, & ſix autres bataillons du reſte des troupes, dont le commandement fut donné aux plus anciens capitaines d'Infanterie. Le vicomte de Coëtlogon étoit général de l'artillerie, & les autres capitaines de vaiſſeau ſervoient comme lieutenants généraux ſous Monſieur le baron de Pointis.

Le commandement de l'armée étant ainſi réglé, on ſongea aux choſes néceſſaires à ſa ſubſiſtance.

Le

Le 20 on appareilla dans ce dessein pour le cap Tibron, situé sur la pointe de l'isle Saint Domingue à l'ouest de cette isle, à 175 lieues au nord de Carthagene.

Le besoin que l'on avoit d'eau & de bois, fut cause que l'on prit cette route. Les troupes mirent pied à terre pour faire la revûe, afin de ne manquer à rien quand on seroit arrivé à Carthagene : On fit reconnoître tous les officiers à la tête de leurs bataillons, & on régla un billet de convention qui fut envoyé à Monsieur Ducasse, tant pour les Flibustiers que pour les soldats de la côte. La plupart s'étoient retirés sur une montagne, prétendant qu'on ne leur avoit pas rendu justice dans l'invasion de la Jamaïque ; mais on les fit revenir sous l'espérance que l'expédition de Carthagene leur seroit avantageuse. Comme ces gens-là ne font guéres de courses qu'ils n'en rapportent de très-bonnes prises, ils ont coutume d'arrêter, avant que de rien entreprendre, ce que chacun aura pour sa part ; c'est ce qu'on trouva à propos de leur faire savoir.

Flibustiers ; ce qu'ils pratiquent dans leurs courses.

Cette maniere de vivre procede de ce que leur armement se fait à leurs dé-

pens, & que c'est à leurs risques & fortunes qu'ils entreprennent des courses. Celui d'entr'eux qui fournit le bâtiment a tant de lots pour le corps du vaisseau, & tant de lots pour les pieces de canon sur les prises qui se font ; ainsi du reste, comme on le peut voir dans la chasse-partie faite pour l'exécution de Panama.

Pendant le temps de l'embarquement, ils sont aussi grands maîtres que leur capitaine. S'ils n'en sont pas contens, ils en nomment un autre à la pluralité des voix, & celui qu'ils croyent le plus mériter cet emploi.

Quelquefois ils sont eux-mêmes les matelots. Quand le capitaine veut croiser en quelque endroit, il faut le consentement de tous, & la plus forte voix l'emporte.

Les prises sont portées au pied du grand mât, où l'on en fait le partage. Ils ont de bonnes qualités & de bonnes maximes parmi eux ; la fidélité leur est naturelle, & quand quelqu'un d'eux a volé ses camarades, il est dégradé du nom & de la qualité de Flibustier, ils le mettent dans une isle déserte, sans vivres & sans habits, à la merci du sort. Ils sont sans pitié, & même cruels sur ce sujet.

Le premier Avril la flotte fit route pour la côte de terre-ferme, elle marchoit dans un ordre à faire trembler toutes les Indes, les équipages & l'armement étoient diſpoſés à bien-faire ; & en attendant l'occaſion de ſe ſignaler, les jeux & les plaiſirs de la mer ne leur manquoient pas. Quoiqu'il n'y eût que 30 lieues du cap Tibron au petit Goave, on fut 5 jours ſans y arriver. La premiere terre que l'on découvrit fut la montagne de Sainte Marthe, que l'on voit de 40 lieues dans un temps clair. On croit que c'eſt la plus haute montagne du monde.

On paſſa à l'embouchure de la *Grande-Riviere*, ainſi appellée à cauſe de ſa largeur ; elle vient ſe perdre dans la mer avec une ſi furieuſe impétuoſité, qu'à dix lieues de terre l'eau y eſt encore douce. La plupart des vaiſſeaux y firent de l'eau, & paroiſſoient plus calmes qu'à l'ordinaire ; la raiſon que j'en appris eſt que l'eau douce n'a pas la force de l'eau de la mer.

Le ſixieme, la flotte mouilla aux Zembles, à 15 lieues au vent de Carthagene, où elle eſſuya un coup de vent qui l'agita juſqu'au onzieme qu'elle appareilla, & alla ranger à deux lieues de la Ville.

Les *Zembles* sont de certaines isles sur la côte de Carthagene. Elles ont peu d'étendue. Les François les appellent ainsi par corruption ; & les Espagnols, *islas de San-Blas*, qui signifie, *isles de Saint-Blaise.*

On tenta la même nuit de mettre les Flibustiers à terre ; mais la mer étoit alors si haute, qu'il fut impossible d'en approcher.

Le douzieme d'Avril à deux heures après midi, on mouilla devant Carthagene. Le Saint Louis y tira plusieurs bordées d'assez loin & sans effet ; mais on ne put mieux faire à cause des brisans qui avancent dans la mer, & qui empêchent que les vaisseaux n'abordent près de la ville. On en peut voir la force sur le détail que j'ai jugé à propos de faire dans cet endroit, & que j'ai écrit moi-même sur les lieux. Outre cela, voici la description de cette Place & des forts dont elle est défendue. On verra par ce moyen l'ordre que les François ont gardé pour réussir dans une entreprise où il ne falloit pas moins de prudence que de valeur.

Description de Carthagene.

La ville de Carthagene est située sur la côte du même nom à 15 lieues au vent des Zembles. Elle est divisée en

haute & basse ville. La ville haute s'appelle *Carthagene*, & la ville basse se nomme *Gezemanie*, ou *Imanie*, mot Indien qui signifie Fauxboug. Les rues de ce Fauxbourg sont enfilées du conon & du mousquet de la ville haute, parce qu'il n'a point de remparts du côté qui la regarde, & qu'il n'en est séparé que par un fossé où la mer dégorge, sur lequel est un pont levis qui sert de communication pour aller de l'un à l'autre. On voit de ce Fauxbourg ou ville basse, une fort belle Maladerie qui n'en est éloignée que d'une portée de fusil.

Les fortifications de Carthagene sont bonnes & assez régulieres. La rade de cette ville est la même que celle de la côte, & les vaisseaux qui veulent y aborder sont obligés de passer devant trois forts qu'elle a pour sa défense, à cause des brisans qui en défendent l'accès du côté de la mer.

Le premier est le fort *de Saint Lazare*, éloigné de Carthagene d'environ 400 toises, & situé à l'est de cette ville. Il la commande, & il n'est commandé que d'une petite montagne de difficile accès. On ne peut aller à ce fort que par un petit sentier du côté de

la ville ; mais il eſt tellement expoſé à ſes batteries, qu'elles foudroyent tout ce qui oſe y paroître. Notre-Dame de la Poupe, que l'on voit au-deſſus de Carthagene, n'en eſt éloignée que de 1150 toiſes.

Le ſecond eſt le *fort de Sainte Croix*, ſitué à une lieue au ſud de Carthagene ; ſes fortifications ne ſont pas extrêmement régulieres ; mais ſa ſituation le rend preſque inacceſſible, il ne peut y aborder à la fois que peu de chaloupes. On ne ſauroit y aller par terre, à cauſe des marécages dont il eſt environné, & d'un grand foſſé plein d'eau où la mer dégorge.

Le troiſieme eſt le *fort de Boucachic*, à trois lieues au ſud-oueſt de Carthagene. Il a quatre bons baſtions, la mer bat au pied du rempart d'un côté, & les trois autres côtés ſont entourés d'un foſſé à ſec taillé dans le roc, dont le glacis eſt tout roc aplani. Les remparts de Boucachic ſont à l'épreuve de la bombe, & un boulet de 36 livres tiré de la portée du mouſquet contre ſes murailles, ne fait que blanchir.

Ce fort eſt appellé *Boucachic*, de *Bocca-chicca*, qui ſignifie en Eſpagnol petite bouche, parce que l'entrée du

golfe de Carthagene est si étroite en cet endroit, qu'il n'y peut passer qu'un vaisseau ; encore est-il obligé de ranger le fort , pour éviter un écueil qui se rencontre au milieu de cette entrée.

Le vaisseau Saint Louis tira , comme j'ai dit , sa bordée sans effet. Il vouloit s'approcher de plus près de la ville de Carthagene ; comme il touchoit il fut obligé de revirer de bord au plus vîte. Le Vermandois & les autres vaisseaux ne jugerent pas à propos de tirer , ils allerent mouiller au-delà de la portée du canon de la ville.

La Galiote bombarda toute la nuit jusqu'au lendemain à la distance de la grande portée du canon. Ces machines inconnues jusqu'alors dans les Indes , firent au premier abord plus de bruit que d'effet, & plus de peur que de mal ; mais on s'approcha de maniere que toutes les bombes porterent dans la ville. La plupart des femmes l'avoient abandonnée ; celles qui y étoient demeurées redoublerent leur empressement à en sortir , lorsqu'elles virent le fracas du bombardement. Les Espagnols ont avoué que dans ce moment ils commencerent à douter de leur fort , & à craindre ce qui leur est arrivé.

Le quatorze on mouilla devant le fort de *Boucachic*. J'en donne encore ici la description, pour faire connoître l'intérêt que les Espagnols avoient de le conserver. Il commande par-tout, on ne sauroit en approcher par terre, & les bâtimens n'y peuvent aborder, ni du côté de la mer, ni du côté de la riviere. Ce fort est éloigné de trois lieues de Carthagene, & muni de quatre bastions; la mer bat au pied du rampart de quatre côtés différens; il est défendu par un fossé à sec taillé dans le roc, & le glacis de ses fossés est fait de ce même roc applani; les remparts sont à l'épreuve de la bombe, & les murailles à celle du canon; il y en avoit trente-trois pieces en batterie lorsqu'on l'attaqua.

Le vaisseau Saint Louis étant à portée se mit à canoner; la galiote & deux traversiers commencerent à bombarder. Ils firent les uns & les autres si bien leur devoir pour faciliter la descente des troupes, qu'elles furent à terre en bon ordre, se mirent aussi-tôt en bataille, & avancerent jusques à un quart de lieue du fort, sans trouver qui que ce fût qui osât s'opposer à leur marche.

Descente des Troupes.

Les Flibustiers qui connoissoient le pays, représenterent qu'il falloit traverser les bois ; que par ce moyen on marcheroit à couvert, & que c'étoit le plus court chemin pour arriver à Boucachic. Leur proposition fut approuvée, & on fit à cet effet un détachement de trois mille hommes du nombre desquels ils furent. Ils marcherent avec une fermeté héroïque, quoiqu'ils fussent obligés de suivre de petits sentiers où il ne pouvoit passer qu'un homme de front, & qu'ils eussent lieu de craindre quelque embuscade sur la route, où 500 hommes retranchés auroient défait tout ce qui se seroit présenté au passage.

Siege de Boucachic.

En sortant de ce défilé ils trouverent un chemin où l'on pouvoit marcher deux hommes de front : c'étoit le chemin pour aller de Carthagene au fort. Ils se mirent en état de passer la nuit dans cet endroit, que l'on fortifia des deux côtés, afin d'arrêter le secours que les Espagnols pourroient envoyer de Carthagene, & d'empêcher la communication du fort & de la ville.

Les Troupes étoient en devoir de remuer la terre & de couper des arbres, lorsque la garde avancée cria, *qui vive*, chacun quitta la hache, prit ses armes,

& serra la file , parce qu'on ne pouvoit aller qu'un à un. Après une demi - heure de marche ils arriverent dans un petit village où six Negres furent pris , le reste se sauva au Fort de Boucachic , qui n'étoit qu'à une portée de mousquet de cet endroit. Quelques drapeaux furent aussi-tôt plantés sur une boule de terre qui se trouva là , & sur les maisons qui sont fort basses.

La garnison fut fort étonnée à cette vue , parce qu'il n'y avoit que très peu de temps que les troupes avoient mis pied à terre. Elle tira cinq coups de canon qui tuerent cinq hommes , sans faire d'autre mal.

Toute l'armée passa la nuit sans dormir ; on s'occupa à reconnoître la place, à faire des détachemens de tous côtés , & à mettre doubles sentinelles , de crainte de surprise. Celle du poste le plus avancé donna l'alarme au camp , en faisant sa décharge sur cinq hommes des ennemis qui s'enfuirent à toute bride , après avoir mis en croupe un des leurs qui fut démonté , comme ils le dirent dans la suite. On y courut aussi-tôt , & on trouva le cheval blessé d'un coup dans l'épaule.

Cependant quelques-uns allerent sur

le glacis ventre à terre, pour observer les mouvemens des ennemis. D'un autre côté Mr. de Pointis, Mr. de Levy & Mr Ducasse hasarderent beaucoup en allant reconnoître un poste au bord de la mer. Un enseigne qui étoit à leurs côtés eut son chapeau percé d'une balle de mousquet.

Le 15 d'Avril à la pointe du jour, il parut une pirogue Espagnole qui nageoit pour gagner le fort à dessein d'y jetter du secours. Les Flibustiers firent une décharge dessus, se jetterent dans d'autres pirogues qu'ils trouverent sur le bord de la mer, coururent après, tuerent une bonne partie de ceux qui étoient dedans, & la prirent. On fit 20 prisonniers, du nombre desquels étoient deux moines & deux des principaux du pays. Ils dirent qu'il n'y avoit pas plus de 200 hommes de garnison dans le fort, que le même jour après midi il devoit y arriver deux demi-galeres chargées d'hommes & de vivres.

On envoya un des moines avec un de nos tambours & un trompette pour sommer le gouverneur de se rendre, sinon qu'on passeroit la garnison au fil de l'épée. Un tambour de la garnison vint avec nos gens, & répondit que

ſon maître s'étonnoit de la propoſition qu'on venoit de lui faire; qu'il verroit quand on l'auroit bien battu, le parti qu'il auroit à prendre; qu'on l'attaquât bien, qu'il ſe défendroit de même.

On le fit auſſi, les Negres avoient applani le chemin pour dreſſer une batterie de mortiers & de canon au bourg, où une partie de l'armée étoit venue camper. Dans ce moment les bombes, le canon, les troupes, les Flibuſtiers, tout joua ſon jeu, les Aſſiegés répondirent de même. Sur les deux heures après midi on vit venir les deux demi-galeres dont nous avons parlé, elles tâchoient de gagner le fort malgré le feu des Flibuſtiers. Cette réſiſtance les obligea de s'avancer à découvert ſur la gréve, où le canon chargé à cartouches donnoit ſans relâche; cependant ils firent fermer, & les deux galeres furent obligées de virer de bord pour retourner à Carthagene.

Ils ſe trouverent trop engagés pour pouvoir ſe retirer ſans une perte conſidérable; ils avancerent juſqu'aux foſſés, avec ceux qui les ſoutenoient, afin de ſe mettre à l'abri du canon. Cet incident devoit faire périr beaucoup de braves gens. On ſe battit à coup de

fusil pendant près d'une heure. Le combat étoit chaud, parce que l'on étoit si près des ennemis, que les uns & les autres ne pouvoient se manquer.

Les Grenadiers avoient déja gagné le pont-levis, ils étoient prêts de l'abbattre; les troupes arrivoient de toutes parts, tout se disposoit à monter à l'assaut; on voyoit les échelles plantées, les ordres se donnoient pour cet effet, lorsque les assiégés arborerent un pavillon blanc, & demanderent à capituler.

Ils vouloient avoir des conditions avantageuses; mais on leur signifia qu'il falloit se rendre tous prisonniers de guerre: Que si cette condition ne les accommodoit pas, on alloit monter à l'escalade. Il y avoit trente échelles posées, & on y montoit pour tenir sa parole. Tant de fermeté les obligea de se rendre, ils jetterent leurs armes du haut des ramparts en bas, & ouvrirent la porte.

Les troupes que l'on commanda pour entrer dans le fort se saisirent aussi tôt du rempart & des batteries, enfermerent la garnison, qui se trouva de cent ou six vingts hommes, dans une chapelle, avec de bonnes sentinelles pour les garder. Lorsque le gouverneur

se vit devant monsieur de Pointis, il jetta son épée à terre : monsieur de Pointis en fit apporter une autre à la Françoise, & la lui mit lui-même au côté. Sa générosité alla jusqu'à lui donner encore la liberté de se retirer lui troisieme, & d'emporter ce qui lui appartenoit.

On prit ainsi cette place importante, & le 16 on y mit garnison Françoise. Plusieurs Flibustiers se distinguerent en cette occasion, & réparerent bien la faute de quelques faux freres qui avoient fait difficulté d'y marcher.

Le sieur Marin, lieutenant de vaisseau, fut tué à ce siége, le sieur Ducasse y fut blessé d'une mitraille à la cuisse, & le sieur Canet, premier ingénieur, d'un coup de mousquet dans le bras.

Pendant que les troupes se reposoient, monsieur de Pointis fit sommer Dom Sanche Ximenés, gouverneur de Carthagene, de se rendre, & lui offrit une capitulation très-avantageuse. Ce gouverneur répondit fierement qu'il ne manquoit ni de munitions, ni d'hommes, ni de courage pour se défendre : Qu'il etoit le devoir de sa charge, & que si dans la suite il se trouvoit pressé, il tâcheroit de profiter des offres obli-

geantes qu'on lui faiſoit de ſa part.

Après cette réponſe il ne ſe paſſa rien de nouveau ; on fit ſeulement embarquer les Flibuſtiers dans tous les traverſiers, pour aller à Nôtre-Dame de la Poupe, qui eſt à une portée du canon de la ville de l'autre côté du fort. C'eſt un couvent de religieux ſitué ſur le haut d'une montagne vis-à-vis de Carthagene. Ce couvent étoit très-riche ; mais par précaution les moines n'y avoient rien laiſſé, croyant bien que l'on ne manqueroit pas de leur rendre viſite.

Les Flibuſtiers paſſent de l'autre côté pour inveſtir Carthagene.

En effet, les Flibuſtiers avoient reçu l'ordre de s'en emparer, d'occuper les hauteurs & les paſſages, & d'arrêter tout le butin qui pourroit ſortir de la ville ; ils ne rencontrerent que quelques embuſcades qu'ils eurent bientôt diſperſées.

Le 17 l'armée ayant décampé, on marcha au fort de Sainte-Croix, qui eſt à deux lieues de là & à une lieue de la ville. Tant qu'elle ſuivit le bord de la mer, elle eut un aſſez beau chemin ; mais à meſure qu'elle entra dans les bois, dont le pays eſt tout couvert, elle fut obligée de paſſer par des défilés impraticables, & de ſouffrir une ſoif extrême, parce qu'il n'y a point d'eau, &

qu'il faisoit des chaleurs excessives. On fit alte dans un vallon pour se reposer, & le hazard voulut que quelques-uns ayant creusé un peu avant dans le sable, trouverent de l'eau. A leur exemple chacun creusa, & but à souhait, quoique l'eau fût un peu douçâtre.

L'armée va au Fort de Sainte Croix.

Après que les troupes se furent rafraîchies, elles continuerent leur chemin pour le fort de Sainte-Croix. Elles y arriverent un peu avant le soleil couché.

Ce fort est situé sur le bord de la mer, & défend l'entrée aux vaisseaux pour aller à Carthagene. Ils sont obligés, pour éviter un banc qui est au milieu de la riviere, de se ranger presque à portée du pistolet. Ses fortifications ne sont pas si régulieres que celles de Boucachic; néanmoins il est plus meurtrier, en ce qu'il est revêtu d'un bon chemin-couvert & d'un fossé où la mer entre. Il bat généralement de tous les côtés, & l'on y peut mettre soixante pieces de canon. Sa situation fermoit le passage tant par mer que par terre à Carthagene, les troupes avoient de la peine à en approcher, parce que c'est un pays plat & marécageux: Elles ne trouverent qu'un petit chemin où on entroit dans la boue jusqu'à mi-jambe, encore

Description du Fort de Sainte Croix.

falloit-il y aller à découvert. Aucun obſtacle ne put les arrêter ; elles arriverent au fort, & leur ſurpriſe ne fut pas médiocre quand elles virent un pavillon blanc. Elles entrerent ſans tirer un ſeul coup, après avoir capitulé avec la garniſon, que les Eſpagnols avoient affoiblie pour renforcer la ville de Carthagene. Sa priſe.

Le même jour Monſieur de Pointis, attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement & au ſuccès de l'entrepriſe, réſolut d'attaquer *Gezemanie*, qui eſt la ville baſſe, ou le principal fauxbourg de Carthagene, & très-fort par ſa ſituation.

Il falloit pour cela ſe rendre maîtres du fort de Saint Lazare, parce qu'il commande *Gezemanie* ; & comme il eſt de l'autre côté de la ville, on ſe trouvoit dans la néceſſité d'embarquer du monde pour y paſſer, & de gagner Nôtre-Dame de la Poupe, qui n'en eſt éloignée que d'une portée de fuſil ; enſorte que de là on pouvoit en former l'attaque. On détacha dans ce deſſein les grenadiers & le bataillon de la Chevau ; mais lorſqu'ils s'embarquoient on vit paroître des ſignaux d'aſſurance, & l'on apprit que les Flibuſtiers, ſous

les ordres de M. Galifet, avoient passé dans des chaloupes ; qu'ils avoient mis pied à terre ; qu'ils s'étoient emparés de Nôtre-Dame de la Poupe, & qu'ils étoient à la portée du canon du fort de Saint Lazare. Cette nouvelle fit plaisir à monsieur de Pointis ; néanmoins il ne pouvoit se dispenser de faire défiler les troupes à découvert du canon de Carthagene. Il usa de stratagême pour couvrir le dessein qu'il avoit formé. Dans ce moment il partit avec un détachement de grenadiers pour sommer la garnison de se rendre, & parlementa tout le temps qu'il fallut pour défiler sans danger.

Sur les dix heures du soir il envoya le sieur de la Chevau avec 50 hommes, pour reconnoître le port de plus près. Ils passerent dans les bois avec le moins de bruit qu'il fut possible, afin de cacher leur marche. Cette précaution n'empêcha pas que les Sentinelles ne les entendissent ; les Espagnols firent aussi-tôt un grand feu de mousqueterie & de grenades ; malgré cela ils ne purent empêcher que leurs ennemis ne vinssent jusqu'au pied du fort.

Monsieur de Pointis fit visiter les postes qui pouvoient être avantageux,

& voulut être présent à tout ce qui se passeroit. Monsieur de Lévy en fit autant de son côté ; ensuite on retourna au camp , & on essuya encore le feu des Espagnols , dont le sieur de Vigny fut tué , le sieur de Simonet blessé , & plusieurs soldats tués ou blessés.

Le lendemain on fit des chemins dans une colline , d'où l'on pouvoit approcher du fort à la faveur des bois , & on alla se poster à la portée du pistolet de la place , derriere une petite hauteur qui mettoit l'armée à couvert du feu des Espagnols. Cela ne se fit pas sans perte de quelques hommes ; mais lorsque les Flibustiers eurent le fort à découvert , & qu'ils purent voir les assiégés derriere leurs embrasures , leur feu les obligea de quitter la partie : & de se retirer en désordre dans la ville , après avoir tué leur commandant qui vouloit se défendre jusqu'à l'extrêmité.

Cependant nos Flibustiers tiroient sans cesse. On en avoit posté vingt ou trente sur une petite montagne qui commande le fort , & qui est de très-difficile accès. Ce fut de là que continuant leur feu , non-seulement ils abbatoient autant d'ennemis qu'il en pa-

roissoit ; mais qu'ils favoriserent encore les troupes destinées pour l'escalade, leur faciliterent le moyen de monter dans le fort, & d'y introduire ceux des leurs qui étoient campés au pied de la montagne où est situé le fort de Saint Lazare, à une portée de mousquet de Gezemanie.

Ce fort n'est considérable que par sa situation, il n'y avoit que six pieces de canon montées, que l'on fit pointer aussi-tôt sur la ville. Le lendemain on en monta quatre autres, afin de battre un bastion qui étoit sur la gauche de la porte, & qui incommodoit notre grande batterie royale. On y mit aussi plusieurs Flibustiers, avec d'autres troupes sous le commandement du sieur de Mornay, qui forcerent les assiégés de couvrir leurs batteries, & rendirent les rondes moins fréquentes. Ils tiroient si à propos, que la plûpart des rues étoient enfilées du feu de leurs fusils & de la mousqueterie.

Les ennemis rendirent bien le change ; leur canon démonta plusieurs fois le nôtre. Le sieur de Mornay fut blessé de plusieurs éclats, & l'on y perdit beaucoup de monde, eu égard au petit nombre qu'il y avoit dans le Fort de Saint Lazare.

Pendant que ce feu duroit de part & d'autre, l'armée alla camper entre le fort & Gezemanie. Elle ſe prépara à former le ſiége de la ville.

Le 21. on fit venir deux pieces de canon de ſix livres de balle, on les mit en batterie dans la chapelle d'une Maladerie qui étoit à une portée de fuſil de Gezemanie. A peine s'en étoit-on ſervi, qu'on fut obligé de les retirer, & de les faire monter au fort de Saint Lazare.

Les ennemis tuerent ou bleſſerent plus de trente perſonnes dans cette occaſion. Ils ne ceſſerent point de tirer ſur notre camp : ce qui diminuoit tellement le nombre de l'armée, que Monſieur de Pointis donna ordre d'aller camper derriere le fort de Saint Lazare, où l'on étoit à l'abri du canon.

Comme il s'avançoit pour obſerver la contenance des aſſiégés, il reçut un coup de mouſquet qui lui découvrit l'eſtomac d'une épaule à l'autre. L'armée fut dans une conſternation étrange à cette nouvelle ; mais elle ſe raſſura lorſqu'elle apprit que la bleſſure n'étoit pas mortelle. Monſieur de Lévy prit auſſi-tôt ſa place, il continua le ſiége, & fit travailler à quelque épaulement,

où l'on mit un mortier en batterie.

Le 22, le 23 & le 24 on travailla jour & nuit à débarquer les canons, les mortiers & d'autres inſtrumens. On étoit obligé de les traîner ſur leurs affuts près d'une demi-lieue; car il n'y avoit pas moins de chemin à faire depuis le débarquement juſqu'au camp. Cette rude occupation & les chaleurs exceſſives donnoient beaucoup de peine aux ſoldats que monſieur de Lévy encourageoit par ſa préſence.

Le 26 les batteries ſe trouverent fort avancées; la premiere étoit de ſix pieces de canon, dont quatre étoient de 26 & de 36 livres de balles. Elle fut placée directement ſous le fort, à l'oppoſite de la portée de Gezemanie, & deſtinée pour faire brêche.

La ſeconde batterie étoit encore de ſix pieces de canon, dont cinq étoient de 18 livres de balles, & la ſixiéme de 36 livres. Cette batterie fut dreſſée ſur une hauteur à la droite du fort, pour battre deux baſtions qui étoient entre ces endroits & le foſſé; on y joignit un mortier.

La troiſieme étoit de trois pieces de canon de 18 livres de balles: elle pouvoit battre la porte de Gezemanie à

droit & à gauche. Les ennemis avoient mis derriere de gros arcs-boutans & une infinité de pierres. Cette précaution n'empêcha pas qu'elle ne fût abbattue par notre grande batterie royale.

Toutes les batteries tiroient si à propos, qu'elles démonterent plusieurs canons de la place, & diminuoient à tout moment le feu des assiégés ; d'où l'on jugea que la résistance ne seroit pas longue.

La galiote qui étoit à la rade, & les mortiers qui étoient à terre ne discontinuerent pas de bombarder la nuit avec tout le succès possible. On alla reconnoître la tranchée, que l'on ne trouva pas encore praticable.

Le lendemain, sur l'avis qu'on avoit eu que 800 Indiens venoient au secours de la place, on détacha 350 Flibustiers qui battirent la campagne plus de quatre lieues. Ils rapporterent environ quatre mille écus & quelque butin. Ils firent cinquante prisonniers, & se saisirent de quantité de bestiaux qu'ils amenerent au camp.

Le 28. & le 29 on canona jusqu'à cinq heures du soir que la brêche parut fort avancée. Les sieurs de Coëtlogon & de la Chevau, qui étoient de tranchée,

firent défiler les grenadiers que l'on avoit postés dans la chapelle ; & soutenus de quelques autres troupes, ils allerent jusqu'au pont-levis qu'ils voulurent abbattre, pour monter ensuite à la bréche. Le bruit que l'on fit en abbaissant ce pont découvrit l'entreprise, la sentinelle des ennemis fit un faux feu, ils tirerent du canon à cartouche, & obligerent les assiégés de se retirer dans leur tranchée, qui étoit entre la ville & leur batterie.

Le 30 on canona jusqu'à trois heures après midi, & on avertit Monsieur de Pointis que la bréche étoit assez grande ; toutes les batteries eurent ordre d'y venir pour la rendre plus facile à monter. On résolut ensuite de donner l'assaut général, & on fit prendre les armes à toute l'armée. La marche fut réglée de cette sorte.

Monsieur Ducasse qui étoit de tranchée, marcha à la tête des grenadiers, quoique sa blessure demandât du repos, & fut accompagné des volontaires, qui étoient bien-aises de se trouver à cette occasion.

Ensuite marchoient les Flibustiers commandés par le sieur Macharis, & soutenus du bataillon de la Chevau. Les autres

autres troupes marcherent ſelon leur rang, & défilerent toutes par dedans la tranchée.

Lorſqu'elles ſe trouverent au bout du pont, le baſtion de Sainte Catherine qui étoit dans la ville, battoit en face, & tua beaucoup de monde. Cet obſtacle n'empêcha pas que l'on ne paſsât le pont levis ſur des planches que l'on fut obligé d'y mettre, parce que les aſſiégés l'avoient rompu la nuit du 28 qu'on l'avoit abbaiſſé.

Le feu des ennemis redoubla dans ce moment; & comme ils étoient à couvert derriere leurs remparts, ils tuerent pluſieurs perſonnes, ſans qu'on pût leur rendre la pareille. On remarqua qu'ils s'attachoient à tirer ſur les Sieurs de Lévy & Coëtlogon. Enfin malgré leur réſiſtance on monta à l'aſſaut, & l'exemple des officiers fit tant d'impreſſion ſur les ſoldats, qu'ils arriverent enfin au haut de la bréche.

La priſe de Gezemanie ou ville baſſe de Carthagene.

Elle étoit ſi difficile, qu'on n'y pouvoit monter qu'un à un; ainſi les aſſiegés ſe contenterent d'y laiſſer la garde ordinaire, & remirent au lendemain à la redoubler; d'ailleurs la tranchée avoit ſi peu d'étendue, qu'allant tous à découvert, la plupart des officiers les plus

avancés y furent blessés, & les soldats commençoient à s'ébranler.

On eut à combattre les Lanciers. Ce sont des gens sur qui les Espagnols comptent beaucoup. Ils ont des lances de neuf à dix pieds, & quelquefois plus longues. Ils attendent que la décharge des armes à feu soit faite, après quoi ils foncent & dardent leurs lances de 12 à 15 pas, avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent jamais leur coup.

Il en parut un grand nombre sur les bastions. D'ailleurs plusieurs Espagnols firent feu des guérites où ils s'étoient retirés pour se mettre à couvert, & tuerent ou blesserent quantité de personnes.

Le sieur de Marolle eut une cuisse cassée de plusieurs coups de lances. Le chevalier de Pointis, enseigne de vaisseau, neveu du commandant, eut le genou fracassé.

Le sieur de Foüilleuse, Aide d'Artillerie, eut une jambe emportée.

Le sieur du Rolond, enseigne de vaisseau, fut blessé à la cuisse, qu'on lui a coupée, & est mort deux jours après.

Le sieur de Marolle, dont on a parlé, eut le même sort.

Le sieur de Foril, inspecteur Géné-

ral de la marine, eut un coup de mousquet dans l'épaule.

Le sieur de Marigny, enseigne, fut blessé au visage.

Le sieur Hoüillon, enseigne, fut blessé au pied d'un coup de lance.

Le sieur de Montrosié, lieutenant de vaisseau, commandant les premieres compagnies des Grenadiers, eut un coup de lance dans le ventre.

Monsieur le Comte de Coëtlogon, Vice-Amiral, fut blessé à l'épaule & en est mort.

Le sieur Marquis de Boury, enseigne de vaisseau, fut blessé au visage.

Le sieur de Vaujour, Lieutenant de vaisseau, Major des Grenadiers, fut blessé au bras d'un coup de mousquet.

Le sieur la Garde, sous-brigadier, eut deux coups dans le ventre.

Le sieur Francine fut blessé au bras.

Les Officiers dont on vient de parler ne furent pas tous blessés sur la bréche, quelques-uns le furent en poursuivant les ennemis, lorsqu'ils abandonnerent Gezemanie pour se sauver à Carthagene. Si on avoit eu encore une heure de jour, on feroit entré dans la ville avec eux.

Il y eut un très-grand carnage dans

cette expédition. Deux cents Eſpagnols qui s'étoient réfugiés dans une Egliſe , furent paſſés au fil de l'épée. On en trouva pluſieurs autres qui s'étoient cachés ſous la voute du baſtion par où nous étions entrés , & qui voulurent ſe défendre. Ils en payerent bien cher leur réſiſtance. On ne fit quartier à pas un , excepté au Gouverneur , qui ſe nomma & ſe rendit. Il s'étoit fait porter ſur la bréche dans un fauteuil pour animer ſes gens , & n'en ſortir que quand il vit les choſes déſeſperées.

Pluſieurs Flibuſtiers furent tués ou bleſſés pendant le ſiege. Monſieur de Pointis en avoit poſté cinquante ſur une éminence qui commandoit le ſort Saint Lazare , d'où ils déſolerent à coups de fuſil la garniſon de la place ; & lorſqu'elle fut priſe , les Flibuſtiers qu'on y mit , obligerent ceux de Gezemanie de ſe couvrir de cuirs de bœuf ; leur feu incommodoit tellement les Eſpagnols , qu'ils furent obligés pour l'arrêter , de pointer toute leur Artillerie ſur cet endroit : Ce qui donna lieu aux Aſſiégeans de dreſſer leurs batteries pour battre en bréche. Il ne ſe paſſoit point de jour que quelque Flibuſtier n'allât faire le coup d'arme avec les Aſſiégés au pied

de leurs murailles. Les Negres ne furent pas non-plus inutiles, un d'entr'eux alla sonder la fosse de Carthagene, & ç'en fut encore un autre qui alla sonder celui de Gezemanie à la faveur des coups de mousquet.

Je ne donne point ici la description de Gezemanie, parce que je l'ai faite avec celle de Carthagene.

Dès qu'on fut maître de la Place, on s'empara de tous les postes, on établit des corps-de-garde dans toutes les rues & sur les bastions, on s'approcha le plus près qu'il fut possible du pont de communication pour entrer dans Carthagene. Les ennemis ayant été vigoureusement repoussés à deux sorties qu'ils voulurent faire, rentrerent dans la ville de Carthagene, & ne parurent plus que sur les remparts, d'où ils tuoient toujours quelqu'un.

Comme la rue où nous étions se trouvoit en fil vis-à-vis la porte de Carthagene, on fut obligé de faire un retranchement au bout de cette rue, pour mettre la Garde à couvert. A la pointe du jour on fit retirer nos troupes dans les maisons, pour les garantir des coups qu'on tiroit continuellement, & on passa deux jours à soulager les blessés, à pointer

le canon de Gezemanie ſur Carthagene, & à diſpoſer des batteries en divers endroits pour faire bréche. Dès qu'elles furent en état, on ſongea aux moyens de faire agir utilement le peu de troupes qui reſtoient, dont les uns étoient malades, les autres bleſſés, & d'autres fort fatigués.

Attaque de Carthagene.

Les ennemis avoient beaucoup de monde en état d'agir, des munitions & des vivres pour ſix mois. La ville de Carthagene étoit environnée d'un foſſé plein d'eau, & les remparts garnis de quatre-vingt pieces de canon. S'ils avoient ſu profiter de tous ces avantages, il n'y a pas d'apparence qu'on eût pu les réduire, & nous fûmes étonnés de voir quelque temps après deux pavillons blancs, qu'ils arborerent pour parlementer.

Tout étoit en mouvement pour commencer le ſiége dans les formes, lorſqu'on eut nouvelle que deux mille Indiens venoient pour ſe jeter dans la ville. On détacha auſſi-tôt un bataillon avec cinq cents Flibuſtiers pour s'oppoſer à leur paſſage; mais leurs coureurs ayant reconnu nos gens pendant la nuit, ils ſe retirerent, & ne firent alte qu'à deux lieues de l'endroit où ils apprirent de nos nouvelles.

Le 2 de Mai notre détachement revint au camp, où l'on proposoit de faire nouvelle attaque ; le Sceptre, Amiral, & le Vermandois canonnerent toute la journée, & sur les trois heures après midi les Assiégés demanderent à capituler. C'étoit à quoi nous pensions le moins ; & comme on avoit lieu de craindre quelque surprise, on envoya un nouveau détachement pareil à celui du jour précédent pour observer la contenance des Indiens, & en même temps on fit savoir au Gouverneur qu'on n'entreroit point en conférence, qu'il ne les eût fait retirer.

La prise de Carthagene.

Cependant on cessa de tirer de part d'autre. Tous les Officiers s'assemblerent pour tenir conseil, & il fut résolu d'envoyer Mr. Ducasse pour entendre les propositions des Assiégés. Il se transporta dans la ville; mais ils ne voulurent traiter qu'avec Monsieur de Pointis. Quatre des principaux d'entr'eux furent députés pour savoir ses sentimens. Ils furent fort long temps à disputer. Enfin Mr. de Pointis leur ayant dit, que si les propositions qu'il venoit de leur faire ne les accommodoient pas, ils pouvoient se retirer, ils demanderent jusqu'au lendemain, n'ayant pas ordre de conclure.

On leur laissa le traité entre les mains, & ils furent reconduits à la ville, nous laissant deux des leurs en ôtage.

Le 3 de Mai, le Gouverneur voyant la nécessité où il étoit de prendre son parti, & ayant devant les yeux l'exemple de Gezemanie que l'on venoit de prendre d'assaut l'épée à la main; considérant enfin que ses gens ne tendoient plus qu'à une sédition s'il ne se rendoit pas, il envoya le même jour, qui étoit le temps qu'on avoit demandé, vers Mr. de Pointis, pour signer la capitulation.

Elle contenoit six articles, & elle étoit conçue en ces termes.

1°. Le Gouverneur sortira accompagné de la garnison composée des troupes & des milices qui voudront suivre, tambour battant, méche allumée, avec deux pieces de canon de campagne. Le Gouverneur emportera aussi tous les effets qui lui appartiendront.

2°. Il ne sera fait aucun tort aux Eglises.

3°. Les canons, tous les trésors & autres biens appartenans au Roi Catholique, seront incessamment remis entre les mains de Mr. de Pointis, par ceux

qui en sont chargés, avec leur livre de certification.

4°. Il sera permis à chacun de se retirer où bon lui semblera, sans emporter aucune chose de leurs biens, excepté ce qui leur sera laissé de hardes & d'argent pour se conduire, & d'esclaves pour les servir chacun selon sa qualité.

5°. Les marchands porteront à Mr. de Pointis leur livre de comptes, & remettront en entier l'argent & les autres effets dont ils se trouveront chargés pour leurs correspondans.

6°. Les Habitants qui voudront demeurer sous l'obéissance du Roi Très-Chrétien jouiront des privileges, droits, & immunités dont ils jouissoient sous celle du Roi Catholique. On les laissera dans la paisible possession de leurs biens, à la reserve de l'or, de l'argent, & des pierreries qu'ils seront tenus de déclarer fidélement : auquel cas on leur en laissera la moitié, si-non ils en seront entierement privés.

Tous ces articles ayant été signés de part & d'autre, on envoya un détachement de Flibustiers pour occuper un des côtés des bastions que le Gouverneur venoit de céder, avec un côté de la porte de la ville. On y fit entrer aussi une

partie de nos troupes, qui se saisirent des remparts & de toutes les avenues. On fit défenses à tous les soldats & matelots d'entrer dans aucune maison sur peine de la vie. Le charpentier de l'Amiral entra dans une maison, & y prit quelque chose; on l'arrêta, on le fit confesser, & sur le champ il eut la tête cassée. Les Espagnols en furent très-satisfaits, & nous en marquerent leur reconnoissance.

Le 4 de Mai, le Gouverneur sortit suivi d'environ 700 hommes sous les armes. Mr. de Pointis entra immédiatement après dans la ville, avec les troupes qu'il jugea nécessaires pour la garder, & alla d'un même pas faire chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Cathédrale, où les François & les Espagnols firent des prieres pour le Roi. On peut bien juger que leur joie étoit aussi feinte, que la nôtre étoit naturelle & véritable.

Cette cérémonie achevée Mr. de Pointis alla à la *Consedorie*, où il devoit loger. C'est une grande maison où l'on met ordinairement l'argent du Roi d'Espagne, en attendant que les galions viennent le prendre. Ce fut dans cette consedorie que l'on apporta l'or, l'argent & les pierreries que l'on trouva

chez les Eſpagnols qui en avoient caché.

Le 12, le 13, le 14 & le 15 ſe paſſerent à recevoir l'argent des particuliers. Leur empreſſement faiſoit plaiſir à voir, c'étoit à qui en apporteroit le plus. Ils ſe déclaroient les uns les autres, & crioient tous qu'on les expédiât promptement ; c'eſt-à-dire, qu'on les débarraſsât de notre préſence.

Il y en eut qui apporterent juſqu'à quatre cents mille écus. Nous pouſsâmes l'honnêteté ſi loin, que bien ſouvent nous leur en laiſſions une bonne partie, & cela nous attiroit mille remercimens & quelquefois des préſens. La perquiſition que l'on fit dans toute la ville ne fut pas inutile ; car on trouva beaucoup d'or & d'argent caché, tant en vaiſſelle qu'en monnoie.

Le reſte du mois fut employé à ramaſſer tous les tréſors, à les numéroter & à les embarquer. Cependant on fit mettre ſur les vaiſſeaux tous les canons de fonte, au nombre de 86 pieces; on creva ceux de fer, & on mina les principales fortifications de la ville.

On avoit réſolu de garder les trois forts pour être maîtres de tout le pays : Le Gouvernement en avoit été donné

P 6

au sieur de Galifet, Lieutenant de Roi sur la côte de Saint Domingue, & la garde devoit être composée de dix compagnies d'Infanterie, de 80 Negres & 150 Flibustiers armés, sur un navire pour la garde de la rade & celle de la côte.

On auroit pu par ce moyen attirer un grand commerce à la France, d'autant plus qu'une partie des habitans qui étoient demeurés dans la ville commençoient à entrer en confiance avec nous, & nous assuroient du prompt retour des autres. Mais la maladie qui augmentoit tous les jours dans l'armée, ayant beaucoup diminué le nombre des troupes, & mis les équipages hors d'état de ramener tous les navires en France, il ne fut pas possible d'y laisser un seul homme; & ainsi toutes les mesures de commerce dans le pays, & d'établissement dans la ville, furent rompues.

Dès ce moment on prit le parti de tout abandonner. Dans ce dessein on fit sauter le 27, le fort de Saint Lazare, & le 28 partie de celui de Boucachic; car on n'acheva de le ruiner qu'après que toute l'armée fut sortie de la rade. Le même jour elle vint mouiller devant ce fort; les Flibustiers resterent les der-

niers à terre ; & le sieur de Galifet les fit embarquer suivant l'ordre qu'il reçut de M. de Pointis & de M. Ducasse, sans qu'ils eussent fait aucun désordre.

Avant que de passer outre on envoya de l'argent pour les payer sur le pied des matelots : Mais Monsieur Ducasse, bien qu'ils en prétendoient davantage, refusa de le recevoir ; car leur coutume est à chaque prise de la ville ou de vaisseau, de faire autant de parts du butin qu'ils sont d'hommes, & de tirer chacun la leur.

Les Flibustiers voyant qu'on ne les satisfaisoit pas, remirent à la voile & retournerent à Carthagene, où ils refuserent de recevoir le Major de Saint Domingue, & les ordres que Monsieur Ducasse leur envoyoit. Je ne doute point qu'ils n'y ayent commis toute sorte d'hostilités. On peut juger des cruautés qu'ils sont capables d'exercer, par celles qu'ils ont si souvent exercées. Accoutumés au sang, on les a vû en répandre dans les rencontres, plus par inclination que par nécessité, & suivant cet instinct barbare, traiter les hommes comme des animaux. Car enfin, pour peu qu'ils eussent en d'humanité & de bon sens, n'auroient-ils pas

fait réfléxion que ceux de Carthagene ne devoient pas être responsables de leur mécontentement, & qu'ils ne pouvoient rien exiger d'eux après une capitulation aussi authentique que celle que l'on venoit de conclure? Mais uniquement attachés à leurs droits, ils ne se mettent guères en peine de celui des gens.

On vient de rapporter avec autant de verité que d'exactitude, ce qui s'est passé durant le siége de Carthagene & après sa prise. Pour ne rien omettre de ce qui mérite d'être su, & suivre quelque ordre, il est nécessaire d'y joindre encore ce qui s'est passé depuis le départ des troupes jusqu'à leur arrivée en France.

On pressa notre départ, à cause des maladies qui commençoient à nous attaquer plus cruellement que jamais, & à nous enlever beaucoup de monde.

Le premier jour de Juin, après avoir entiérement ruiné le fort de Boucachic, on appareilla de Carthagene pour aller à la *Grande-Riviere* faire de l'eau, & de là continuer notre route au cap Tibron. Le Pont-Chartrain où le sieur Ducasse avoit fait la campagne, & le Malouin, forcerent de voiles, & nous

quitterent le même jour pour se rendre à Saint Domingue, & porter incessamment le sieur Galifet en France, que M. Ducasse y envoyoit pour rendre compte au roi de la campagne. Il pouvoit s'en acquitter dignement, lui qui s'étoit fait distinguer dans cette expédition par sa conduite & par son conrage ; outre cela il étoit encore chargé de demander justice pour les Flibustiers & les soldats de la côte de Saint Domingue. Il se défendit autant qu'il put de cette commission ; mais M. Ducasse l'en pressa tellement, qu'il fut obligé de l'accepter.

Le cinq faisant route, nous rencontrâmes un petit Flibustier de la Martinique, qui nous cherchoit avec des Lettres de Messieurs d'Amblimont & Robert, par lesquelles ils donnoient avis à M. de Pointis, qu'il y avoit à la Barbade vingt vaisseaux de guerre Anglois, qui ne pouvoient être en ces mers que pour nous combattre, ou pour quelque autre entreprise considérable sur les isles Françoises.

Ce même bâtiment, après avoir donné ses dépêches, alla à Carthagene avertir aussi les habitans & les Flibustiers du danger où étoit la colonie de Saint Domingue. Le succès de son voya-

ge, fut que les Flibustiers se rembarquerent, & que ceux qui échapperent des mains des Anglois, allerent demander pardon à M. Ducasse, & l'aiderent à repousser les ennemis qui vinrent faire descente sur la côte de Saint Domingue.

Sur les avis dont je viens de parler, on résolut de débouquer par le canal de *Bahama*, sans passer à Saint Domingue. On faisoit route suivant ce dessein, quand le septieme au point du jour on apperçut les ennemis au nombre de 27 voiles, & si près de nous, qu'un de leurs vaisseaux tira toute sa bordée sur le Furieux, qui allant mieux, gagna bientôt la tête de notre escadre où étoit son poste.

La ville d'Amsterdam, qui servoit d'hôpital à nos malades, fut prise dès neuf à dix heures du matin. Les ennemis n'avoient que quatre vaisseaux qui nous gagnassent, & comme ils n'osoient nous approcher de trop près, ils carguerent leurs menues voiles, & se mirent à l'entrée de la nuit à la portée de notre amiral ou commandant, pour observer sa manœuvre & la contenance de l'armée. L'amiral avoit averti par un pavillon, de faire fausse route, & de se

tenir prêt à revirer dans le commencement de l'obscurité de la nuit qui ne duroit alors que deux heures, la lune se levant à neuf & demie. Par malheur notre vaisseau étoit celui de l'armée qui alloit le plus mal, & par conséquent le plus près des ennemis, étant hors d'état de faire aucune diligence sans en être apperçu. Il ne nous restoit que 13 officiers mariniers, & 30 soldats qui pouvoient agir; on nous avoit ôté le reste de notre équipage pour remplacer les morts des grands navires; on avoit aussi désarmé le même Christ pour le même sujet; ce vaisseau avoit été remis aux Flibustiers avant que de sortir de la rade de Carthagene.

Si on avoit été à Saint Domingue, on avoit resolu d'y laisser ce vaisseau; mais comme on avoit chargé d'avis, on devoit le brûler au premier calme. Je marque toutes ces particularités, pour faire connoître combien nous étions foibles, & hors d'état de nous défendre & de manœuvrer.

Sceptre, qui est le plus gros de nos vaisseaux, & celui sur qui on pouvoit compter le plus, avoit 180 malades dans son bord, hors d'état de se défendre. Le Vermandois en avoit cent. Le

Fort 150, & il en étoit de même des autres vaiſſeaux à proportion de leur grandeur & de leurs forces. Nous n'avions pas dequoi ſervir la moitié de nos batteries, & le peu que nous en avions étoit ſi foible des fatigues qu'il avoit eſſuyées, qu'il faiſoit pitié. Les trois quarts des officiers étoient malades.

En cet état il eſt aiſé de juger quel étoit notre embarras : Nous allions avoir affaire à une eſcadre fraîche, où il paroiſſoit ſix navires à trois ponts, & douze autres de 50 à 60. pieces de canon, ſans compter pluſieurs autres bâtimens, ce qui faiſoit en tout 25 ou 26 voiles. On mit, autant qu'il fut poſſible, les choſes en état de ſe défendre, ne voyant aucune apparence de pouvoir s'en dédire.

Cependant nous avions le vent ſur eux ; par bonheur il vint du frais l'après-midi, & nous remarquâmes que leurs plus gros vaiſſeaux ne nous approchoient pas beaucoup ; enſorte que ſi nous pouvions conſerver le même avantage, nous n'aurions affaire au plus qu'à 8 ou 9 vaiſſeaux qui étoient leurs meilleurs voiliers. Trois de ces vaiſſeaux étoient déjà mêlés parmi nous. Comme la nuit approchoit, & qu'il fai-

soit assez sombre, nous crûmes qu'en faisant fausse route nous pourrions les éviter.

Le 9 de Juin au matin nous nous trouvâmes assez éloignés de l'escadre ennemie. Il n'y avoit que ces trois vaisseaux, dont je viens de parler, qui nous gardoient toujours à vue, & qui faisoient à tout moment de faux-feux, pour avertir leur armée de la route que nous tenions.

Nous fîmes le plus de voiles qu'il nous étoit possible, ayant toujours avec nous les trois vaisseaux Anglois. Enfin le soir du 10 au 11, le vent se tourna, & affraîchit considérablement avec une brume fort épaisse; nous les perdîmes de vue, & nous arrivâmes sur les 10 heures du soir, vent arriere, passant entre la terre & eux. Nous fîmes route pour le canal de *Bahama*.

Le 11 nous n'en vîmes aucun, nos ennemis ne s'étant point apperçus que nous avions fait vent arriere. Toute notre escadre en conçut d'autant plus de joie, qu'elle fut encore agréablement surprise de voir le Marin à nos côtés, & l'Apollon dans nos eaux. Le premier s'égara pendant la route, soit par les courants qui le séparerent de nous, ou par

la brume qui nous le fit perdre de vue.

Le 25 Juin, nous donnâmes le matin dans le *Golfe de Bahama.*

Le lendemain sur le midi nos pilotes prirent hauteur, & trouverent que nous étions débouqués dans ces parages. Les courants y sont si forts, qu'ils nous firent faire quatre-vingt lieues en moins de 24 heures ; ils nous emportoient comme la foudre, quoiqu'il fît calme tout plat.

Notre amiral avoit fait une prise Angloise le jour précédent. Je m'informai du capitaine, des nouvelles des ennemis ; il me dit que les Anglois avoient ordre de ne point perdre de temps, de nous chercher par-tout, & de nous livrer combat à quelque prix que ce fût.

Ils ne devoient séjourner que 24 heures à la Jamaïque pour y faire de l'eau, & ils n'y seroient pas demeurés plus long-temps, si heureusement pour nous ils n'eussent eu le vent contraire ; ce qui les empêcha de sortir. Ils savoient tout ce que nous faisions, & la prise de Carthagene. Des chaloupes venoient incessamment de la côte leur rendre compte de tout ce qui s'y passoit.

Si nos ennemis avoient fait diligen-

ce ils nous auroient fort embarrassés, parce que nous avions fait faire toutes les fortifications de cette ville. Comme ils avoient des troupes fraîches, ils n'auroient pas manqué de faire descente, nous nous serions trouvés entre les Espagnols & eux, il auroit fallu périr, quoiqu'il leur en eût coûté un peu cher.

Le 28 nous rencontrâmes le marin sur l'atterage de Plaisance, d'où il sortoit pour aller en France. Le même jour nous trouvâmes dans la baye l'escadre commandée par Monsieur le Marquis de Nesmond, qui attendoit celle que les Anglois avoient envoyée pour prendre Plaisance.

Le 29 nous y mouillâmes n'ayant presque plus personne qui pût naviger; nos équipages étoient si maltraités, & nous-mêmes si fatigués de la longueur de notre traversée, que sans le bon accueil que nous firent le gouverneur & le lieutenant du roi de cette isle, sans le prompt secours & les bons rafraîchissemens qu'ils nous donnerent, nous n'aurions jamais eu la force de regagner la France, où nous sommes enfin arrivés.

Nous y trouvâmes le fort qui étoit arrivé avant nous, & qui s'étoit sauvé

quand les ennemis nous donnerent la chasse au sortir de Carthagene. Nous apprimes aussi que la fregate le Marin étoit au Port-Louis : Que l'Apollon & l'Avenant avoient joint Monsieur de Nesmond en Canada.

La joie que nous eûmes d'apprendre que tous nos vaisseaux étoient heureusement sauvés, & le plaisir que nous ressentions de nous voir en France, ne se peuvent décrire. Les malades en furent soulagés plus que de tous les remedes des Chirurgiens du royaume.

Nous n'attendions que le moment qu'il nous fût permis d'aller à terre, pour rendre grace au Seigneur qui nous a par sa bonté infinie conservés contre tous les dangers qui se sont présentés, & faire des prieres pour quelques-uns des nôtres dont nous n'avons point appris de nouvelles. En faisant route on les avoit envoyés dans un canot à terre, pour les besoins de la flotte.

Je ne saurois m'empêcher de remarquer, que les Flibustiers & les autres gens de la côte ont été fort zélés pour le succès de l'expédition de Carthagene. On a vu leur empressement dans le service, lorsqu'ils se sont offerts pour recevoir les ordres de Monsieur de Pointis,

toutes les fois qu'ils ont cru que la connoiſſance qu'ils avoient du pays pouvoit leur attirer cet honneur.

En effet, auſſi-tôt que la flotte fut à la vue de Carthagene, on les mit dans des canots pour aller inveſtir cette ville du côté de Nôtre-Dame de la Poupe ; mais il fallut revenir dans les vaiſſeaux, parce que la mer étoit haute, & on alla au fort de la Boucachic, où ils furent les premiers à terre, percerent les bois, & ouvrirent le chemin à l'armée. Enſuite ils firent deſcente en terre ferme, ils traverſerent quatre lieues de bois, forcerent deux embuſcades, aſſurerent la ſeconde deſcente de l'armée, en occupant les Dunes du nord. Ils ſeconderent les troupes qui les devançoient à l'attaque de Gezemanie, & prirent une partie des pavillons & des drapeaux qui ont été préſentés au roi.

Voilà ce qu'ils ont fait. Que ne pouvoient-ils point faire, animés de la préſence des François diſciplinés, prévenus de leurs exemples, aidez de leur valeur ; & de plus, ſoutenus partout de leur intrépidité, & de l'invincible aſcendant qu'ils ont ſur toutes les nations, ſans avoir rien trouvé de contraire que le changement de climat. Ainſi les gens

de la côte n'ont eu aucun avantage sur eux, que par leur tempérament accoutumé à l'air d'un climat si différent du nôtre, & par la connoissance qu'ils avoient du pays.

Il est remarquable que tant de contrées si différentes & si éloignées les unes des autres, ayent fourni presqu'en même temps une ample matiere à la gloire des François, par la prise d'Ath en Flandres, de Carthagene dans les Indes, & par celle de Barcelone en Espagne, par les efforts de deux armées toujours agissantes, pendant que l'on a vû d'un autre côté cinq armées en état de tout conquérir demeurer en suspens, se contenter de tenir la campagne & de la parcourir en victorieuse ; qu'enfin au moment que toute l'Europe étoit en mouvement, on a vu succéder à cette agitation universelle le calme subit d'une paix générale.

Tant d'événemens extraordinaires sont les productions du puissant génie d'un seul Prince ; mais supérieur à tous les autres en force, en équité & en grandeur d'ame ; puisqu'il est constant, que si le roi est grand par la maniere dont il a soutenu la guerre, il ne l'est pas moins par celle dont il a conclu la paix.

paix, & il est vrai que l'une & l'autre sont surprenantes.

Pour ce qui regarde la guerre : Veut-on l'attaquer ? Il prévient. Cherche-t-on à l'accabler ? S'efforce-t-on de diminuer son Royaume par des entreprises considérables ? Il l'augmente par de nombreuses conquêtes.

A l'égard de la paix, on s'étoit imaginé qu'il ne relâcheroit rien de ses conquêtes. Il les abandonne généreusement pour le repos de l'Univers, lors même qu'il étoit le plus en état de les conserver & de les accroître, sans en tirer d'autre avantage que la gloire de les avoir faites. D'où l'on peut conclure que le Roi n'a jamais armé que pour se défendre, ni triomphé que pour donner la paix. Toutes ses entreprises ont été importantes à l'Eglise, glorieuses à lui-même, & avantageuses à ses Sujets.



ETABLISSEMENT

D'UNE

CHAMBRE DES COMPTES

DANS LES INDES

OCCIDENTALES D'ESPAGNE.

CONTENANT

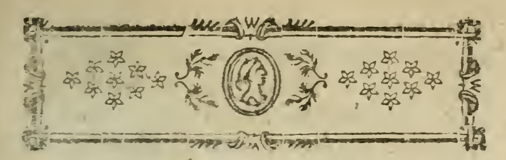
Un état des Offices, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers, où le Roi d'Eſpagne pourvoit; des revenus qu'il tire de l'Amerique, & de ce que les plus grands Princes de l'Europe y poſſedent.

AU LECTEUR.

Le Traité qui ſuit eſt pris d'un Manuſcrit Eſpagnol que j'ai traduit en notre Langue. Il contient des choſes particulieres, & juſques ici inconnues, parce qu'il eſt compoſé de Pieces ſecretes & authentiques, trouvées dans les Archives dont j'ai vu moi-même les Originaux.

Ce Traité contient trois Parties. La premiere parle de l'Etat politique des Indes, & de la maniere dont le Roi d'Eſpagne le gouverne. La ſeconde de l'Etat Eccléſiaſtique, & des Bénéfices auſquels ce Roi pourvoit. La troiſiéme fait connoître les revenus qu'il tire de l'Amerique, & ce que les plus grands Princes de l'Europe poſſedent dans ce Pays.

Il y a beaucoup d'autres particularités dont on ne dit rien; il ſera aiſé de s'en inſtruire par la lecture.



ETABLISSEMENT
D'UNE
CHAMBRE DES COMPTES
DANS LES INDES.

PREMIERE PARTIE.

De l'Etat politique des Indes ; & de la maniere dont le Roi d'Eſpagne le gouverne.

CHAPITRE I.

Origine, ceſſation, rétabliſſement, & réforme de la Chambre des Comptes des Indes.

DÈS que les Eſpagnols commencerent à peupler l'Amérique, les Rois d'Eſpagne, pour régler les différens des peuples de cette contrée, y érigerent des tribunaux, auſquels ils donnerent le titre

de Chambres des Comptes, ou Conseil Royal des Indes. Ces Chambres furent obligées de cesser pour quelque temps, à cause de la mésintelligence des Officiers, & de la révolte des peuples. Elles furent rétablies par Charles-Quint en 1524, & ensuite réformées par le même Prince, & elles recommencerent leurs fonctions dans le pays, que l'on partagea depuis en deux Royaumes, celui du *Perou*, & celui du *Mexique*, lesquels par succession de temps se sont augmentés & étendus jusqu'à quatre vingt-sept mille lieues, qu'on a séparées encore en plusieurs Provinces, où ont été bâties quantité de villes célébres & d'Eglises considérables, & où enfin on a érigé un grand nombre de Dignités tant Ecclésiastiques que Séculieres; c'est-à-dire, des Archevêques, des Evêques, des Abbés, des Prieurs, des Doyens, des Chanoines, des Présidens, des Chanceliers, des Conseillers, &c. Il le falloit ainsi pour l'utilité, le gouvernement & le maintien des fameuses Colonies qui y sont présentement.

C'est pour cette même raison que le Roi d'Espagne a érigé trois Chambres des Comptes; la premiere à la *nouvelle Espagne*, la seconde au *nouveau royau-*

me de Grenade, la troiſiéme au *Perou.* Leur Juriſdiction eſt fort étendue, puiſque ſeule elle tient lieu de toutes les Juriſdictions que nous voyons en France : car s'il y a des Officiers établis pour juger des affaires tant civiles que criminelles, ils ſont pris de ces trois célébres Compagnies, qui connoiſſent particulierement des affaires du Roi.

Ceux qui ont le maniement de ſes deniers ſont obligés de compter devant elles dans les bureaux & les départemens qui ſont deſtinés à cet uſage. C'eſt auſſi dans ces Départemens qu'on trouve des mémoires très-curieux, où l'on peut apprendre le gouvernement politique du Roi d'Eſpagne dans l'Amerique, & toute l'hiſtoire du pays. C'eſt de là qu'on a tiré les pieces qui compoſent ce manuſcrit.

Lorſqu'il arrive quelque affaire de grande importance, c'eſt au roi immédiatement que ces chambres envoyent le paquet ſecret qui les contient, après l'avoir ſcellé ; & c'eſt à ces mêmes chambres que le Roi renvoye auſſi immédiatement la réponſe qu'il trouve à propos de leur rendre. Il a compoſé ces chambres des Officiers dont on va voir le dénombrement.

CHAPITRE II.

Charges des Chambres des Comptes, ou Conseil Royal des Indes.

Président, Maître, Auditeur des Comptes.

CHACUNE de ces chambres consiste en un Président, un grand Chancelier, douze Conseillers ou Maîtres des Comptes, un Procureur du Roi, deux Avocats Généraux, un Sous-Chancelier, un Grand-Prévôt, quatre Auditeurs des Comptes, vingt-quatre clercs des deux greffes, cinq restaurateurs, deux substituts du Procureur du Roi, un Avocat & un Procureur des pauvres, un historiographe, un géometre, un arpenteur, un greffier de la chambre, un concierge, un sous-concierge, dix huissiers, un chapelain, un sous-chapelain.

Motifs du Roi d'Espagne pour l'établissement de la Chambre des Comptes.

Si les Rois sont indispensablement obligés de s'appliquer aux affaires publiques, ils ne sont pas moins obligés de songer à celles qui les regardent en particulier, parce que les affaires publiques qui concernent les sujets, dépendent absolument des affaires particulieres qui regardent les Rois. C'est dans cette vûe que Philippe IV. Roi

d'Espagne & des Indes, forma un Conseil Privé, choisi d'entre les Officiers les plus expérimentés de la chambre dont il s'agit. Ce conseil s'assemble les lundis & le vendredis, pour résoudre des affaires les plus importantes.

Après avoir marqué le nombre des Officiers de ces chambres, il faut parler de leur pouvoir.

Etendue de sa Juris diction.

Ces chambres exercent une Jurisdiction Souveraine sur tout ce qui concerne les Indes, tant par mer que par terre, tant pour la paix que pour la guerre, pour le Criminel que pour le Civil, établissant les Juges & les Gouverneurs, & tous les autres Officiers; de quelque condition qu'ils puissent être; ordonnant les Armées Navales, les Galions, les Envois extraordinaires des Fregates d'avis, & le choix des Navires. De-plus, elles ont le pouvoir de donner des Patentes aux particuliers pour le négoce des Indes, & pour tenir des Conseils extraordinaires, d'envoyer des ordres aux Vice-Rois & aux Généraux des Flottes. Elles ont droit encore de donner les Archevêchés & les Evêchés, & d'en disposer souverainement.

Temps auquel elle [illegible]onneaunce

Ces Chambres s'assemblent le mati[n] pendant trois heures, le mardi, le mer-

credi, le Jeudi, & le Samedi, seulement; car le Lundi, & le Vendredi, comme je viens de le dire, sont destinés pour le Conseil Privé. L'Assemblée générale regle tout ce qui regarde le Gouvernement; & quand il y a quelques différens entre des particuliers, on tient deux autres Assemblées pour leur donner audience.

Outre cela il y a encore un Conseil de guerre, composé de quatre des plus anciens Conseillers, avec un Président. Il se tient le Mardi & le Jeudi de chaque semaine, on y résout tout ce qui regarde la guerre tant par mer que par terre, on y donne toutes les Charges militaires, tant de celles qui sont vacantes, que celles qui sont nouvellement créées; aussi-bien que celles qui concernent le commerce.

CHAPITRE II.

Etat des Officiers qui gouvernent dans l'Amérique, sous l'autorité du Roi d'Espagne.

CE n'est pas d'aujourd'hui que les Rois ont reconnu ce que vaut dans un pays la Justice, sur-tout quand elle est

administrée par des Officiers d'une intégrité connue, soit pour établir la discipline & la police par-tout, soit pour les maintenir quand elles sont établies. Le Roi d'Espagne a créé pour cet effet des Officiers dans les lieux où il n'y en avoit pas; comme un Gouverneur, un Capitaine Général, & un Président dans les Villes de *Saint Domingue*, de *Saint Christophe*, de *Santiago*, de *St. Jean de Puerto-Ricco*, de *S. Augustin*, de l'*Assomption*, à *Cumana*, Capitale de la Province de *Nueva Andalouzia*; & dans les villes de *Merida*, *de Guadalaxara*, de *Durango*, de *Guatimala*, de *Laconisco*, de *carthago*, de *Manilla* Capitale des *Isles Philippines*.

Autrefois le Roi d'Espagne établissoit aussi des gouverneurs dans les Isles de *Ternates*; mais il a perdu ce droit depuis que les Hollandois en sont devenus les maîtres.

Officiers qui gouvernent dans le Royaume du Perou.

Un Vice-Roi, un Capitaine Général, & un Président de l'Audience Royale & Chancellerie du Perou, résidant à *Lima*, Capitale de ce Royaume. De-plus, il y a huit Conseillers, l'un desquels est

sur-Intendent des biens qui vaquent par mort. Il y a encore quatre Syndics, qui servent de Prévôt, deux Procureurs du Roi, un pour le Civil, l'autre pour le Criminel, un protecteur des Indiens, quatre Prévôts de l'Audience, trois Concierges, deux pour le Civil, & un pour le Criminel; un Chapelain de l'Audience.

Jurisdictions & Bailliages dépendans de cette Audience.

Bailliages.

De *Chiuco*, de *Cusco*, & de ses dépendances : du Bourg d'*Ica*, de *Collaguas*, de la Ville de *Guamangua*, de *Santiago de Miraflores*, *de Zana*, de *Saint Marc du Port d'Arica*, de la Ville d'*Arequipa*, de *Truxillo*, de *Saint Michel du Port de Paita*, de *castel Vireina*.

charges Militaires.

Un maréchal de Camp, commandant la Garnison de la ville de *callao*. Un Commandant Général de l'équipage naval du *Perou*.

Officiers de l'Audience Royale de la Ville de la Plata dans la province de Charcas.

Un Gouverneur, un Capitaine, un

Préſident, ſix Conſeillers, un Syndic, un Procureur du Roi, deux Prévôts, deux Concierges, & un Juge avec le même pouvoir que tous ceux de l'Amérique.

Juriſdictions & Bailliages de cette Audience.

La Province de *Tucuman*, de *Santa Cruz de la Sierra*, du *Paraguay*, de *Potoſi*, de *Saint Philippe d'Autriche*. Un Gouverneur & un Capitaine Général de la riviere de *la Plata*. Un grand Prévôt des Mines de *Potoſi*.

Officiers de l'Audience Royale de Santiago de la Province de Chile.

Un Gouverneur & un Capitaine Général de la même Province, quatre Conſeillers, un Procureur du Noi, un Prévôt, un Concierge.

Officiers de l'Audience Royale de la ville de Santa Fé de Bogota, capitale du nouveau Royaume de Grenade.

Un Gouverneur, un Capitaine Général, un Préſident, ſix Conſeillers, un Procureur Fiſcal, deux Prévôts, deux Concierges.

Jurisdictions & Bailliages de cette Audience.

La Ville & Province de *Carthagene*, les Ville de *Fonja*, de *Toca Malbagne*, & plusieurs autres Bourgs.

Charges Militaires.

Un Capitaine & Major de la Milice, un Gouverneur du Château de *Saint Mathias*; trois Capitaines d'infanterie.
Les Provinces de *Santa Martha*, d'*Antioche*, de *Popayan*, de *Musos*, de *Merida*, ont aussi leurs Gouverneurs.

Officiers de l'Audience de St. Francisco de Quito.

Un Gouverneur, un Président, quatre Conseillers, un Procureur du Roi, un Prévôt, deux Concierges, un Chapelain.

Jurisdiction de cette Audience.

Zurnaco & *Canale*, *St. Juan de Barca-Moros*, Villes de *Cuença*, de *Quajaquel.*

Officiers de l'Audience de Panama, & de la Province de Terre-ferme.

Un Gouverneur, un Capitaine Gé-

néral, & un Président, quatre Conseillers, un Procureur du Roi, un Prévôt, un Concierge.

La Jurisdiction de *Veragua*, avec le Bailliage de *Camaraca la grande*, & celui de la Ville de *Nata*, dépendent de cette Andience.

Charges Militaires.

Un Capitaine & Major de la Garnison de *Panama*, un Capitaine d'infanterie, un Gouverneur du Château de *Saint Jerôme*, un Capitaine & Gouverneur du Château de *Saint Jago*, un Gouverneur & Capitaine Général de la ville de *Santa Maria* & de la riviere de *la Hache.*

Officiers de la chambre des Comptes de Lima.

Huit Maîtres des Comptes; savoir trois pour l'audience, trois pour les départements, & deux pour les Ordonnances.

Trois Officiers pour les deniers royaux dans la même Ville, un Correcteur des Comptes, un Trésorier, un Auditeur.

Officiers de l'Audience Royale de Chile.

Un Commissaire & Directeur Géné-

ral de la Milice, un Auditeur des Comptes, & un Trésorier Général des deniers Royaux de cette Province.

Officiers du nouveau Royaume de Grenade.

Trois Auditeurs des Comptes de cette Audience, deux pour les Ordonnances, un pour la Ville de *Bogota*, un pour celle de *Carthagene*, un pour celle d'*Antioche*, un Trésorier Général de la Province de *santa Martha.*

Officiers de l'Audience de st. Francisco de Quito.

Un Auditeur des Comptes, un de *Popayen*, un de *Lojo*, un de *saint Jago de Quajaquel.*

Officiers de l'Audience de Panama.

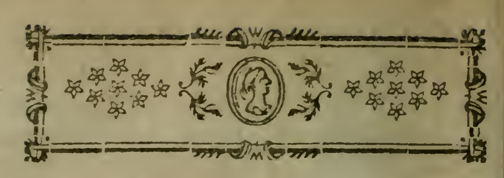
Un Auditeur des Comptes & Trésorier Général des deniers Royaux, un Garde & Commis Général du Roi à *Panama.*

Il faut remarquer que tous les Officiers dont nous parlons ici, tiennent leurs charges, à vie, à moins que leur mauvaise conduite n'oblige à les déposséder. Mais pour les Vice-Rois, les Gouverneurs & les Capitaines Généraux

que le Roi d'Espagne envoye dans l'Amérique, ils n'exercent cette charge que pendant trois années. Quelquefois pourtant le Roi les continue lorsque leur temps est expiré.

Ce que j'ai dit jusqu'à cette heure au sujet des charges Séculieres, est contenu dans un Manuscrit Espagnol, tiré des Archives les plus secrettes des Indes. Voici ce qu'il porte encore touchant les Dignités Ecclésiastiques.

Fin de la premiere Partie.



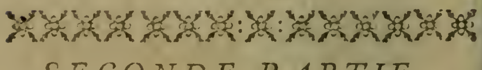
SUITE DE

L'ETABLISSEMENT

D'UNE

CHAMBRE DES COMPTES

DANS LES INDES.



SECONDE PARTIE,

De l'État Écclésiastique, & des Bénéfices auxquels le roi d'Espagne pourvoit.

CHAPITRE I.

Du Clergé Espagnol de l'Amérique ; des Bénéfices, avec leurs revenus en général.

Dignités Ecclésiastiques, Archevêché, Abbaye, &c.

ON voit que la puissance des Souverains n'est jamais mieux maintenue qu'au moment qu'ils établissent dans le pays où ils régnent, la Religion du vrai Dieu qui

les fait régner, & qu'ils ont ſoin de ſes Miniſtres. C'eſt dans cette vue que le Roi Catholique a fait bâtir tant d'Egliſes dans l'Amérique, & érigé tant de Dignités, auxquelles il a attaché de très-grands revenus, comme on le peut voir par ce qui ſuit.

L'Archevêché de *Lima*, dans le Royaume du *Perou*, a huit Evéchés Suffragans, quarante Chanoines, neuf Archidiacres, huit chantres, ſept Maîtres d'Ecole, ſept Tréſoriers, dix-ſept Aumôniers, ſix Agents; dont le revenu en général eſt de quatre cents vingt-neuf mille deux cents Ducats, qui ſont ſix cents quarante-trois mille huit cents livres de notre monnoye. Il eſt à remarquer qu'un Ducat ne vaut que trente ſols. Ducat ne vaut que 30. ſols.

L'Archevêché de *Sainte Foi de Bogota*, dans le nouveau royaume de *Grenade*, a pour Suffragans trois Evêchés, huit Doyennés. Il a encore quatre Archidiacres, quatre chantres, trois maîtres d'Ecole, trois Tréſoriers, ſept chanoines, trois Doyens; dont le revenu général eſt de cinquante-neuf mille huit cents quatre vingt-dix Ducats, qui ſont quatre-vingt-neuf mille huit cent trente-cinq livres de notre monnoye.

L'Archevêché de la Province de *Plata*, dans le même Royaume, a pour Suffragans cinq Evêchés, six Doyennés, six Archidiaconés, avec quatre Chantres, un Maître d'Ecole, trois Trésoriers, dix-sept Chanoines, trois Aumôniers, dont le revenu est en général de deux cents quatre-vingt-huit mille deux cents ving-six ducats, & de notre monnoye trois cents quatre vingt huit mille trois cents trente-huit livres.

L'Archevêché de *Mexique*, Capitale du Royaume de la nouvelle Espagne, a pour Suffragans neuf Evêchés, dix Doyennés, cent vingt-neuf Diaconés, dix Archidiacres, huit Chantres, sept Maîtres d'Ecole, six Trésoriers, cent quarante-trois Chanoines, vingt six Aumôniers; dont le revenu en général monte à un million cent cinquante-six mille deux cents quatre ducats, qui font un million sept cents trente-quatre mille trois cents six livres de notre monnoye.

L'Archevêché de l'*Isle de St. Domingue*, qui emporte la primatie des Indes de l'Amérique, a pour Suffragans quatre Evêchés & deux Abbayes, quarante-un Chanoines, quatre Doyens, quatre Archidiacres, quatre Chantres, deux Maîtres d'Ecole; & le revenu en géné-

ral & de cent vingt-deux mille huit cent ducats, & de notre monnoye cent trente quatre mille deux cents livres.

L'Archevêché de la Ville de *Manilla*, Capitale des Philippines, dépendante du Royaume de *Mexico*, a pour Suffragans trois Evêchés avec un Doyen, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréforier, trois Chanoines, quatre Aumôniers, deux Agents, dont le revenu en général eft de vingt-quatre mille huit cents ducats; qui font trente-fept mille deux cents livres de notre monnoye.

En forte que le nombre des Officiers du Clergé de l'Amérique, dépendant du Roi d'Efpagne, confifte en fix Archevêques, trente-huit Evêques, deux Abbés, cent quatre-vingt neuf Doyens, trente-trois Archidiacres, vingt-neuf Chantres, trente-un Maîtres d'Ecole, vingt cinq Tréforiers, deux cents quatorze Chanoines, foixante-cinq Aumôniers, vingt Agents, qui font tous enfemble fix cents Officiers du Clergé, & qui ont en tout de revenu deux millions huit cents quatre vingt un mille trente ducats; c'eft-à-dire, trois millions huit cents vingt-un mille cinq cents quarante-cinq livres de notre monnoye.

Il y a encore outre cela quatre Uni- Univerfités.

versités, où l'on enseigne les arts Libéraux, & les sciences supérieures; savoir à *Mexico*, *Lima*, à *S. Domingo*, & à *Manilla*.

Inquisition.

De plus, il y a trois chambres générales de l'Inquisition, *à Mexico*, à *Lima*, & à *Carthagene*. Outre les Archevêchés, Evêchés, Abbayes, &c. dont nous avons parlé ci-dessus, il y a dans l'Amérique soixante & dix mille Eglises tant Paroissiales que Claustrales, qui ont leurs rentes particulieres.

Nombre des Eglises dans l'Amerique.

Depuis que le Roi d'Espagne possede l'Amérique, jusqu'en l'année 1680, on compte neuf cents quatre vingt dix-sept Prélats, dont il y en a eu deux cents vingt-quatre choisis d'entre les Moines, & le reste d'entre les Prêtres séculiers.

CHAPITRE II.

Dénombrement & revenus des Bénéfices auxquels le Roi d'Espagne pourvoit dans l'Amérique.

Etat des Bénefices auxquels le Roi d'Espagne pourvoit.

L'Eglise Cathédrale de la ville de *Los Reyes*, capitale du Perou, a eu depuis son institution huit Prélats, & est dédiée à l'Apôtre Saint Jean. Elle a en-

core huit Evêchés Suffragans, trente-deux chanoinies, un Doyen qui a quatre mille Ducats de revenu, un chantre, un Archidiacre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, qui ont chacun trois mille ducats de rente; & dix chanoines, ayant chacun de revenu deux mille cinq cents Ducats, ſix Partageurs, mille; quatre Chapelains, cinq cents.

Les Evêchés Suffragans ſont ceux qui ſuivent. Le premier eſt celui de la ville d'*Arequipe*, conſacré à la Vierge ſous le titre de l'Aſſomption. L'Evêque a ſeize mille Piaſtres de revenu; le Doyen deux mille; l'Archidiacre; le Chantre, le Tréſorier, chacun dix-huit cents; & quatre chanoines, chacun quatorze cents Ducats.

Le deuxieme eſt l'Evêché de la ville de *Truxillo*, ſous le titre de la Conception de la Vierge. L'Evêque a quatorze mille Ducats de revenu. Deux Doyens, chacun deux mille. Un Archidiacre, un chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier chacun douze cents; & deux partageurs, mille.

Le troiſieme eſt l'Evêché de *Sancto Franciſco de Quito*, dédié à Sainte Marie. L'Evêque a de revenu dix huit mille Ducats, le Doyen quinze cents; l'Ar-

chidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole & le Tréforier, chacun treize cents. Six Chanoines, quatre Aumôniers, chacun cinq cents.

Le quatrieme eft l'Evêché de la ville de *cufco*, fous le titre de l'Affomption de la Vierge. L'Evêque a de revenu vingt-cinq mille ducats, le Doyen dixneuf cents; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréforier, chacun deux mille; fix Chanoines, chacun douze cents, & trois Partageurs, chacun huit cents.

Le cinquieme Evêché eft celui de la ville de *St. Juan de la Vittoria de Quamanga*, dedié à l'Apôtre Saint Jean. L'Evêque a huit mille ducats de revenu; le Doyen treize cents, l'Archidiacre, le Chantre, chacun onze cents; deux Chanoines, chacun huit cents.

Le fixieme eft l'Evêché de *Panama*, dédié à Notre-Dame *del antiqua del d'Arien*. Il a été le premier établi en Terre-ferme. L'Evêque a fix mille ducats de revenu, le Doyen onze cents; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréforier, chacun huit cents; & trois Chanoines, chacun fix cents.

Le feptieme eft l'Evêché de *St. Jaques de Chile*, dédié à Sainte Marie.

L'Evêque a de revenu cinq mille ducats ; le Doyen neuf cents, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cents.

Le huitieme eſt l'Evêché de la ville Impériale de *Chile*, ſous le titre de la conception de la Vierge. L'Evêque a quatre mille piaſtres de revenu ; le Doyen ſept cents, l'Archidiacre cinq cents ; deux Chanoines, chacun quatre cents.

CHAPITRE III.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de Sainte Foi de Bagota.

CET Archevêché eſt établi dans le nouveau Royaume de *Grenade*, ſous le titre de la Conception de la Vierge. Il a trois Evêchés pour ſuffragans ; ſavoir, *Carthagene*, *Popayan*, & *Sainte Marthe*. L'Archevêque a de revenu quatorze mille ducats, l'Archidiacre, le Chantre, le maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun quatorze cents ; quatre Chanoines, chacun mille ; deux Aumôniers, chacun ſept cents ; & le Doyen deux mille.

Revenus des Bénéces.

Le premier Evêché suffragant est celui de *Popayan*, dédié à la Vierge. L'Evêque a de revenu cinq mille ducats, le Doyen cinq cents, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole & le Trésorier, chacun six cents, & cinq Chanoines, chacun cinq cents.

Revenu de l'Archevêché de Carthagene.

Le deuxieme est l'Evêché de *Carthagene*, consacré à Sainte Catherine. L'Evêque a de revenu six mille piastres, le Doyen sept cents, le Chantre, l'Archidiacre, le Maître d'Ecole, chacun cinq cents cinquante; deux Chanoines, chacun 4 cents.

Le troisieme est l'Evêché de *Sainte Marthe*, dedié à la même Sainte. L'Evêque a de revenu mille huit cents ducats, le Doyen six cents, l'Archidiacre, le Chanter, chacun quatre cents, un Chanoine trois cents.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de la Plata.

L'Archevêché de cette ville a cinq Evêchés pour Suffragans; savoir, ceux de la *Paix*, de *Cucuman*, de *Santa Cruz*, de *Pariguay* & de la *Trinité*. Cet Archevêché est dedié à Sainte Marie, & a soixante mille écus de revenu tous les ans; le Doyen cinq mille piastres, l'Ar-

chidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréforier, chacun quatre mille piaftres, fix Chanoines, chacun trois mille, fix Partageurs, chacun dix-huit cents.

Le premier Evêché Suffragant eft celui de *Notre-Dame de Paix*, dans la province de *chiuqujago.* L'Evêque a tous les ans dix huit cents trente-huit piaftres, le Doyen cinq cents, l'Archidiacre, le Chantre, le Tréforier, chacun quatre cents, deux Chanoines, chacun trois cents.

Le deuxieme eft celui de *santiago del Eftero*, dans la province de *Tucuman*, dédié aux Apôtres Saint Pierre & Saint Paul. L'Evêque a tous les ans de revenu fix mille ducats, le Doyen, l'Archidiacre, le Tréforier, chacun fept cents cinquante.

Le troifieme eft l'Evêché de Saint Laurent de *las Barençes* de *santa cruz*, *de la Lierra*, dédié au même Saint. L'Evêque a tous les ans de revenu douze mille ducats, le Doyen dix-huit cents, l'Archidiacre feize cents, deux Chanoines, chacun treize cents.

Le quatrieme eft l'Evêché de *Pariguay*, fous le titre de la Vifitation de la Vierge. L'Evêque a tous les ans feize

mille ducats, le Doyen deux mille, l'Archidiacre & le Chantre, chacun dix-huit cents ; cinq Chanoines, chacun treize cens; deux Partageurs, chacun deux mille.

Le cinquieme est l'Evêché de la Trinité de la ville de *santa Maria del Puerto de Buenos Ayres*, dédié à Saint Martin. L'Evêque a cinq mille ducats tous les ans, le Doyen cinq cents, l'Archidiacre quatre cents cinquante, deux Chanoines, chacun quatre cents.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de Mexico.

L'Archevêché de la ville de *Mexico*, Capitale du Royaume de la nouvelle Espagne, a été premiérement institué en Evêché en 1518, & ensuite érigé en Archevêché en l'année . . . . . que je laisse en blanc pour l'avoir trouvé ainsi dans le manuscrit Espagnol. Cet Archevêché est dédié à Notre-Dame ; il a de revenu annuel vingt mille piastres, & dix Evêchés pour suffragans ; savoir, ceux *del Pueblo de los Angelos*, de *Valladolid*, de *Guatimala*, de *la Vera-Cruz*, y compris celui de *Goaxaca*, celui de *Giriapia*, ceux de la *nouvelle Galice* de *Jucatan*, & de la *nouvelle Biscaye*.

Le Doyen de l'Archevêché de *Mexico* a de revenu annuel dix-neuf cents cinquante piaſtres, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun ſeize cent quatre-vingt-dix-huit piaſtres; dix Chanoines, chacun treize cents; ſix Aumoniers, chacun neuf cents quatorze; ſix Médiateurs, chacun quatre cents cinquante-ſept.

Le premier Evêché ſuffragant eſt celui de la ville de *la Puebla de los Angelos*, dédié à Notre-Dame. L'Evêque a de revenu annuel cinquante mille piaſtres, le Doyen quatre mille, l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, un Tréſorier, chacun cinq mille; vingt-ſept Chanoines, chacun trois mille; ſix Aumôniers, chacun trois mille.

Le deuxieme eſt l'Evêché de *Valladolid*, dans la province de *Mechacham*, dédié à Saint Sauveur. L'Evêque a de revenu annuel trente-quatre mille piaſtres, le Doyen dix-ſept cents; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole le Tréſorier, chacun deux mille ſix cents, huit Chanoines, chacun treize cents; ſix Aumôniers, chacun ſept cents.

Le troiſieme eſt l'Evêché *d'Antequera*, dans la vallée de *Guaxaca*, dédié à

Sainte Marie. L'Evêque a tous les ans ſept mille piaſtres ; neuf Diacres, chacun mille piaſtres ; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cents piaſtres ; cinq Chanoines, chacun ſix cents.

Le quatrieme eſt l'Evêché de *Guadalaxara*, dans la province de la *Nouvelle Galice*, dédié à Sainte Marie. L'Evêque a tous les ans ſept mille piaſtres ; onze Doyens, chacun mille piaſtres ; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cents; ſept Chanoines, chacun ſix cents.

Le cinquieme eſt l'Evêché de la ville de *Duranguo*, capitale de la *nouvelle Biſcaye*, dédié à Saint Mathieu. L'Evêque a de revenu annuel quatre mille piaſtres ; cinq Doyens, un Archidiacre, un Chantre, chacun huit cents ; deux Chanoines, chacun ſix cents ſoixante.

Le ſixieme eſt l'Evêché de la ville de *Merida*, capitale de la province de *Jucatan*, dédié à *santo Idelfonſo*. L'Evêque a de revenu annuel huit mille piaſtres ; neuf Diaconés de chacun mille piaſtres ; le Doyen en a mille ; l'Archidiacre, le Chantre, le Maître d'Ecole, le Tréſorier, chacun huit cents ; deux Chanoines, chacun ſix cents; deux

Aumôniers, chacun quatre cents.

Le ſeptieme eſt l'Evêché de la ville de *Santiago*, capitale de la province de *Guatimala*, dédié à Saint Jacques patron d'Eſpagne. L'Evêque a de revenu annuel huit mille piaſtres, dix Diaconés ayant chacun douze cents piaſtres; un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, chacun cinq mille; cinq Chanoines, chacun huit cents.

Le huitieme eſt l'Evêché de *st. Jago de Leon*, dans la province de *Nicaragua*. L'Evêque a de revenu annuel trois mille ducats, cinq Diaconés de ſix cents piaſtres de revenu, un Archidiacre & un Maître d'Ecole, avec chacun quatre cents, & deux Chanoines, chacun trois cents.

Le neuvieme eſt l'Evêché de la ville de *chiappa*, dédié à Saint Chriſtophe, l'Evêque a de revenu annuel cinq mille piaſtres, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Tréſorier, chacun huit cents; deux Chanoines, chacun ſix cents; & enfin ſix Diaconés de chacun huit cents.

Dépendances & revenus de l'Archevêché de saint Domingue.

L'Archevêché de la ville de *st. Do-*

mingue, capitale de *l'isle Espagnole*, est dédié au même Saint. L'Archevêque a de revenu six mille ducats, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Trésorier, chacun trois mille; dix Chanoines, chacun deux cents; deux Aumôniers, chacun cent cinquante, & enfin seize Diaconés de chacun quarante. Outre cela on y a encore annexé par acte du 15 Février 1624. deux Cures, & l'Evêché de la ville de la *Vega* dans l'isle de la Jamaïque.

Cet Archevêché a pour Suffragans quatre Evêchés & deux Abbayes.

Le premier est l'Evêché de *saint Jean de Puerto Ricco*, dédié au même Saint. L'Evêque a de revenu annuel cinquante mille maravedis; un Archidiacre, un Chantre, ont chacun deux mille réales; cinq Chanoines, chacun cent cinquante ducats; deux Aumôniers, chacun cent, neuf Diaconés, chacun deux cents.

Le deuxieme est l'Evêché de *st. Jago de Cuba*, sous le titre de l'Assomption de Notre-Dame. L'Evêque a huit mille piastres de revenu, il y a sept Diaconés de chacun mille, un Chantre qui a six mille réales; cinq Chanoines, chacun cinq mille; deux Aumôniers, chacun trois mille.

Le troisieme est l'Evêché de Sainte Anne de *corro*, dans la province de *Venezuela*, dédié à la même Sainte. L'Evêque a de revenu annuel huit mille piastres; un Chantre, un Archidiacre, un Trésorier, chacun onze cents; quatre Canonicats, chacun de quinze cents.

Le quatrieme est l'Evêché de la ville de *Valadolid*, de la province de *Comayagua*, capitale de la province des *Honduras*. L'Evêque a de revenu annuel trois mille piastres; de plus il y a cinq Diacres, un Archidiacre, un Chantre, un Maître d'Ecole, un Trésorier, à qui Sa Majesté Catholique a accordé dès l'année 1618, chacun deux cents piastres de revenu annuel, qu'il fait tirer de son épargne, à condition pourtant de les reprendre sur les Dixmes qui peuvent leur revenir.

L'Abbaye de la ville de la *Vega* avoit pendant qu'elle étoit sous l'obéissance du Roi d'Espagne deux mille ducats de revenu; mais les choses ont changé depuis qu'elle est sous la domination du Roi d'Angleterre.

L'Abbaye de *l'isle de la Trinité en Guyana* a été érigée en 1629, & à l'heure que je parle on travaille à en ériger encore une autre à la *Floride*,

qui doit dépendre de l'isle de *Cuba.*

Dépendances & Revenus de l'Archevêché de Manilla.

L'Archevêché de cette Ville, Capitale des *isles Philippines*, sous le titre de l'Assomption de la Vierge, tire tous les ans trois mille ducats de l'épargne du Roi, selon le Concordat du 17 Juin 1595. Il a douze Chanoinies qui tirent leur revenu de la même épargne, selon le concordat de l'année 1594, le Doyen a de revenu annuel six cents piastres; le Chantre, le Maître d'Ecole, le Trésorier, chacun cinq cents; trois Aumôniers, chacun trois cents; deux Agents, chacun deux cents. Toutes les Chanoinies sont ordinairement accordées aux Inquisiteurs. Cet Archevêché a trois Evêchés pour Suffragans.

Le premier est celui du nom de Jesus dans l'*isle de Cebu.*

Le second est celui de *Neuva Sevillia* dans l'isle de *Luzon.*

Le troisieme est celui de la ville de *Caceres*, dans l'Isle de *Camarines.*

Fin de la seconde Partie.



ETABLISSEMENT
D'UNE
CHAMBRE DES COMPTES
DANS LES INDES.

TROISIEME PARTIE.

Contenant les revenus que le Roi d'Espagne tire de l'Amérique, & ce que les plus grands Princes de l'Europe y possedent.

CHAPITRE I.

Sur quoi, & comment se levent les Droits du Roi d'Espagne.

CE pays étant merveilleusement fertile en beaucoup de lieux, on sait que les plus grands Monarques de l'Europe ont envoyé des colonies dans les contrées les plus Impôts

abondantes, après s'en être rendus maîtres ; ce qui dans la ſuite leur a produit de grands avantages, comme on peut s'en inſtruire par le manuſcrit dont j'ai parlé. Cet ouvrage a été compoſé par les Eſpagnols ; ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ayent mis leur Roi le premier. Pour ne pas m'écarter de mon original, je commencerai comme lui par le Roi d'Eſpagne.

Ses revenus ſont très-conſidérables, & proviennent des impôts qui ſuivent ; ſavoir, le droit de *señoraje*, de *Vacantes en Moſtrenços*, *Almojarifalgos*, *commiſſos*, *Eſtanca de naypes*, d'*Averia*, d'*Alcavalo*, de *Tributos vacos*, de *Janaconas*, de *Tircios de Encommiendos*, de *Hatunnuras*, d'*Aloxa*, de *Pulperias*, de *Lana Vicunna*, de *Media Anata*. On verra dans la ſuite l'explication de tous ces mots. Outre cela il y a quantité de marchandiſes de grand prix qui payent impôt, camme Ambre gris, perles, Emeraudes, & pluſieurs autres choſes précieuſes, dont on va voir auſſi le détail.

Le droit Royal de cinq pour cent eſt le plus beau & le meilleur de tous ceux que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amérique, & celui d'où proviennent les ſom-

mes immenſes qu'on porte tous les ans en Eſpagne dans les galions du roi. Ce droit ſe leve ſur l'or & l'argent, ſur toutes les mines, de cuivre, de fer, de plomb, & des autres minéraux qui ſe découvrent tous les jours.

Impôt ſur les mines.

Le roi leve ce droit ſans aucun riſque pour ſon compte ; c'eſt-à-dire, franc & quitte de toutes charges. C'eſt à ces conditions qu'il a cédé les mines aux particuliers. L'argent en barre ou en planche, & celui qui eſt employé par les ouvriers, à diverſes ſortes d'ouvrages, paye auſſi le cinquieme. Le même droit ſe prend ſur les mines d'or & d'argent, ſur l'argent & ſur l'or même.

Outre ce droit le Roi en a encore un autre très-conſidérable, qui eſt que de toutes les mines qui ſe découvrent dans l'étendue de ce pays, il lui en appartient un certain eſpace. Il a dans les mines d'argent ſoixante perches, dans celles d'or cinquante, dans celles des autres métaux, comme fer, cuivre, étain & plomb, autant que dans celles d'argent. Pour les mines du vif-argent, comme c'eſt un métal néceſſaire pour découvrir tous les autres, le Roi les retient entierement pour lui. Toutefois il en donne la jouiſſance en propre, trente

ans durant, à celui qui les a le premier découvertes.

Impôt sur les pierres précieuses.

Le Roi tire aussi le cinquieme des Perles, des semences de Perles, des meres de Perles, aussi-bien que de toutes les autres pierres précieuses, comme Diamans, Topases, Rubis, Saphirs, Turquoises, Agathes, Emeraudes, & autres pierres qui ont de l'éclat, y comprenant le Bézoar, le Corail rouge, l'Aimant, le Guayet, l'Arcanson, le Vitriol.

Sur les trésors cachés.

De plus, le roi d'Espagne a la moitié de tous les *Huvacas*; c'est-à-dire, de tous les trésors cachés qu'on trouve dans les lieux habités par les anciens Indiens, qui les enfouissoient en terre, croyant en avoir besoin après leur mort. Tout ce qu'on trouve dans les temples de leurs faux Dieux, nommés *Incas*, comme or, argent, & pierreries; enfin toutes les autres choses qui servoient à leur culte.

Señoraje, ou droit de Seigneurie, est le droit que l'on tire sur toutes les monnoyes qui se frappent au Potosi, & qui est la troisieme réale.

L'argent & l'or en barre payent le cinquieme, & encore un & demi par cent pour la sortie.

Estanca de Naypes, ou le droit des cartes à jouer, eſt un droit qui rapporte beaucoup. Il eſt affermé au plus offrant, & l'argent qui en provient eſt porté dans les coffres du roi. Cela ſeul lui vaut plus de deux millions d'écus dans les Indes ſeulement.

Sur les cartes à jouer.

Vacantes en Moſtreços ſont les biens des gens qui meurent ſans héritiers, juſqu'au quatrieme degré. Il va la moitié de ces biens au roi, & l'autre au Fiſc, y compris les biens confiſqués.

Almojarifalgos. Ce mot vient d'un mot Arabe Almajarife, qui ſignifie homme de métier. Ceci eſt un droit de cinq pour cent, ſur tous les ouvrages de manufactures qui viennent d'Eſpagne, ſelon qu'ils ſont taxés aux Indes.

Sur les ouvrages de manufactures.

Ces mêmes ouvrages de manufactures payent autant de fois qu'ils changent de place dans les Indes, deux & demi par cent de ſortie, & cinq d'entrée.

Sur les priſes qui ſe font en mer.

Le droit *d'Averia* eſt un droit de marine. On employe l'argent qui en provient à l'équipage qu'on met en mer du port de *Gallao* au *Perou*, pour apporter l'argent du Roi. Outre cela le Roi a encore le cinquieme de toutes les priſes qui ſe font ſur mer.

Sur l'or & l'argent qu'un Cacique ou

gouverneur des Indiens paye pour sa rançon, on prend le cinquieme, & encore le sixieme qu'on donne au roi ; & en cas que le Cacique meure, ou en une bataille, ou par les mains de la justiee, Sa Majesté a la moitié de la rançon, & l'autre moitié est partagée après en avoir tiré le cinquieme.

Le droit d'*Alcavala* a beaucoup coûté à établir. On a commencé par deux, & après, à force d'armes on l'a fait monter jusqu'à quatre, & de ce qui en provient on envoye tous les ans en Espagne jusqu'à trois cents vingt-cinq mille Ducats. Ce droit consiste en un certain impôt que l'on met sur tout ce qui se vend & s'achete dans le pays, même sur tout ce que l'on y échange, & sur tous les testamens ou dons mutuels ; parce qu'ils sont réputés comme vente ou échange ; enfin sur toutes les charges qui se vendent.

Ces charges autrefois revenoient au Roi après la mort de ceux qui les exerçoient ; mais à présent il leur permet de les resigner, pourvu que celui qui resigne vive vingt jours après la résignation ; autrement la charge revient au roi, ensorte qu'il en peut disposer en faveur de qui il lui plaît. La premiere

fois que ces charges ſe réſignent, celui qui en doit être pourvu eſt obligé de payer la moitié de la ſomme qu'a coûté la charge, & pour la ſeconde fois la troiſieme partie. Le tout va au profit du Roi.

Le droit de *commiſſos* eſt tout ce qui tombe entre les biens de celui qui garde le Fiſc, comme toutes les marchandiſes de contrebande : Par exemple, celles qui viennent des *Philippines* & de la *Chine :* parce qu'il eſt expreſſément défendu de recevoir aucune de ces marchandiſes dans le *Perou*, ſur peine de confiſcation du navire & des marchandiſes, pour ne préjudicier en rien au commerce d'Eſpagne.

Ainſi toutes les marchandiſes qu'on embarque au Perou pour ces quartiers là, ſont confiſquées, à moins qu'elles ne ſoient déclarées. Les amendes & confiſcations ſont miſes chacune dans différens coffres, & on a établi pluſieurs ſortes d'officiers pour cela, ſurtout un receveur général pour les amendes & confiſcations, qui ſont diverſes ſelon la nature des biens des Adminiſtrateurs de la Couronne, qui ont l'Intendance des biens des Indiens, & outre cela la charge de les faire inſtruire en la religion catholique.

Il y a deux ſortes d'adminiſtrateurs, dont les uns dépendent du roi ſeulement, les autres du public. Ceux qui dépendent du roi qui a les revenus en propre, ont les dépendances du Perou & de tout le royaume. Ceux qui dépendent du public, ſont commis pour le payement de quelques dettes particulieres, ou pour accorder les graces qui pourroient être demandées par les Indiens, après en avoir demandé la permiſſion au garde du Fiſc & des officiers royaux.

De plus, afin que les revenus du Roi ne ſoient aucunement diminués, & que les Indiens qui ſont écrits dans le dernier regiſtre ne puiſſent ſe dire libres que ſur de bons & de ſuffiſans témoignages, on fait tous les trois ans la revue de ces regiſtres, & par ce moyen le Roi étant le premier adminiſtrateur, tous les offices lui reviennent.

Premierement, quiconque ſe fait moine, ou prêtre, perd ſa charge : celui qui maltraite les Indiens, ou leur fait violence, ſe rend incapable d'en exercer aucune. Ceux qui héritent de ces charges ſont obligés de comparoître dans ſix mois du jour qu'ils en héritent, ſur peine d'être évincés de leur

charge. Celui qui contrevient au commandement du roi, ou du vice-roi, eſt interdit pour toujours. Celui qui a deux offices d'Adminiſtrateurs en perd un. Si quelqu'un meurt avant que ſon office ſoit donné à un autre, & qu'il y ait vingt jours qu'il ſoit mort, l'office d'adminiſtrateur revient au Fiſc. La même choſe arrive ſi l'office eſt vendu à un homme qui demeure hors des Indes, ou qui n'eſt pas catholique.

Tributos vacos, ou tributs vacants, c'eſt lorſque le roi a des offices en propre, les revenus qui en proviennent avant qu'ils ſoient donnés, s'appellent ainſi.

Tircios de Encommiendos, c'eſt lorſque l'office change de maître. Celui qui le reçoit le dernier eſt obligé d'en payer la troiſieme partie au roi : cela ne ſe fait que juſques à la deuxieme fois.

Ianaconas, eſt lorſque les Indiens ſortent de leurs bourgs & villages : ils ſont obligés de payer le droit de ſortie.

Sur les Indiens qui ſortent de leur pays.

Hattunnuras, eſt lorſque les Indiens ſont chaſſés de leurs biens propres. Alors ils ſont obligés de venir ſervir les Eſpagnols à gages, & de travailler tour-à-tour aux mines du roi.

Le roi ayant été averti qu'il y avoit

beaucoup de peuples Indiens reduits, qui étoient dispersés çà & là sans payer aucun impôt, commanda aussi-tôt qu'on en fît une revue générale, & qu'on les enregistrât tous, les réduisant en paroisses, & leur donnant des gouverneurs, afin que chacun fût taxé selon ses biens; & pour cela il commit des officiers receveurs de ces taxes.

Le Roi d'Espagne exerce le droit des Incas.

Le roi d'Espagne s'étant rendu maître de ce pays, est devenu le souverain Seigneur des *Incas*, & exerce leurs droits dans l'étendue de ces contrées. C'est-pourquoi il peut disposer de toutes choses à sa volonté. Comme dans le commencement les vice-rois avoient établi des colonies dans les Indes, & donné en propre plusieurs terres aux particuliers, le roi voyant que la chose étoit de trop grande importance, & entierement contraire à son autorité, ordonna de s'emparer, & de vendre même toutes les terres basses & habitables, à moins que les propriétaires ne fissent voir qu'ils avoient quarante années de possession.

Aloxa, est une espece de boisson, faite d'eau salée & de miel, baillée à ferme au plus offrant, & ce qui en provient est mis dans les coffres du roi. On

a voulu auſſi affermer les ſalines; mais comme les Indiens n'ont point d'argent pour acheter le ſel, ce projet n'a pas réuſſi, d'autant plus qu'il y a quantité de mines de ſel dans les montagnes, où chacun eſt libre d'en prendre ſelon ſes beſoins. Pour ce qui regarde le ſalpêtre, on n'y a mis aucun droit, on l'envoye en Eſpagne pour en faire de la poudre à canon.

Impôt ſur les Cabarets.

Pulperias, ſont des cabarets où l'on apprête fort bien tout ce qui eſt néceſſaire dans un bon repas. Ces lieux ſont établis dans toutes les villes & dans tous les bourgs, juſqu'à un certain nombre déterminé. Ceux qui paſſent ce nombre ſont tenus de payer au Roi chacun quarante piaſtres tous les ans, & l'on peut dire que ce revenu eſt fort conſidérable, à cauſe de la quantité des villes & des bourgs qui ſont dans l'Amérique.

Le *Sublimé* eſt auſſi affermé, quoique l'uſage n'en ſoit pas grand dans l'Amérique; car les femmes ne s'y fardent point.

Les droits d'entrée pour les Negres ſont fort grands; car on en apporte quantité de la Guinée, & on paye pour chacun deux piaſtres.

CHAPITRE II.

Description du Vigogne. Droits qui se levent, tant sur la laine que sur d'autres choses.

L*Ana Vicunna*, c'est la laine du Vigogne, qui est une des meilleures marchandises qui viennent du Perou. Je quitte un moment le manuscrit, pour faire la description de cet animal, qu'on sera bien aise de connoître à cause de sa grande utilité.

Le Vigogne est de la grandeur d'une chevre, & a la laine d'une brebis; sa laine est brune, & mêlée souvent d'espace en espace de petites taches blanches: il y en a quelquefois qui l'ont de couleur cendrée. Ces animaux se rencontrent par troupes dans les montagnes du Perou; mais outre que leur laine est très-profitable, on trouve encore dans leur estomac la pierre de Bézoar, autrefois si estimée chez les peuples de l'Europe, & qui l'est encore beaucoup parmi les Espagnols. Cette pierre s'engendre dans le corps de ces animaux, par l'usage d'une certaine herbe qui croît

Ce que c'est que la Pierre de Bézoar; où & de quoi elle s'engendre.

ſur les montagnes du Perou, & qui leur ſert de nourriture.

Le roi d'Eſpagne voyant que cette laine étoit néceſſaire pour les belles manufactures de draps, de chapeaux, &c. jugea à propos d'en permettre le tranſport dans les pays étrangers, moyennant un certain droit ; mais les fraudes qui ſe commettent dans ce genre de commerce, ſont cauſe qu'il n'en revient preſque rien au roi : car on les fait paſſer en matelats, & en tant de manieres cachées, que quoiqu'il s'en tranſporte toujours beaucoup, il ne s'en déclare pourtant qu'une très-légere quantité.

Vigognes apportés en Eſpagne, n'ont ſu peupler.

Le roi ordonna encore qu'on apportât de ces Vigognes en Eſpagne, afin de les faire peupler ſur les lieux ; mais ce climat ſe trouva ſi peu propre à ces animaux, qu'ils y moururent tous. Je reprends le manuſcrit.

Comme le vin & l'huile qui ſe conſomment dans l'Amérique ſont tirés d'Eſpagne, & qu'ils rapportent de grands revenus au roi, à cauſe des droits qu'on y a impoſés, on a trouvé bon de défendre abſolument de planter des vignes & des oliviers dans les Indes ; mais s'en étant trouvé beaucoup de plantés dans

le Perou, avant cette défense, en sorte que ce Royaume ne prend ni vin ni huile chez les Espagnols ; on a imposé deux par cent sur tout ce qui se recueille de vin & d'huile dans le pays.

Papier timbré de l'Amérique.

On a imposé aussi un droit sur le papier, que l'on fait timbrer comme en Espagne, afin d'éviter les fraudes qui pourroient se commettre dans les Actes d'importance ; & le Roi a ordonné, que personne ne pourroit faire, ni vendre de papier dans les Indes qui ne fût timbré, ni passer publiquement aucun Acte qu'il ne fût écrit sur ce papier. Or les timbres sont distingués selon la conséquence de la chose. Le premier timbre d'une feuille vaut vingt-quatre réales, le second d'une feuille, six réales. Le premier timbre d'une demi-feuille, une demi-réale ; le second à proportion.

Le poivre est aussi affermé, & on le donne au plus offrant ; mais le Piment est là en si grande quantité, qu'on y consume fort peu de poivre.

Dixmes Ecclésiastiques de l'Amérique, accordées par le Pape au Roi d'Espagne.

Le Pape Alexandre VI. donna au Roi d'Espagne toutes les dixmes Ecclésiastiques des Indes, à condition qu'il feroit bâtir des Eglises, instruire les Sauvages dans la religion Catholique, Apostolique & Romaine. Ce qu'il a ponctuellement

ment exécuté, laiſſant pour ce ſujet le dixiéme accordé par ſa Sainteté, dont il ſe réſerve néanmoins le neuviéme; deſorte que les revenus de tous les Evêchés ont été tirés de là, & ſont partagés comme on a dit. L'Evêque tire la moitié du revenu, & le reſte eſt diſtribué en neuf parties; le Roi en prend deux, les Egliſes & les Hôpitaux trois, & les Curés les quatre reſtantes, dont ils ſont obligés de donner le huitiéme au Sacriſtain.

Le dixiéme de tous les Archevêchés & Evêchés remis par ſa Sainteté, venant à vaquer retourne au Roi, comme propriétaire de ces biens; & les deniers qui en proviennent, ſont portés dans ſon épargne, pour être diviſés par ſon ordre en trois portions; la premiere deſquelles va à l'Evêque qui entre en poſſeſſion du Bénéfice, la ſeconde à l'entretien des Egliſes, & la troiſiéme aux pauvres. Cette troiſiéme partie eſt apportée en Eſpagne ſans être miſe dans les coffres du Roi, afin d'y être enſuite diſtribuée à ceux que l'on juge à propos d'en gratifier.

Le droit de la Bulle de la Croiſade eſt un des plus grands revenus que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amerique; comme

Le droit de la Bulle de la Croiſade pour

quoi un des plus grands revenus du Roi d'Espagne.

chacun est libre de le payer, chacun donne plus qu'on ne lui demande, afin de montrer le zéle que l'on a de s'attirer la bénédiction de sa Sainteté. Il y a encore une Bulle de composition accordée par le Pape, à tous ceux qui donneront douze réales, lesquels auront l'absolution de trente ducats des biens qu'ils possedent, & qui ne sont pas à eux, ne sçachant pas à qui ils appartiennent. Ces Bulles se distribuent tous les deux ans. Il y en a de quatre piastres pour les Archevêques, les Evêques & les Abbés. Il y en a de deux piastres pour les Inquisiteurs & pour les Curés. Il y en a d'une piastre pour les Prêtres & pour les Laïques.

Le droit de *Nejada*, ou droit de table, a été établi sur tous les bénéfices, & est demeuré jusqu'à l'imposition du droit de *Media-Anata*, qui est seulement demeuré sur les Ecclésiastiques, depuis l'Archevêque jusqu'au simple Prêtre. Ce droit fut accordé à Philippe III. par Urbain VIII. en 1626 pour le temps de quinze années. Ce temps expiré, Innocent X. l'a continué & autorisé, à condition que ce revenu seroit employé à faire la guerre aux Infideles. Tous ces droits sont payés & assemblés

à un mois près du terme , & on les compte ſur le pied qu'on les a reçus cinq ans auparavant.

Le droit de *Media-Anata* ſe paye en deux termes, & ſe prend ſur la moitié des revenus du bénéfice pendant une année , dont une partie ſe paye comptant , & l'autre un an après. Il y a encore pluſieurs ſortes de faveurs & de graces qui concernent ce droit ; enſorte qu'il forme un revenu très-important à la couronne , & qu'il rend même plus que ne fait toute l'Eſpagne.

Afin que tous ces droits & ces revenus ſoient reçus avec fidélité & qu'ils entrent dans l'épargne du Roi , on a commis dans chaque province des officiers Royaux tirés de la chambre des Comptes , & ces officiers ont leurs ſubſtituts dans les lieux où ils ne peuvent aller en perſonne. Outre ces principaux officiers , il y a encore un facteur , pour avoir ſoin de voir & de remarquer toutes les marchandiſes ſur leſquelles on peut profiter ; un procureur fiſcal pour avoir ſoin des vivres & des munitions de guerre , tant par mer que par terre ; un Ecrivain du Roi , qui a ſoin d'écrire tous les ordres qu'on envoye par toutes les Provinces, & de te-

nir Regiſtre des Mines & des Navires. Il y a auſſi d'autres Officiers qu'on nomme *Teneurs de Livres*, qui pour le ſoulagement du Public tiennent Regiſtre de tout ce qui entre & ſort, afin d'en informer leurs Supérieurs. Tout cela a été établi pour faire une Recette exacte des revenus du Roi ; après quoi on aſſemble tout ce qui doit chaque année être embarqué pour l'Eſpagne dans les Galions du Roi, tant pour ſon compte que pour celui des Particuliers : ce qui monte à plus de cinq cents cinquante millions de marcs d'or & d'argent, qui ſe trouvent enregiſtrés dans la Chambre des Comptes du Conſeil Royal des Indes, ſans y comprendre ce qui n'eſt pas enregiſtré ; car il eſt certain que la troiſiéme partie de l'or, de l'argent & des autres richeſſes qui viennent des Indes, ne l'eſt pas. Cependant on compte d'enregiſtré de la montagne de *Potoſi* ſeule, depuis 1545 juſques en 1667 trois cents millions de marcs d'argent ; ſans compter les rubis, grenats, émeraudes, agathes, bezoar, & autres pierres précieuſes, ni le corail, la cochenille, l'indigo, le ſucre, le tabac, l'ambre-gris, le bois de Campêche, les cuirs, la caſſe fiſtulée, le cacao dont on fait le chocolat,

Enfin, les revenus ordinaires que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amerique, montent à cinq millions deux cents cinquante mille livres de notre monnoye : ce qui ſe doit entendre franc & quitte de tous frais. Et quoique ces revenus ſoient fort conſidérables, on peut dire qu'ils le ſeroient infiniment davantage, ſi ſes Sujets ne le fraudoient point.

A quoi ſe montent les revenus que le Roi d'Eſpagne tire de l'Amerique.

CHAPITRE III.

Etat des Pays qui ſont aux plus puiſſants Monarques de l'Europe dans l'Amerique.

LE Roi de France poſſede auſſi dans l'Amerique Septentrionale, beaucoup de pays, auquel on a donné le nom de *Nouvelle France.* Il ne ſera pas hors de propos de dire ici un mot de l'origine & des progrès de l'établiſſement des François dans cette grande partie de l'Amerique, & d'en faire même une courte, mais exacte deſcription ; afin que les François qui n'ont jamais été ſur les lieux, & qui s'intéreſſent à la gloire de la nation, puiſſent connoître par l'étendue, & par la beauté de ce pays, l'avantage & l'importance de cet établiſſement.

Tout ce pays est extrêmement étendu, principalement du côté du couchant, où on fait tous les jours des découvertes considérables. Le grand Fleuve de Saint Laurent le divise comme en deux parties; l'une Septentrionale, l'autre Meridionale. Ces principales parties sont, l'*Accadie*, le *Canada*, le *Saguenay*, le *pays des Hurons*, *des Iroquois*, & autres.

Les Normands en découvrirent quelques côtes en 1508. Ensuite Jean Verazzani y fut envoyé en 1524. par le Roi François premier, & en prit possession en son nom. Il fut le premier qui descendit en terre-ferme de ce côté-là, & il en découvrit plus de trois cents lieues. Jacques Quartier y alla ensuite en 1534, & entra assez avant dans le pays, qu'on commença à nommer alors *la Nouvelle France*, & dans le grand Fleuve de Saint Laurent, où peu-à-peu on fit quelques habitations Françoises: mais on y étoit en fort petit nombre jusqu'en 1603 que le Sieur Samuel Champlain y fut, & y établit quelques Colonies vers *l'Accadie* qui en fait partie. En 1608, il commença à s'habituer à *Quebec*, & en quelques autres endroits de la grande riviere; ensorte que l'on peut dire que

c'eſt lui qui a le plus contribué par ſes ſoins & par ſes divers voyages, à l'établiſſement des François dans cette vaſte contrée.

La ville de Quebec qui en eſt la capitale, eſt ſituée ſur la fameuſe riviere de Saint Laurent, où il y a encore les habitations de *Mont-Real*, les trois rivieres, *Port-Royal*, *Saurel*, ou *Richelieu*, le *cap chambly*, & le fort *Frontenac*: Et entre les lacs les plus remarquables, il y a le *Lac Supérieur*, le *grand lac des Hurons*, le *lac Erié*, le *lac des Ilinois*, avec d'autres qui ne ſont pas d'une ſi vaſte étendue. La *grande iſle de Terre Neuve* fait auſſi partie de ce pays, ainſi que celles de *l'Aſſomption*, de *saint Jean*, & du *cap Breton*, qui ſont dans le *golfe de saint Laurent.*

Louis XIII. d'heureuſe mémoire, donna ordre d'y envoyer du monde de temps en temps. Il ſe fit même rendre par la paix de 1628, quelques places dont les Anglois s'étoient ſaiſis en ce pays-là, & y établit une compagnie de marchands pour le trafic, ce qui a produit d'aſſez grands avantages; mais comme on n'en prenoit pas trop de ſoin, on peut dire que la *Nouvelle France* n'a commencé à ſe bien peupler que depuis

l'an 1660. qu'on y a bâti des habitations considérables, au-lieu qu'autrefois on n'y voyoit que des maisons fort éloignées les unes des autres. De-plus, on y a établi un Evêque, des maisons religieuses, des Officiers, des Gouverneurs, & on y a envoyé à plusieurs & diverses fois des Troupes réglées qui ont battu les Iroquois. Mais présentement je puis assurer que j'ai laissé les François si forts dans ce pays, qu'ils sont plus en état d'en chasser les Espagnols & leurs autres ennemis, que d'en être chassés. En effet, s'ils attaquent c'est avec succès; s'ils sont attaqués, c'est toujours vainement.

Outre cela, le Roi de France possede encore les plus belles & les meilleures isles des *Antilles*, qui sont, la moitié de *saint christophe*, la *Martinique*, la *Guadeloupe*, *Marie Galante*, la *Grenade*, *sainte croix*, la *Tortuë*, dont les Habitans qui sont François ont anticipé la plus grande partie de *l'Isle de saint Domingue*. Ils ont aussi l'isle *de la cayenne*, & au premier ordre de leur Souverain Louis le Grand, ils pourroient en avoir encore bien d'autres; puisqu'il semble que le bruit de ses Conquêtes les anime à en faire dans ce pays,

où ils s'étendent autant qu'ils veulent. Je dis autant qu'ils veulent, car étant ſujets d'un ſi grand Roi, il ſemble qu'ils ſoient nés pour être maîtres par-tout.

Au reſte, ce pays eſt aſſez peuplé pour former une armée dans le beſoin, & aſſez riche pour l'entretenir, puiſqu'il fournit tout ce qui eſt néceſſaire aux habitants, & on peut dire que le Roi de France ne maintient pas tant ces colonies pour l'avantage qu'il en tire, que pour l'utilité qu'elles en reçoivent elles-mêmes, & pour la gloire du nom François.

Le Roi de Portugal poſſede une des plus agréables & des plus fertiles parties de l'amérique, qui eſt preſque toute méridionale du côté de l'océan, à commencer depuis la fameuſe riviere *des Amazones* juſqu'à l'île de *Saint Gabriel*, proche la riviere de *la Plate.* Dans cette longue étendue de pays qui contient plus de ſept cents quatre-vingt lieues, ſont les places ſuivantes : *Para, Chirmos, Ajaveriſamo*, toutes trois dans la province *d'Omaga.* Enſuite toute la côte de *Maragnan* & du *Brezil*, dont une partie a autrefois appartenu aux Hollandois, qui l'avoient uſurpée ſur les Portugais : mais ceux-ci l'ont depuis

reprise sur eux. Ces pays fournissent quantité de sucre, de tabac, de rocou, de coton, de cuir, & de bois qui sert à la teinture.

Le roi d'Angleterre ne possede rien dans l'Amérique, qui ne soit situé dans la partie septentrionale. Il a à la côte du continent du côté de l'océan, depuis le *cap Anna* jusqu'au *cap Henry*, *la Virginie*, qui donne pour marchandise du tabac. Il a encore la *Nouvelle Hollande*, que les Hollandois à qui elle appartenoit ont cédée par le dernier traité de paix au roi d'Angleterre, & qui ne laisse pas d'être encore aujourd'hui peuplée d'Hollandois. Elle a pris le nom de la *Nouvelle York*. Ce pays donne beaucoup de fourrures aussi-bien que la *Nouvelle Angleterre*, & outre cela ils fournissent encore l'un & l'autre quantité de vivres qu'on porte aux îles des *Caraïbes*, nommées *les Antilles*, où le roi d'Angleterre possede les îles suivantes; la *Barbade*, où est le général de toutes les autres; *Antigua*, *Montsarata*, *Nieves*, la moitié de *Saint Christophe*, *Languille*, *Saba*, la *Barboude*, & enfin une petite partie de *l'île de Terra Nova*.

Les Anglois ont autrefois tenté de

former une colonie à *santa Lucia;* mais inutilement. Les pays dont je viens de parler fourniſſent quantité de tabac, de ſucre, d'indigo, de gingembre & de coton. *L'iſle de la Jamaïque* eſt préſentement ſous l'obéiſſance de ce même Roi : Elle fut priſe par les Anglois pendant que Cromwel gouvernoit l'Angleterre en qualité de Protecteur, & que Philippe IV. régnoit en Eſpagne.

Les Hollandois ont auſſi quelques contrées ſur cette même côte; ſavoir, *Aprouyvaca*, *Baurom*, *Surinam*, & *Berbice*, où ils ont des colonies, mais fort pauvres. Outre cela ils ont quelques îles, comme *Tabago* dans les *Antilles*, que les François leur ont priſes dans les dernieres guerres, & qu'ils ont enſuite abandonnées. Ils poſſedent auſſi la moitié de *saint Martin* & de *saint Euſtache*. Toutes ces îles ſont ſtériles, & ne méritent pas d'être peuplées. Ils ont encore à la côte de *caraco*, ou Royaume de la *Nouvelle Grenade*, vis-à-vis la province de *Venezuela*, les îles de *curaçao*, *Bonaire* & *Aruba*, qui ſont les meilleures, non pas pour les fruits, ou pour les marchandiſes qu'elles rapportent, mais pour le profit qu'ils en tirent, à cauſe du commerce des

Noirs qu'ils font avec les Espagnols.

Le Roi de Danemark a une petite isle dans celles qu'on nomme *Vierges*, qui dépendent des *Antilles*. Il y a encore aujourd'hui un Gouverneur qui la possede au nom du Roi. Cette isle se nomme *saint Thomas*.

Le Duc de Curlande est le premier qui a établi une colonie à *Tabago* : mais l'ayant après négligée, faute d'entretenir la garnison, Messieurs Lamzoon de Zelande y envoyerent un navire, & en prirent possession, prenant la garnison à leur service, qu'ils ont toujours depuis payée & entretenue.

J'aurois pû ajouter encore la maniere dont les Princes que je viens de nommer gouvernent ces colonies, comme j'ai fait à l'égard du Roi d'Espagne ; mais il y en a des relations imprimées, & je n'ai voulu m'étendre que sur les choses qui regardent particuliérement le Roi d'Espagne, dont personne n'avoit encore jamais parlé ; parce qu'il est expressément défendu à tout étranger de commercer, ni même de s'arrêter parmi ces colonies, sous quelque prétexte que ce soit ; à moins qu'on ne veuille s'exposer à perdre les biens & la liberté.

On demandera, ſans doute, par quel privilege j'ai donc pu demeurer dans ce pays aſſez long-temps, pour ſavoir toutes les particularités que j'en rapporte, & par quel moyen une piece auſſi ſecrete & auſſi importante que ce manuſcrit, a pu tomber dans mes mains? C'eſt ce que je dois taire pour bien des raiſons; & d'ailleurs, je ſuis perſuadé que chacun pour ſatisfaire ſa curioſité ſe contentera de lire ce manuſcrit, ſans s'inquiéter beaucoup de quelle maniere j'ai pu l'avoir.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

Des Matieres du ſecond Tome.

C.

D

E

F

FIN.



